

Introduction.....	1
Première partie .....	3
Comprendre pour agir .....	3
Maîtres du temps .....	3
Chapitre 1 .....	5
Des avènements fermés.....	5
Toujours courir .....	5
Délaissés par la vie.....	6
Soumis au quotidien.....	6
Chapitre 2 .....	7
Un avenir à ouvrir.....	7
Futur ou avenir ? .....	7
Le futur .....	8
La magie et le futur .....	8
Les conditionnements génétiques et sociaux.....	9
Le langage .....	11
Une histoire qui conditionne.....	12
Un héritage à gérer .....	12
Les lourdeurs des institutions .....	13
Au delà des conditionnements.....	14
Chercher l'ouverture.....	15
Vers l'avenir.....	16
Accueillir le critiques .....	16
Jouer avec les limites.....	18
Quels possibles ?.....	19
L'abandon de la toute puissance .....	19
Du principe de plaisir au principe de réalité .....	19
Le rêve comme refuge .....	20
Le danger de l'irréalisme.....	21
La résistance du réel.....	22
Devenir humain.....	23
Les possibles conformes à la réalité .....	24
La lumière chasse les ténèbres .....	24
Des questions à la science .....	26
Les sciences vont répondre .....	27
La découverte de l'altérité de la nature .....	28
Retrouver des scénarios multiples.....	31
Chapitre 3 .....	32
Expérience de l'altérité.....	32
L'autre non humain.....	33
L'altérité vient de la connaissance .....	34
Une réalité à construire .....	35
L'autre humain.....	36
Effets de retour .....	36
Le couple .....	37
Moi est un autre .....	38

Fabriquer des modèles .....	40
Les projets nous précèdent.....	41
Les modèles informatiques .....	42
Des modèles pour des projets .....	43
Deuxième partie .....	44
Faut-il espérer pour entreprendre ?.....	44
Chapitre 1 .....	46
«Y croire».....	46
Qu'est-ce que croire ?.....	46
Vouloir plus .....	47
Croire en soi.....	48
Faire le récit de sa vie avec P. Ricœur .....	48
Peut-on faire des projets pour les autres et avec eux ? .....	51
Chapitre 2 .....	53
Les risques d'espérer .....	53
Se libérer du fardeau de la religion d'après Luc Ferry .....	53
"Bulles de sens" .....	54
Espérance humaine et espérance religieuse.....	56
Réduire l'espérance ? .....	57
Acquérir des perspectives.....	58
Rompre avec le cycle espoir-déception d'après André Comte-Sponville .....	59
Connaître le désespoir.....	60
Le désespoir pas la déprime.....	61
Se voir tel qu'on est.....	62
Désespoir ou désillusion ? .....	62
Chapitre 3 .....	64
La pertinence de l'utopie .....	64
Pour ou contre l'utopie : débat Bloch/Jonas .....	65
Point de fuite .....	65
"Tu ne l'auras pas" .....	66
Modèle extrême .....	67
L'histoire n'est pas écrite.....	69
Civilisation des loisirs.....	69
Retour de la nécessité .....	70
L'utopie malgré tout.....	71
Des anticipations.....	71
Jésus ouvre la loi .....	73
Où est l'homme véritable ?.....	76
N'y a-t-il qu'une attitude vraiment humaine ? .....	77
Le cercle vicieux de la satisfaction immédiate.....	77
Les vertus de l'attente.....	78
La souffrance fait aussi grandir.....	79
Vers la sérénité .....	80
Quelles fidélités ?.....	81
Conclusion .....	83



# Oser des projets

## Introduction

«Comment on va où ?» pourrait-on se demander à la manière du chanteur Renaud qui fait dire à son fils dans une de ses chansons : «Dis papa, c'est quand qu'on va où ?» Ces questions, si elles font se dresser les cheveux des puristes, disent quelque chose des manques de repères de notre époque. Ne sachant plus comment donner un sens à leur vie, beaucoup d'hommes de la fin du xx<sup>e</sup> siècle ont perdu leurs orientations et donnent l'impression d'être en peine de trouver des moyens pour aller quelque part. Il est difficile d'oser des projets quand on n'a pas d'idées précises sur l'avenir que l'on souhaite, quand on n'est même pas sûr qu'un avenir soit ouvert.

Pourtant la question des projets revient avec insistance. Alors que les analyses présentent nos contemporains comme des hommes à la vue courte, voulant voir le bout de leurs actes avant de s'engager, nous sommes constamment invités à faire des projets. Les entreprises en ont, les établissements scolaires écrivent des projets éducatifs, les banquiers nous proposent des projets de financement, en entrant en formation les candidats sont interrogés sur leur projet, ceux qui sollicitent des subventions doivent fournir un projet, on ne peut faire une demande d'embauche sans que le recruteur s'enquerra de votre projet, jusqu'à l'ANPE qui veut que les chômeurs présentent des projets à long terme ... Il vaut mieux ne pas être sans perspectives !

Vivre au jour le jour n'est pas recommandé à qui veut réussir. Les couples eux-mêmes ont des projets et se demandent comment gérer leur amour dans la durée. La venue d'un enfant se planifie et, comme elle est bouleversante, elle appelle à de nouveaux projets pour prévoir l'avenir matériel et humain... On n'en finirait plus de donner des exemples.

La vie actuelle est impitoyable pour celui qui est incapable d'organiser son avenir. Le temps est fini où l'on pouvait rester confiants dans l'avenir, en se laissant porter par les événements, parce que l'environnement était quasiment immobile. Les mutations s'enchaînent, les compétences se déprécient, les habitudes changent, les valeurs sont questionnées... Ce mouvement incessant nous bouscule au point de cacher les permanences — pourtant réelles — qui pourraient nous sécuriser.

Nous touchons ainsi une des contradictions fondamentales des projets dans les conditions actuelles : d'un côté leur nécessité est affirmée, de l'autre ils sont souvent présentés comme impossibles. Nous serions trop limités, nous dit-on, pour comprendre les subtilités politiques, économiques, scientifiques et autres de notre époque. Par sa complexité et sa mondialisation elle échapperait inévitablement au simple citoyen que nous sommes. Comment faire des projets si nous en sommes incapables ? Cette ignorance semble d'ailleurs convenir à nos dirigeants qui ne font pas trop d'efforts pour nous instruire de ces mystères

et nous sommes bien près de reconnaître avec eux que nous sommes dépassés.

Sans nier la difficulté de l'opération, oser des projets suppose qu'un accès soit ouvert à un minimum de connaissances permettant de comprendre ce que nous vivons. Nous envisagerons des modifications de notre avenir, uniquement dans la mesure où nous dominons notre présent. C'est pour cela que nos projets se limitent, la plupart du temps, à la gestion individualiste de notre quotidien. Difficile d'imaginer des transformations sur un long terme, impliquant des actions concertées, si nous sommes tenus à l'écart des moyens qui ouvrent à la compréhension ou si nous refusons de faire un effort dans cette direction. La première étape consiste donc à refuser de se laisser enfermer par les discours fatalistes qui découragent nos envies de changer en prétendant que le monde est beaucoup trop complexe pour que nous prétendions avoir prise sur lui.

Ceci acquis, faire un projet suppose, ensuite, d'être habité par deux convictions : croire d'une part que rien n'est écrit d'avance et de l'autre que tout n'est pas possible. Ces deux positions, apparemment opposées, se complètent plutôt. Celui qui croit que son avenir est ouvert laisse une place à la liberté. Il refuse d'accorder du crédit aux idées de prédestination et de destinée, comme aux pratiques magiques de lecture du futur... Il ne se croit pas totalement libre, mais en cherchant de l'espace entre ses conditionnements, il nie que les structures psychologiques, linguistiques, sociologiques, économiques ou autres sont le tout de l'homme. Pourtant il n'est pas naïf, d'où la deuxième insistance : tout n'est pas possible. Les efforts pour comprendre, inventer et s'engager que demande le moindre projet montrent combien le réel résiste aux interventions humaines. Produire des changements suppose rigueur et volonté.

Le but de cet ouvrage est d'éclairer les deux versants de la notion de projet que je viens d'évoquer — ouverture et résistance — et de les articuler ensemble. Chacune des deux parties traitera l'un et l'autre pôle sous un angle particulier. La première abordera l'aspect rigoureux et "froid" de la recherche sur le réel quand elle s'efforce de ne pas mélanger les faits et les sentiments. J'entends par là l'effort des sciences et des autres modes d'analyse pour comprendre à la fois ce qui nous enserme et les possibles, ces ouvertures qui s'offrent aux projets. La deuxième partie abordera notre sujet sous son aspect plus chaleureux. Les projets en effet demandent un engagement, une foi, de l'enthousiasme même pour dépasser les barrières et se lancer sur des voies nouvelles. Nous verrons comment rigueur et chaleur peuvent se coordonner.

Il faudra retrouver des points fixes dans l'héritage du passé comme dans le présent, ou au moins acquérir un recul suffisant pour ne pas se laisser emporter par le flot de la vie et les discours dominants. À condition cependant que les efforts de compréhension, sans nous enfermer dans des conditionnements supplémentaires, rendent manifestes les possibles ouverts. Il est vain de prétendre changer sa vie en réalisant ses projets tant que l'on n'a pas acquis une maîtrise suffisante de ce qui constitue notre monde. Par la suite il deviendra possible de se tourner vers ce qui vient, en cherchant comment le faire évoluer au mieux de nos intérêts. Ce livre voudrait y aider dans sa première partie.



## **Première partie**

### **Comprendre pour agir**

#### *Mâtres du temps*

S'efforcer de modifier son avenir au moyen de projets équivaut à se poser en maître du temps en refusant de subir les jours et les années, en traçant une voie originale qui conteste des lois prétendues inéluctables. Face à ceux qui répètent : « C'est ton destin », ceux qui font des projets font la preuve qu'ils sont des sujets autonomes. Certes, vu les risques qu'ils prennent, il leur arrive de se tromper et d'avoir des erreurs à assumer. Parfois ils sont obligés de revenir en arrière et ils souffrent des railleries de ceux qui ne s'exposent pas : « On te l'avait bien dit ». Mais ils ont la fierté de l'homme responsable, heureux de ce qu'il a été capable de faire. En faisant des projets ils dominent le temps dans ses trois dimensions : passé, présent et avenir — non sans difficultés.

Le passé d'abord. Il n'est pas facile d'assumer le poids d'une histoire. Nous sommes marqués par ce qui nous a précédé, que nous l'ayons vécu directement ou non. Nous peinons pour dépasser les habitudes et les événements qui pèsent sur notre vie au point que nous sommes tentés parfois de faire comme si de rien n'était. La confiance en l'avenir suppose au contraire d'assumer notre passé et même de rebondir sur ce qu'il nous a légué, pour faire de nos faiblesses héritées, en même temps que des richesses acquises, des chances pour demain.

Les projets concernent également le présent. Enfermés dans l'aujourd'hui, dominés, écrasés, empêtrés dans nos habitudes, asphyxiés par des obligations, il nous arrive d'avoir l'impression d'être sur une voie tracée par d'autres, qui ne nous laisse aucune marge de manœuvre. Dépasser cette apparence et continuer à faire des projets implique donc de commencer par chercher les espaces ouverts, les possibles à notre disposition. À partir de là, nous verrons comment faire des choix et prendre appui sur nos capacités pour nous lancer dans des voies personnelles. La principale difficulté de l'opération vient de ce qu'elle oblige à quitter la quiétude de la soumission et à prendre des risques pour chercher de l'air.

Faire des projets c'est enfin se lancer dans l'avenir. Cela suppose des rêves, des envies, des besoins... et une espérance suffisamment forte pour nous arracher à la vie quotidienne. Dans une période où la tendance dominante est de vivre au jour le jour, sans s'engager plus loin que le raisonnable, celui qui fait

des projets ouvre sa poitrine pour respirer plus à l'aise, il fait éclater les compartiments de son cœur afin d'aimer plus largement, il jette les béquilles qui embarrassent plus qu'elles ne soutiennent. Bref, il commence à vivre.

Les dirigeants de tous ordres nous préféreraient dans la ligne, corrects, installés dans des limites décentes, ni trop chauds ni trop froids ; cela simplifierait leur tâche. Il est moins exigeant de se conformer à la règle de la majorité, d'accepter les regards qui jugent les écarts, de se remettre dans la moyenne, de s'interdire les excès de joie comme les douleurs extrêmes. Faire des projets écarte souvent de la norme, du poids des traditions, de la mode et du qu'en dira-t-on. C'est poser des actes responsables dont nous sommes l'origine.

Celui qui fait un projet s'écarte de l'équilibre du même, du retour du même, du système qui revient parce qu'il a ses lois propres qui le font tenir et se reproduire. Le projet instaure un écart avec "ce qui se fait", il viole la loi aveugle qui s'impose "parce que c'est comme ça" et projette dans un avenir incertain. Par ses "pourquoi ?" il met en question les *a priori* et défie ce qui prétend être vrai uniquement parce que c'est traditionnel, plus fort, consensuel.

Si nous n'y prenons pas garde nous restons soumis aux manières de faire dominantes. Faire un projet arrache au volant d'inertie qui nous entraîne et inverse le conformisme qui inhibe les envies de réagir. C'est imposer par un coup de force une logique personnelle dans un cadre contraint par une logique extérieure. S'engager pour gagner un avenir à sa ressemblance ouvre un chemin inédit. Pourtant cela demande un effort important tant nos vies semblent fermées. Des vieilles écorces sont à faire craquer.



## Chapitre 1

### Des avenir fermés

Faire des projets, construire son avenir, faire en sorte que demain ressemble à nos attentes suppose quelques conditions de départ. Les vies de chacun ont des caractéristiques différentes : tandis que les uns sont emportés par un flot qu'ils se demandent comment maîtriser, d'autres, oubliés de la vie, se sentent sans avenir, abandonnés sur le sable. Nous allons commencer par évoquer la foule de ceux qui sont dans l'incapacité de faire des projets.



#### *Toujours courir*

Les premiers sont bousculés par leur histoire. Le travail dévorant, les transports assommants, jusqu'aux loisirs consommés sur un rythme effréné leur donnent envie de dire avec Bashung : « C'est comment qu'on freine ? » Il faudrait s'arrêter, prendre le temps de goûter la vie, savourer l'instant exceptionnel comme le plus quotidien, cesser d'enfiler les heures après les heures, les années après les années, au risque de se demander, dans les périodes de creux ou devant la mort, si on a fait quelque chose de sa vie.

#### C'est comment qu'on freine

Pousse ton genou, j' passe la troisième  
Ça fait jamais qu'une borne que tu m'aimes  
Je sais pas si je veux te connaître plus loin  
Arrête de me dire que je vais pas bien  
C'est comment qu'on freine  
Je voudrais descendre de là  
C'est comment qu'on freine  
(...)  
Tous ces cosaques me rayent le canon  
Je nage dans le goulag je rêve d'évasion  
Caractériel je sais pas dire oui  
Dans ma pauvre cervelle carton bouilli  
C'est comment qu'on freine

Alain Bashung, legend collection.

Ne peut-on pas vivre à plein sans courir après les occupations, l'argent, le plaisir ? Comment savourer l'instant qui passe, sans être des drogués de la vitesse, des hyper-actifs incapables de supporter les temps de calme. Nous comblons les périodes vides et masquons le moindre silence. Le bruit de fond dans lequel nous sommes installés ne laisse plus passer le discret, le délicat. Les événements doivent atteindre un seuil important avant d'être perçus et de percer le brouhaha qui pollue autant notre intérieur que notre extérieur.

Comme nous augmentons progressivement le niveau de bruit, nous devenons insensibles. À l'image de ceux que le niveau sonore de leur baladeur rend sourds, nous recherchons des émotions bouleversantes, des plaisirs plus violents, nous allons plus haut, plus loin, plus fort... Les moments répétitifs nous lassent et les périodes calmes perdent vite leur intérêt.

Certes l'ennui pas plus que les périodes de vide ne sont passionnants. Et pourtant nous avons besoin de calme si nous voulons laisser naître en nous

des idées nouvelles ou permettre à l'invention de bousculer nos routines, casser nos habitudes et nous ouvrir à des projets. Or l'angoisse nous prend quand nous n'avons rien à faire. Qu'il faille attendre un rendez-vous qui tarde, que les prévisions d'une soirée soient modifiées et nous voilà inquiets de la manière dont nous allons combler ce vide.

Les moyens ne manquant pas, nous avons tôt fait d'allumer la télévision, de prendre un livre, de contacter quelqu'un au téléphone... Si ces activités nous ouvraient au rêve en lançant notre imagination dans des vagabondages, elles stimuleraient notre envie de vivre autrement. Malheureusement elles ne servent le plus souvent qu'à boucher des trous en masquant l'ennui sous un voile d'activités stériles. Notre imaginaire assommé par des histoires sans ouvertures, aveuglé par un flot d'images et engourdi par des musiques entêtantes, ne produit plus rien de neuf. Nous poursuivons par d'autres moyens la course à laquelle nous sommes contraints le reste de la journée. Comment ferions-nous alors des projets ?



### *Délaissés par la vie*

Chacun rencontre à côté des hyper-actifs ceux que la vie a cassés ou qu'elle endort par découragement. Quel avenir pour le chômeur qui achète un chien pour avoir une raison de se lever le matin ? Quel espoir pour celui qui est oublié parce qu'il est vieux, qu'il vient d'être abandonné, qu'il est seul ou simplement différent de son entourage ? Les journées s'étirent, les heures se succèdent semblables, sans illusions, sans promesses, vides.

Il pourrait être réveillé, mais il lui manque le baiser de son prince charmant. Il est en attente, comme un ordinateur conçu pour s'activer au moindre contact sur son clavier. Encore faut-il que quelqu'un le touche. De lui-même il est incapable de se donner un avenir, surtout que l'inactivité dans laquelle il est installé l'empêche de penser aux lendemains et se change vite en habitude. Elle pénètre ceux qui en sont touchés et devient une deuxième nature difficile à déraciner.

Pour lui, construire un avenir, ou au moins le projeter, supposerait qu'il lui vienne à l'idée que demain est ouvert, qu'un futur lui est offert, qu'il a des capacités ou simplement l'opportunité de faire autre chose que de s'enfoncer dans le vide. Comment tenir debout face aux regards fuyants qui détruisent par le mépris ? Même quand nous sommes entourés, il y a des périodes où nous ne percevons plus les regards aimants ou simplement amicaux de ceux qui proposent une aide, une solution ou simplement une oreille attentive. C'est bien pire quand je me retrouve seul. S'il y a des regards qui tuent, l'avenir passe par le regard de l'autre quand il croit que je peux m'en sortir et qu'il m'invite à quitter mes vieilles habitudes pour aller ailleurs. Encore faut-il qu'il existe et que j'y sois sensible.



### *Soumis au quotidien*

Une troisième catégorie de personnes ne voit pas d'avenir ouvert et se révèle incapable de former des projets parce qu'ils ne maîtrisent pas ce qu'ils vivent. On ne leur a pas donné — ou ils n'ont pas su saisir — le recul suffisant pour comprendre leur situation. Il est impossible de penser l'avenir tant que l'on domine mal le présent ou qu'on est incapable de mettre en lien les événements

qui nous touchent en les ordonnant selon une logique, pour intervenir sur leur déroulement et en modifier l'issue prévisible. La liberté comme l'espérance ont besoin de s'appuyer sur une vision claire. Or certains, incapables de découvrir les causes des événements qui les touchent, se laissent écraser par ce qui leur arrive ou même ils s'en culpabilisent.

Alors ils obéissent aux lois : les ordres du chef, la coutume, les habitudes, ce qui se fait, ce qu'on doit, ce qui est à la mode... Ils sont soumis, se demandent ce qu'on pense de leurs actes, s'ils sont conformes à ce qu'on attend d'eux ou à ce qu'on pourrait en attendre. Incapables de faire des projets, ils attendent tout des circonstances, des groupes dont ils font partie ou de ceux qui sont au dessus d'eux. Ils sont dans la norme, corrects, mais sans existence personnelle tellement ils sont contraints par le regard des autres.

Faire un projet supposerait qu'ils s'écartent de leur conformisme mais, par ignorance ou par paresse, ils en ont peur. Prévoir des lendemains différents supposerait qu'ils comprennent l'aujourd'hui, qu'ils en découvrent les tendances et les promesses. Il serait nécessaire qu'ils soient conscients de leurs capacités pour les mettre en valeur et qu'ils mettent à jour leurs envies pour avoir une chance de prendre une orientation personnelle. Mais il est difficile de s'arracher au quotidien, quand on en subit la tyrannie depuis longtemps et qu'on ne voit pas d'issue. Un mot amer circule en Russie, dit-on : « Demain sera meilleur que plus tard ». Il n'y a pas de projets possibles quand le présent est dépourvu de perspectives.

Aussi après ce tour d'horizon rapide des circonstances qui nous empêchent de saisir nos chances et de faire des projets, nous allons poursuivre par une analyse plus précise de ce qui s'offre à nous.



## Chapitre 2

### Un avenir à ouvrir

Il y a des conditions à remplir avant d'oser des projets, avant même de les imaginer. L'envie d'en faire naîtra uniquement chez celui qui pense que son présent comporte des ouvertures en suffisance et que, grâce à sa liberté, il est capable d'infléchir le déroulement de la vie. L'affirmation confinerait à l'évidence si tant d'obstacles ne s'opposaient à sa réalisation.



#### *Futur ou avenir ?*

Le premier impératif est que le futur soit ouvert, ou peut-être vaut-il mieux parler d'avenir. Bien que les deux termes soient en général employés indifféremment, les distinguer permet de rendre compte d'une double perception partagée par chacun. D'un côté nous ressentons les enfermements de notre liberté, de l'autre il nous semble qu'il reste des espaces où elle peut se déployer. Si on nous demande si nous sommes libres ou pas, nous hésitons à répondre par oui ou par non. Certains choisissent en affirmant soit que la liberté est une illusion, soit qu'elle est totale. Pour laisser une place aux hésitations évoquées, nous emploierons ici le terme de « futur » pour désigner le

prévisible, le nécessaire, l'indépendant de notre volonté et d'« avenir » pour parler de ce que nous sommes capables de construire, au sein des nécessités qui nous limitent.

#### Futur et avenir

En distinguant deux réalités qui ne sont pas totalement étrangères l'une à l'autre, on pourrait dire ceci :

Le futur, c'est la ligne ou s'inscrira le devenir. L'arbre a un futur. Il est fonction des pouvoirs qui s'exerceront sur lui : l'orage peut le détruire; l'homme qui sait la valeur de son bois peut l'abattre. L'homme a un futur. Il appartient aux futurologues et à leurs ordinateurs de dire ce que sera son devenir. en fonction des possibilités économiques, culturelles, politiques, physiologiques dont il dispose. Tout homme peut être ainsi programmé. On peut savoir que dans 20 ans, un français sur "X" mourra d'infarctus, divorcera, ira aux sports d'hiver, fera des études supérieures...

L'homme a un avenir. L'arbre n'en a pas. L'avenir est cet espace ouvert devant moi, où ma créativité peut rencontrer celle des autres pour bâtir quelque chose avec eux. On a plus ou moins d'avenir. Plus les pouvoirs qui s'exercent sur l'homme sont contraignants, plus son avenir est compromis, cet avenir devient "futur" dicté par ces contraintes : contraintes policières, politiques, économiques, contrainte de la passion, de la mort. L'esclave n'a pas d'avenir. Son maître a transformé son avenir en un futur dicté. Le pouvoir de créer et de décider appartient au maître. Il y a aliénation. (...) L'avenir n'est jamais ce qui arrivera, mais ce que ma liberté s'engage à faire advenir.

Il n'est pas de l'ordre des devins, fussent-ils futurologues, ni des prédictions. Il est de l'ordre de la liberté et de la confiance que l'amour d'aujourd'hui pose pour demain.

Pierre-Marie Beaude Cahier Évangile n°12 p. 48.

Il va sans dire que des projets ne sont envisageables que dans le cadre de l'avenir. Il serait illusoire de prétendre influencer sur notre existence dans son aspect programmé à l'avance. Gageons qu'il n'est pas le seul.

#### Le futur

Dans cette espérance mieux vaut reconnaître les contours du futur afin de le gérer au mieux de nos intérêts et anticiper ses conséquences. Dans la mesure où il est inéluctable, on ne peut pas en changer le cours, mais, le connaissant, il est possible d'apprendre à en jouer.

#### **La magie et le futur**

Le futur est fascinant malgré ses aspects inquiétants. Certains aimeraient qu'il n'ait plus de secret pour nous, à en croire la vogue des devins, tireurs de cartes, astrologues et autres gourous. Nos contemporains, peut-être du fait de leurs manques de points de repères, interrogent les astres, les lignes de la main, jusqu'aux dates de naissance et autres chiffres dont la manipulation est censée décrire l'avenir.

À en croire les tenants de ces pratiques, notre avenir serait écrit par avance par quelqu'un ou par quelque chose et il existerait des moyens pour en prendre connaissance. Cette conception magique, étrange dans un monde technicisé, a traversé les siècles. Elle trouve même un regain d'intérêt aujourd'hui du fait

que, bien qu'irrationnelle, il lui arrive de prendre des formes scientifiques. Elle vient combler bien des vides et tient lieu d'imaginaire pour ceux qui ne savent plus comment rêver et en quoi espérer.

Il n'est pas question de se lancer ici dans une discussion sur les techniques de divination : c'est le principe qui est à remettre en cause. Comment penser que notre avenir est écrit ? Qui est celui qui programme ? Un Dieu marionnettiste manipulant sa création ? Mais ce n'est pas la foi des grandes religions et bien des personnes cherchent, en dehors de Dieu, à lire leur avenir dans les étoiles ou se pensent le jouet de forces aveugles. Qu'il soit aventureux de prétendre dominer parfaitement notre destinée, ne devrait pas conduire à l'abandon pur et simple de l'autonomie. Pascal devant la faiblesse de l'homme écrasé par la nature gardait toute sa fierté : l'homme, même quand il a le dessous sait ce qui lui arrive, alors que les forces qui l'anéantissent ignorent leur puissance. Rien de tel chez nos contemporains qui se croient soumis à des forces cosmiques.

### Un roseau pensant

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

*Pensées* B. Pascal. Le Livre de Poche, Pensée n° 347, p. 161-162.

Une telle démission de notre dignité a de quoi étonner. Il faut avoir un immense besoin de sécurité pour reculer à ce point devant ses responsabilités et se réfugier dans la destinée. Le sentiment d'être dépassé est compréhensible tant les informations qui parviennent des quatre points du monde nous bousculent ; difficile dans ce flot de prétendre comprendre et de mener une vie responsable. Quant à concevoir notre liberté comme la capacité de tout faire, quelques instants de réflexion suffisent pour mesurer combien nous sommes conditionnés par notre passé, guidés dans nos choix, nos désirs, nos manières d'être... toutes données que nous ne maîtrisons pas.

Mais pourquoi en rajouter ? Nous avons déjà suffisamment de peine à gérer notre héritage pour ne point nous encombrer d'un futur écrit par avance par des forces occultes. Le futur dont il sera question ici est celui qui est la conséquence de notre passé et le fruit de notre présent : il n'a rien de magique.

L'essentiel est d'avoir une vision saine de ce qui nous guide, nous conditionne et nous amène à ce que j'ai appelé le futur. Il ne servirait à rien de le nier. La structuration intérieure d'un homme commence dès son plus jeune âge et même avec sa conception. Ses éléments sont de plusieurs ordres et nous allons les examiner maintenant.

#### **Les conditionnements génétiques et sociaux**

Il est souvent question aujourd'hui du patrimoine génétique. Inscrit dans nos cellules il détermine l'apparence de chacun et un certain nombre de capacités physiques et intellectuelles. Un handicap ou une particularité marque une vie de manière indélébile et un trisomique aura un développement intellectuel et physique inférieur à une personne dépourvue du chromosome 21.

Pourtant, sur ce plan, l'être humain se distingue plutôt par l'indétermination. À l'opposé des animaux — programmés au point d'être quasi incapables de déroger aux instincts de leur espèce — nous manquons d'habitudes innées. Hormis quelques réflexes comme la marche et le *grasping* — capacité de s'agripper au point de pouvoir rester suspendu par ses seules forces — le nouveau-né est démuné. Il peut survivre uniquement parce qu'il est pris en charge immédiatement et pendant ses premières années.

La nature semble sans projet particulier sur cet être. Son cerveau avec ses milliards de connexion aux capacités presque sans limites, n'a au départ qu'un petit nombre de circuits déterminés. Les chemins de l'influx se forment et se structurent au gré des expériences, de l'éducation et des apprentissages. À l'inverse de l'homme, les autres animaux sont adaptés à un mode d'existence et sont armés pour vivre et se défendre dans leur milieu propre. Chaque être humain, selon son lieu d'origine et son entourage, aura une destinée et un style de vie différents. Là réside sa richesse : l'indétermination du petit d'homme l'ouvre à d'immenses possibilités. Ses potentialités sont telles que même si un handicap le sort de la norme, il pourra le compenser — dans une certaine mesure — par des performances accrues en d'autres domaines. La plasticité du cerveau est impressionnante à cet égard.

On pourrait croire que la race au moins installe chacun dans des cadres dont il ne peut pas s'évader. Pourtant ce terme, selon la plupart des biologistes, se révèle impropre quand on l'applique à l'homme tant les différences biologiques entre les soi-disant « races humaines » sont minimales, face à l'immensité des capacités de chacun, et sans commune mesure avec celles qui distinguent des races animales proches. C'est du moins l'opinion de la majorité des savants. À la marge seuls quelques uns redonnent aux facteurs génétiques une place prédominante. Certes le substrat biologique influence notre style de vie et notre futur se forge sur le donné génétique porté par nos chromosomes. La vie se déroulera différemment selon que nous serons nés blanc ou noir, petit ou grand, laid ou beau, blond ou brun, maigre ou gros... Mais contrairement à l'animal, nous sommes suffisamment indéterminés pour faire des projets et dépasser ces particularités.

Les conditionnements sociaux sont autrement contraignants : naître noir en France ou être d'origine arabe est un handicap certain, sans que la génétique y soit pour quelque chose. Les raisons sont sociales, psychologiques, politiques, économiques... Il reste que le substrat biologique donne des capacités et des sensibilités particulières : imaginatives, artistiques, mathématiques, pratiques etc., comme une provision de départ qui est à gérer, bien qu'elle soit difficile à décrire avec exactitude. Naître garçon ou fille conditionne des comportements, probablement avant que la société ne vienne y mettre son empreinte. Les particularités de nos cinq sens comme les prédispositions de notre cerveau font de nous des êtres uniques. Pourtant il est difficile, au cas par cas, de distinguer le génétique du conditionnement social ; autrement dit ce qui est inné de ce qui

est acquis. D'autant que ce qui constitue un avantage pour l'un peut être un handicap pour l'autre selon le cadre dans lequel sa vie se déroule.

#### Au delà de la peau

Une "race" : il suffit de comparer les Suédois et les Sénégalais pour percevoir leur différence raciale. Cette différence est fondée sur la couleur de leur peau. Pourquoi ne pas la fonder sur des caractéristiques biologiquement plus significatives, comme les groupes sanguins ou les systèmes immunologiques ? La rigueur conduit à comparer les individus ou les groupes en fonction de multiples caractéristiques prises en compte simultanément ; cela oblige à recourir à un concept mathématique assez subtil, celui de distance génétique. On constate alors que les distances observées ne permettent pas de tracer de frontières entre les groupes sans un arbitraire tel qu'elles perdent tout sens. Soumise au crible de la rigueur, l'évidence a disparu. Il ne reste plus que des mots sans contenu.

Albert Jacquard, *Idées vécues* p. 149, ed. Flammarion.

#### Le langage

Parmi les conditionnements sociaux le langage est un élément qui constitue l'homme à son origine. Il marque irrésistiblement sa conscience comme accoucheur de sa pensée. De profondes différences entre les peuples viennent de lui. Chaque langue, avec ses chances et ses limites, transmet un patrimoine d'une richesse particulière. Quiconque a appris une langue étrangère sait combien il est difficile d'en maîtriser la pratique et encore plus d'entrer dans sa structure jusqu'à découvrir les richesses et les finesses qu'elle véhicule. Les hommes sont le fruit de leur langue maternelle et il est malaisé d'acquérir une aisance équivalente dans une autre langue.

La marque est donnée dès les premiers moments de l'apprentissage. L'enfant au berceau émet des sons qu'il aura de la peine à prononcer par la suite s'ils ne sont pas utilisés par sa langue maternelle. Cette dernière, par l'intermédiaire du cerveau, élimine les éléments inutiles. Cela engendre des difficultés dans le maniement de certains sons pourtant familiers dans d'autres langues — le « *th* » anglais ou le « *ich* » allemand pour les Français ; le « *je* » mouillé du français pour les Allemands ou le « *u* » pour les Anglais. Les régions de France ont aussi leurs particularités, les habitants du Sud ne perçoivent pas les nuances des gens du Nord quand ils prononcent les différents « *é* » — *é*, *è*, *ai*, *ais*, *ait*... et nous avons pour eux des nuances imperceptibles.

Le langage dans lequel nous sommes nés marque jusqu'à notre type de pensée. Telle langue plus technique favorisera par sa simplicité ou sa précision l'accès au domaine scientifique, tandis que d'autres, jouant avec les nuances, exprimeront plus aisément la délicatesse des sentiments. Il ne s'agit pas de fatalité : toutes les nations ont des poètes et le caractère concret des langues africaines ne les dispense pas de connaître la précision et l'abstraction. Pourtant chaque langage a ses chances et ses limites déterminant fortement un accès particulier au réel.

Certes il reste possible de changer de langue au cours d'une vie et, par la pratique et l'étude, d'échapper à l'enfermement dans un idiome unique. Pourtant la langue maternelle laisse des traces indélébiles et fait des êtres particuliers. Elle n'est pas la seule à laisser sa marque.

### **Une histoire qui conditionne**

D'autres conditionnements forment notre colonne vertébrale. Ils sont nombreux et divers : économiques, écologiques, familiaux, culturels, religieux, psychologiques, affectifs, sociaux... Ils se complètent, se renforcent, s'annulent ou coexistent avec leurs contradictions. Leur place fut décisive durant la période où nous nous sommes constitués comme sujet, mais leur influence demeure. L'environnement national, naturel, familial, amical, scolaire, l'ambiance de village ou de quartier, plus tard le cadre professionnel, les contacts avec l'international, etc. forment progressivement l'affectivité, les attirances et les répulsions, les ouvertures et les limites, les moyens intellectuels et la diversité des acquis.

Notre histoire explique l'homme que nous sommes et permet de prévoir, dans une certaine mesure celui que nous deviendrons. Notre futur — pour reprendre la distinction faite entre futur et avenir — est prévisible grâce à notre passé et les sciences humaines s'intéressent de près à l'enfant que nous avons été quand il s'agit de guérir des scléroses qui nous enferment. De même, notre existence actuelle dépend de nos relations, des chances et des limites de nos activités, des organisations, associations, mouvements, Église dont nous faisons partie. Les réseaux dans lesquels nous sommes sont la trame de notre existence sur laquelle il nous reste à tisser le fil de notre vie personnelle.

Certains le vivent comme une fatalité et il est vrai que des pans d'une histoire particulière sont parfois lourds à porter. Pourtant, si nous ne pouvons pas faire que le passé n'ait pas été, il reste possible de changer de réseaux afin de contrecarrer ou de renforcer ses influences par des engagements différents. Le patrimoine personnel demeure modifiable par des projets : comme nous sommes à même de retourner en notre faveur nos handicaps biologiques — dans une certaine mesure — ou de guérir de problèmes psychologiques, il nous est possible de surmonter certaines limites à notre avantage. Pourtant la condition de départ est de reconnaître que nous en avons été marqués jusque dans notre être profond et ce d'autant plus que nous désirons changer de route. Nous échapperons par là à l'illusion de la liberté absolue qui nous pousserait à croire qu'il n'est pas nécessaire de se préoccuper de nos capacités réelles avant d'agir.

### **Un héritage à gérer**

L'ensemble des éléments hérités deviennent à ce point partie de la personne qu'ils finissent par ressembler à une extension du corps biologique. Au corps physique — avec sa matérialité et le patrimoine génétique transmis par les parents — vient se joindre une masse d'informations devenues de nouveaux réflexes. Ils font partie intégrante de notre être, comme la terre qui nous porte et dans laquelle nous puisons. La moindre décision a comme arrière-plan et comme moteur les richesses issues de l'histoire qui a fait de nous des hommes et celles que nous continuons à recevoir chaque jour. Notre corps est modelé sans cesse par les acquis venus de la société et par nos propres expériences.

Nous nous retrouvons au total à la tête d'un héritage dont nous sommes loin de percevoir l'ampleur. Il comporte des points positifs dont nous sommes fiers parce qu'ils nous permettent de prendre une part active dans l'aujourd'hui et d'envisager l'avenir avec confiance. Il contient aussi des éléments qui rendent notre liberté laborieuse et nous obligent à des efforts réfléchis et répétés. Nous

abandonnerions ces lourdeurs avec joie car elles nous entravent au point que nous avons parfois l'impression de nous débattre dans des problèmes rebelles à toutes formes de dépassement. Combien de fois avons nous espéré le progrès décisif qui nous sortirait des faiblesses dans lesquelles nous retombons sans cesse ! Espoir sans cesse démenti par les faits.

D'après ce qui précède, le futur serait donc ce qui arrive quand parle notre corps, dans l'extension qui vient d'être définie, tenant du biologique, du social et du psychologique. Ce corps est la base, comme un terreau sur lequel poussent actes et pensées. Il est l'objet des sciences de l'homme qui dissertent sur les mouvements prévisibles et explicables par notre histoire. Il est un trésor immense dans lequel nous puisons pour gérer notre vie.

C'est l'aspect mécanique de la personnalité — il n'est pas le seul — avec ses développements statistiquement prévisibles. Une mécanique qui surpasse les plus grands ordinateurs, mais qui comme eux redonne ce qu'on y a entré. Il y a deux manières de réagir face à elle : s'émerveiller et se promener dans l'exubérance foisonnante de nos sources pour les rendre utiles ou bien regretter qu'elles nous empêchent de nous comporter comme les maîtres absolus de notre destinée. Nous passons d'ailleurs souvent d'un comportement à l'autre, de la joie à l'impression d'enfermement. Pourtant il n'y a pas de liberté réelle et donc de projets réalistes sans prise en compte de notre histoire et des réseaux de notre présent.

#### **Les lourdeurs des institutions**

Les conditionnements personnels ne sont pas les seuls puisque les groupes se heurtent eux aussi à des lourdeurs. Ces dernières sont particulièrement manifestes en politique où promesses et projets se bousculent. Quand ils ne sont pas mensongers ou électoralistes, les discours sont le fruit d'une analyse et de la projection de ce qui serait possible. Tant qu'elles ne cherchent pas à se réaliser les promesses sont séduisantes. Les difficultés viennent au moment d'appliquer ce qui paraissait logique. Les analyses ont beau s'appuyer sur des faits réels et les projets sur des attentes généreuses, le choc avec la réalité reste redoutable.

Il est vrai que certains prennent prétexte de cette résistance pour justifier leur immobilisme, arguant que la marge de manœuvre des gouvernants est difficile à déterminer vue la complexification des interactions nationales et internationales. Les prévisions se heurtent à des systèmes malaisés à déstabiliser parce qu'ils sont programmés pour se reproduire à l'identique. De telles positions sous-estiment bien des fois les espaces de liberté qui demeurent.

Inutile d'ailleurs de passer par la grande politique pour expérimenter la difficulté du changement. Quiconque a eu une responsabilité, même minime, dans une association, un mouvement ou une Église s'est rendu compte de la somme d'énergie à déployer pour modifier la moindre habitude. Chacun revient spontanément à ce qui a fait ses preuves et abandonne vite la tension nécessaire à la mise en place d'un projet innovant. L'intérêt que les sciences actuelles, y compris psychologiques et sociales, portent aux systèmes est significatif de leur importance pour comprendre nos situations. Un système est un ensemble de réalités et de forces stables qui se maintiennent tant que l'on ne modifie pas leur équilibre. L'aspect mécanique est premier et résiste aux changements projetés.

Deux exemples illustrent l'idée de système. On désigne par système économique l'ensemble des lois de l'économie que certains théoriciens présentent comme une fatalité impossible à surmonter. Dans un autre domaine on définit un écosystème comme les lois naturelles qui, par leur cohésion, rendent possibles les formes de vie. L'extrême prudence s'impose si on touche à ses interactions : le moindre déséquilibre peut avoir des conséquences catastrophiques sur le milieu. L'écologie nous invite donc à ne pas intervenir trop brutalement quand nous touchons au milieu naturel.

Dans ces cas, le futur domine l'avenir. Comme en économie, la tendance la plus raisonnable semble de maintenir les situations en l'état, en oubliant que mêmes les équilibres dits naturels résultent d'une interaction entre l'activité de l'homme et les forces de la nature. Le risque est alors d'interdire l'avenir sous prétexte de préserver le futur. S'il n'y a pas de failles dans la nécessité, si la seule perspective envisageable est de laisser les choses en l'état, il est illusoire de songer à échapper au futur. Mais est-ce fatal ? Le fait que les systèmes naturels soient fragiles ne devrait pas exclure l'homme de son milieu, ni lui interdire de le modifier dans l'harmonie et le respect. Quant aux systèmes sociaux et économiques, s'ils ont été mis en place par des hommes, on ne voit pas pourquoi ils ne pourraient pas être modifiés pour un plus grand bonheur de l'humanité. Dans ces domaines aussi les projets restent à l'ordre du jour et le maintien des systèmes en l'état montre ses limites.

#### **Au delà des conditionnements**

On peut d'ailleurs se demander pourquoi nous sommes plus sensibles aux conditions qui nous enferment qu'à nos marges de manoeuvre. Peut-être s'agit-il de restes d'une mentalité scientifique et technique qui commence à dater. Les périodes plus philosophiques, le xvii<sup>e</sup> siècle par exemple, insistaient sur la liberté. Considérée comme ce qui nous différencie de l'animal, elle est, avec la conscience, nous l'avons vu avec Pascal, la marque de notre dignité suprême.

Or cette liberté était difficilement appréhendable par la science en ses débuts. Les sciences sociales sont à l'aise avec les comportements vérifiables statistiquement : ceux qui se conforment à la loi des grands nombres. Or les attitudes libres échappent à cette loi. Celui qui agit conformément à un projet personnel sort de la pratique commune, devient une sorte de déviant, l'exception à la règle et il n'y a que la règle qui soit vraiment claire dans les sciences. Certes Émile Durkheim<sup>1</sup>, dans son livre sur le suicide [1897], a montré comment cet acte individuel, obéissait lui-même à des lois. Il nous renvoie à la vérification statistique de nos comportements. Mais celui qui veut faire un projet s'intéresse moins à la loi des grands nombres qu'à des conceptions plus proches de la vision philosophique.

Celle-ci prend la personne dans ce qu'elle a d'unique. Elle s'adresse à l'individu non pour retrouver en lui la pratique de la majorité — celle qui est conforme aux sondages d'opinion — mais pour qu'il pense par lui même, agisse personnellement et s'engage selon ses désirs. Cette discipline ne se centre pas sur ce qui existe. Elle s'appuie sur le donné surtout pour chercher les moyens de le dépasser et de l'aménager. Elle met en rapport ce qui est

---

<sup>1</sup> Sociologue français(1858-1917).

avec ce qui devrait être ou ce qui pourrait être, afin d'instaurer un mouvement dans le réel. La volonté de faire des projets suppose un tel état d'esprit.

La science a du mal à considérer le phénomène dans ce qu'il a de particulier. Grâce à elle, il est facile de comprendre pourquoi la majorité des jeunes des banlieues trouve difficilement une place dans la société ; il suffit d'être attentif à ce qui pèse sur eux. Elle explique comment le chômage, la délinquance et la drogue touchent les milieux défavorisés ; ce sont les catégories les plus fragiles. L'outil statistique est applicable sur ces phénomènes massifs et parfois majoritaires, quantifiables en tout cas.

De plus, en partant d'une situation clairement identifiée, il est facile de remonter jusqu'à son origine pour en trouver les causes. Dans cet ordre la chaîne des causalités est arrivée à son terme : ce qui aurait pu arriver de différent a été éliminé. Nous sommes donc en face d'un ordre logique et simple qui admet peu de contradictions. Il n'en est pas de même quand l'action est en cours, qu'elle sort de la logique dominante, ou qu'on a l'ambition de l'en faire sortir. Dans ces cas, il y a encore des ouvertures à trouver.

#### **Chercher l'ouverture**

Penser l'ouverture consiste alors, par exemple, à s'efforcer de comprendre pourquoi tel jeune, dans des conditions identiques aux autres, parvient à trouver un travail et à s'insérer socialement quand la majorité s'enfonce dans l'exclusion. Les sciences, même humaines, ne suffisent pas pour expliquer pourquoi tous les jeunes des banlieues ne sont pas des délinquants et surtout pourquoi tel d'entre-eux, au cours de son cheminement, a décidé de rompre avec ses habitudes pour entrer dans un mouvement, participer à une association, se lancer dans le sport... parvenant à déjouer les pronostics de malheur.

Une telle constatation ne disqualifie en rien la démarche scientifique. Un éducateur formé comprend les situations et leurs causes statistiques grâce à elle. Il saisit la réalité globale et gagne en objectivité parce qu'il prend de la distance par rapport à ses premières impressions. Cela le conduit à des manières de faire, à des stratégies et à des propositions concrètes. Celui qui a l'habitude d'analyser les situations perçoit les possibles ouverts et sait élaborer des modèles susceptibles d'aider quelqu'un. Il devient force de proposition et peut dire : « Si tu te conduis de telle manière, si tu fais tel choix, si tu entres dans tel groupe, si tu fais tel type d'étude... voilà où cela devrait te mener. »

Tant qu'il s'agit de proposer des modèles de comportement, les approches de type scientifique n'ont pas d'équivalent. Mais pour aller jusqu'au projet il faut encore que la personne concernée s'investisse dans les propositions et en fasse son affaire. Sans engagement personnel le modèle reste une proposition abstraite et sans efficacité réelle. Découvrir les ressorts personnels et particuliers qui ont permis à des jeunes de se libérer de leurs carcans et en tirer une théorie générale est donc utile pour ouvrir des possibilités nouvelles. Le projet investi pourra alors transformer les ouvertures en réalisations.

Ce qui précède conduit à penser que tout projet suppose la mise en relation de la connaissance de la réalité — à partir de laquelle on forme des modèles — avec l'envie d'aller ailleurs. L'approche du réel est supposée mettre en évidence des chemins divers sans enfermer dans un déroulement inéluctable. La pluralité des ouvertures est ici essentielle si on veut continuer à parler de

projets. Même quand une voie semble s'imposer, elle demande un choix et un investissement faisant de propositions générales un projet personnel. Il n'est pas suffisant de savoir que le tabac est mauvais pour la santé pour arrêter de fumer...

Nous quittons ainsi les discours désespérants présentant une réalité sans alternatives ou trop complexe pour être transformée. Nous voyons que faire des projets consiste à mettre en rapport une approche de type scientifique par sa précision avec une autre vision plus qualitative, qui touche en partie la philosophie et qu'il nous reste à préciser maintenant.

#### Origine sociale et réussite scolaire

Les processus qui contribuent à produire les histoires singulières, les rapports au savoir et les apprentissages ne fonctionnent pas de façon socialement aléatoire, mais portent au contraire la marque des rapports sociaux — y compris des rapports de sexe. Nous avons en effet pu mettre en relation des constellations idéaltypiques construites à partir de nos données avec des groupes d'élèves définis par leur appartenance sociale, leur sexe et leur niveau scolaire. Il n'est donc pas étonnant qu'existe une corrélation statistique entre origine sociale et degré de réussite scolaire. Cependant, ces processus ne *déterminent* pas les histoires singulières, ils *structurent* l'histoire de jeunes, qui ne sont pas seulement des enfants appartenant à telle classe sociale et des élèves de tel établissement scolaire, mais aussi des sujets. Dès lors, aucune scolarité ne peut être semblable à une autre et la possibilité est ouverte d'histoires atypiques, qui s'écartent plus ou moins des normes statistiques.

Bernard Charlot, Elisabeth Bautier, Jean-Yves Rocheix, *École et Savoir dans les banlieues et ailleurs*, p. 230, ed. Armand Colin, Paris 1995.

#### Vers l'avenir

Il est impossible de croire en l'avenir et par suite d'envisager des projets, sans sortir de la conception totalisante du futur. Il est nécessaire de se faire à l'idée que rien ni personne n'a écrit notre vie par avance et que son sens n'est caché nulle part. Cette affirmation, qui pour certains est de l'ordre de l'évidence, est un acte de foi en l'homme. Il est possible que nous soyons manipulés sans le savoir par des forces supérieures, conscientes ou non de ce quelles font. Déjà René Descartes <sup>2</sup> dans ses *Méditations métaphysiques* avait émis l'idée qu'un "malin génie" pourrait nous manoeuvrer à sa guise sans que nous nous en apercevions. Il avait du mal à sortir de cette idée sans faire appel à la confiance en Dieu. Ce n'est pas parce qu'il nous arrive de nous croire libres que nous le sommes effectivement.

#### **Accueillir les critiques**

Une tradition plus récente — appelée un peu pompeusement des « maîtres du soupçon » — reprend l'inquiétude de Descartes et remet en question

---

<sup>2</sup> Sans doute le plus célèbre philosophe français 1596-1650, malheureusement davantage connu par quelques simplismes que l'on a tiré de son œuvre que pour sa pensée.

certaines de nos prétentions. Ainsi Sigmund Freud <sup>3</sup> a révélé la place de l'inconscient avec ses pulsions qui conditionnent et orientent notre fonctionnement conscient. Friedrich Nietzsche<sup>4</sup> se demande si nous sommes vraiment des individus particuliers ou bien des lieux de croisement de forces vitales. Karl Marx <sup>5</sup> rappelle l'importance de la base économique pour expliquer nos particularités et nos solidarités. Le structuralisme en insistant sur la place du langage dans la formation de la personnalité conduit à se demander si notre parole est une suite d'automatismes et de citations ou bien s'il est consciemment organisé.

Ces questionnements, et bien d'autres, ont d'abord traumatisé les tenants de l'individualité, de la liberté et de la conscience des hommes. Puis les remous se sont calmés au fur et à mesure qu'on intégrait ces découvertes dans les visions communes. Remis de la perte d'un bon nombre d'illusions, nous recommençons à croire à notre initiative et à notre capacité à penser par nous mêmes, quoique d'une manière encadrée. Sans nier les conclusions de ces théoriciens, nous pouvons nous remettre en quête d'espaces ouverts qui laissent du champ à nos projets entre les structures répétitives et générales privilégiées par les méthodes scientifiques.

Nous avons déjà remarqué que le passé tel qu'il a été écrit participe à l'écriture du présent comme du futur. La question est de savoir si à chaque étape de la vie les circonstances ouvrent une ou plusieurs possibilités. Une fois que nous avons convenu que tout n'était pas possible, il reste à savoir si les scénarios écrits par la vie sont multiples. L'interrogation est cruciale et délicate à trancher, d'autant qu'après les événements, quand nous remontons l'enchaînement des faits, il semble, en général, que la direction prise était la seule envisageable. Nous sommes très marqués par le poids de ce qui est déjà réalisé.

Un espace n'est disponible pour la liberté que si l'existence humaine comporte des possibles divers entre lesquels nous sommes invités à choisir. Dans le cas contraire, le conditionnement est complet. Que tout ne soit pas possible est la marque du futur, mais la prise d'une décision présuppose des ouvertures. Nous sommes spontanément portés à croire à l'existence de ces dernières. Ce pourrait être une illusion, mais alors elle est tenace.

Il est regrettable que nous ne laissons pas toujours leur chance aux voies nouvelles. Elles sont recouvertes par les habitudes et les modes et négligées au nom de la loi du moindre effort. Combien de fois par jour posons-nous un acte libre ? Ce n'est pas qu'il soit impossible : les choix se présentent, mais nous préférons nous en remettre au hasard ou à des nécessités extérieures. Il arrive même, en sachant ce que nous voudrions choisir, que nous retardions l'échéance jusqu'au moment où il est trop tard, quand l'heure du choix est passée. Nous n'avons plus qu'à nous soumettre à une contrainte nouvelle, à

---

<sup>3</sup> Fondateur de la psychanalyse,(1856-1939) a vécu à Vienne jusqu'en 1938, date à laquelle il a été contraint à l'exil par le nazisme du fait de ses origines juives.

<sup>4</sup> Philosophe allemand (1844-1900).

<sup>5</sup> Théoricien du socialisme scientifique, philosophe et homme politique allemand (1818-1883).

peine un peu déçus d'avoir laissé passer une chance de vivre autrement. Pourtant, si les limites sont toujours présentes, elles empêchent rarement la liberté de se glisser entre elles.

#### Fondamental et décisif

Lucien Sève, un penseur marxiste contemporain, développe la distinction entre fondamental et décisif qui rejoint notre recherche sur les possibles. Selon lui le fondamental est du côté du prévisible c'est à dire de ce que les faits semblent imposer. Pourtant le fondamental n'est pas une voie unique puisqu'il propose des solutions multiples entre lesquelles le décisif peut trancher. Le décisif est donc la faculté qu'ont les hommes de choisir entre plusieurs pistes et de décider de leur avenir à partir des propositions du fondamental. Il s'incarne dans les forces politiques, idéologiques, philosophiques, morales, religieuses... qui, par leurs propositions concrètes, sont capables d'infléchir le cours des événements.

"Le fondamental détermine les nécessités les plus générales du fonctionnement et du développement de la chose. Mais la nécessité n'est jamais simple ni univoque, elle est contradictoire et se traduit en une pluralité de possibilités - ou d'impossibilités - formelles. Tout n'est pas possible, mais rien n'est fatal, au niveau du fondamental. Entre les possibilités formelles, c'est la dialectique concrète de la réalité, c'est l'ensemble complexe de ses déterminations qui "choisit" lesquelles deviendront réalité, et ainsi décide du sens, des rythmes, des formes concrètes du développement.

L'aspect du tout complexe qui joue à chaque instant le rôle décisif n'est pas prescrit d'avance dans sa structure essentielle. Chaque contradiction suit un développement inégal et son rapport aux autres se modifie."

L. Sève *Une introduction à la philosophie marxiste* Éditions Sociales p. 497.

#### Jouer avec les limites

Prendre ses responsabilités à bras le corps, consiste à conduire ses projets en tenant compte des limites imposées par l'environnement, un peu comme un capitaine dans son navire qui garde un cap. Sans cesse les vents, les vagues et les courants tentent de lui imposer leur loi. S'il s'y soumet ou les méprise il risque fort le naufrage. Par contre, s'il a appris à se comporter vis à vis d'eux, il saura déjouer leurs forces et même les utiliser pour avancer plus vite dans la direction choisie. Il en est ainsi pour ce qui nous concerne : la réalité conditionne nos choix sans les contraindre absolument. Suprême raffinement, comme certains bâtiments, notre navire comporte en plus un pilote automatique qui nous évite d'intervenir à tout moment. La maîtrise de la route se trouve simplifiée par les automatismes que nous avons acquis qui, loin de l'enfermer offrent une plus grande souplesse à la liberté. Mais les obstacles appellent à la vigilance.

Emmanuel Kant <sup>6</sup> utilise une image parlante dans la *Critique de la raison pure* [1781] pour évoquer ce jeu avec les conditionnements : « La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide. » ( p. 36 ) Là est le rêve : vivre libre de tout conditionnement, ébaucher des projets multiples et les

---

<sup>6</sup> Philosophe allemand professeur d'université (1724-1804) .

réaliser dans leurs moindres détails, avancer sans les obstacles qui se mettent en travers de la route. Les limites s'éprouvent avec une telle acuité qu'il semble que tout serait plus facile dans un monde où la nécessité n'aurait pas droit de cité.

Kant nous met devant notre erreur : nous percevons mal que tel l'oiseau qui, pour se déplacer, est obligé de s'appuyer sur l'air qui en même temps le freine, l'homme n'existe que par les réseaux qui le constituent. Sans eux il serait, croit-il, parfaitement libre. En fait il n'existerait même pas. Penser et agir par soi-même, loin des influences qui dirigent les pensées et les actes est une illusion puisque nous pensons à partir de ce que nous avons appris. Nous sommes influencés par nos parents, notre entourage, nos formations, notre langue, ce que nous voyons, lisons, faisons... en fait nous ne sommes pas marqués par eux ce sont eux qui nous font. Les marques reçues sont les briques avec lesquelles nous bâtissons notre maison. Sans elles notre maison serait plus personnelle disons-nous. En fait, elle n'existerait pas, même sous forme de plan.

Regretter le poids que l'histoire nous impose est stérile. Par contre il est capital de faire le bilan des acquis et des faiblesses dont nous avons hérité. Celui qui vole au hasard de ses envies sans tenir compte de ses capacités et des possibilités qui lui sont ouvertes est un fou ou un inconscient ou plutôt il s'expose plus qu'un autre aux manipulations. Il est frappant de constater combien les gens qui prétendent penser par eux-mêmes sont souvent, de fait, soumis à la mode ou à l'opinion du dernier qui a parlé, surtout s'il parle fort. Pour ne pas se laisser balloter par les éléments il faut beaucoup de jugeote et de clairvoyance, il ne suffit pas de le décider. Il est donc déterminant de délimiter les zones ouvertes au sein de ce qui s'impose.



### *Quels possibles ?*

Les possibles sont les coins, insérés dans les fissures du réel, qui brisent le règne sans partage de la nécessité. La notion de possible est capitale : sans elle, l'idée de projet est unimaginable. Mais comme elle est trop vague pour être utilisée directement, nous allons en déterminer les formes principales en commençant par mettre en garde contre une illusion.

#### L'abandon de la toute puissance

L'idée d'un projet prendra corps dans la tête de quelqu'un uniquement s'il a foi en ses capacités, mais l'efficacité d'un projet suppose un réalisme qui n'est pas acquis d'emblée. C'est l'illusion de la toute puissance qui s'impose en premier lieu.

#### **Du principe de plaisir au principe de réalité**

Depuis son berceau l'enfant a l'impression qu'il peut tout. Il est vrai que ses besoins sont simples et que des personnes épient ses moindres désirs. Quelques cris et il obtient ce qui lui manque : de la nourriture pour apaiser sa faim ou de l'affection pour calmer ses angoisses. Il n'a pas besoin d'imaginer des stratégies compliquées — le plaisir de la satisfaction suit de près le besoin qu'il éprouve — et comme rien ne lui résiste, le principe de plaisir est le seul à compter pour lui.

En grandissant il prend conscience de ses limites. En effet, désormais ses demandes restent parfois sans réponse et, du fait de la diversification de ses

désirs, il se heurte à l'incompréhension de son entourage. Il fait l'expérience de la résistance et intègre progressivement l'idée qu'il est souvent nécessaire de laisser du temps s'écouler avant d'obtenir satisfaction. La recherche du plaisir immédiat fait place au principe de réalité. Celui-ci tient compte du choc avec l'extérieur, ce réel qui résiste à la demande et impose des détours à qui veut l'apprivoiser. Nous sommes devant l'ébauche d'un projet dans la mesure où l'enfant commence à inventer des procédures de plus en plus complexes pour parvenir à ses fins.

La découverte qu'il n'est pas le tout puissant qu'il croyait, ne conduit pas l'enfant à abandonner immédiatement le rêve de la toute puissance : il la reporte sur ses parents. Lui est limité parce qu'il est petit, mais, à ses yeux, les pouvoirs de son père et de sa mère sont immenses. Au cours de cette période, sa confiance dans son entourage est totale et les manquements de ses proches provoquent étonnement ou ressentiment : il n'y a pas de raison que des êtres dotés de telles capacités ne comblerent pas ses moindres désirs. Sa deuxième illusion s'envolera à son tour quand l'enfant réalisera que ses parents eux-mêmes ont des limites.

Ce double deuil de la toute puissance marque son entrée dans le domaine de la réalité. Pour avoir ce qu'il désire il accepte désormais de quitter l'immédiateté et de perfectionner ses méthodes — manœuvres de séduction vis-à-vis de son entourage et inventions de techniques pour domestiquer son environnement matériel. Petit à petit, il apprend à maîtriser le manque pour atteindre un plaisir plus grand. Pourtant sa souffrance grandit au fur et à mesure que l'horizon de ses attentes s'élargit ; jusqu'à l'adolescence où l'écartèlement est maximal entre des désirs immenses et la conscience aiguë des limites. Le petit d'homme est prêt alors à quitter le giron familial et à voler de ses propres ailes. La douleur qu'occasionne le manque le pousse à organiser sa vie et à mettre en œuvre ses capacités. Sortant de l'illusion que tout est possible il découvre l'importance de faire des projets, il devient adulte.

#### **Le rêve comme refuge**

Malheureusement le deuil de la toute puissance n'est jamais complet. Le malheureusement est peut-être de trop dans la mesure où il est bon aussi de continuer à rêver en oubliant pour un temps la différence entre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, entre le plaisir recherché et la réalité maîtrisable. Les rêveries font partie de la vie à qui elles donnent du sel tant qu'elles n'occultent pas la réalité. Sans les illusions que nous gardons sur les gens, sur nous-mêmes et sur nos aventures, nous ne serions pas très entreprenants. Mais le danger demeure.

Comme il est tentant de courir sans fin après la compagne idéale en passant de l'une à l'autre, plutôt que de construire un amour dans la fidélité, il nous arrive de penser que tout va s'arranger par magie, au lieu de tenter ce qui est possible. D'un autre côté, si nous ne gardions pas en nous l'illusion de rencontrer l'âme sœur, parfaite à tous les niveaux, nous ne tomberions pas souvent amoureux. Le rêve a ses bons côtés. Pourtant il faut revenir sur terre et persévérer pour mettre des projets en place.

Des comportements irrationnels risquent de remplacer les projets réfléchis. Pourquoi organiser un budget, demander une augmentation à son patron, voire mener une action collective avec d'autres travailleurs... si on tente sa chance à

la loterie ? Pourquoi réorganiser sa vie, seul ou avec d'autres, ou faire des choix engageants... si une voyante sait ce qui va se passer ou si on préfère agir à l'impulsion ?

Il est plus simple de refuser les lois qui gèrent la vie personnelle et collective ou de feindre de croire que tout est possible, ou encore de se contenter des lois du hasard et de la chance. Au lieu d'affronter en adulte les événements, on fait comme l'enfant qui s'en remet aux autres, ou on fait semblant. Lui n'a pas le choix — sa faiblesse naturelle et son incapacité à gérer son histoire le contraignent à s'en remettre à son entourage — contrairement à l'adulte qui a des moyens de dominer son présent et d'organiser son avenir.

Il y a une façon de se réfugier dans le rêve à la manière des enfants qui reporte sur d'autres ou sur le hasard la charge d'organiser les lendemains. Certaines formes de prières sont de ce type, sortes de perversions de la prière de demande. Elles rejettent sur un Dieu tout puissant le souci de prendre en charge sa vie, quitte à protester énergiquement si tout ne va pas selon nos envies ou de déclarer qu'il n'y a personne dans le ciel quand le déroulement de notre existence n'est pas conforme à nos souhaits. Nous ne sommes pas à une contradiction près.

Sortir de ces comportements infantiles est une étape décisive pour celui qui veut faire des projets et ce n'est pas toujours une question d'âge. Au lieu de renvoyer à d'autres le soin de faire son avenir, l'adulte examine sa situation réelle et se demande ce qui est à sa mesure. Il préfère chercher des solutions par lui-même plutôt que de s'en remettre au hasard ou de refaire sans fin la liste de ce qui ne va pas et s'oppose à sa libre entreprise. Que tout ne soit pas possible devient vite une évidence pour quiconque est un peu conscient. Mais s'en remettre à d'autres parce qu'ils seraient tout puissants — qu'il est le Tout Puissant — ou omniscients est une autre manière de tenter d'échapper à sa condition humaine et de croire à un « prêt à porter de la vie ».

#### **Le danger de l'irréalisme**

Une manière de se réfugier dans le rêve inverse la position précédente en se rapprochant de l'ivresse de la découverte de l'adolescent. Lui qui imagine tout ce qui pourrait être fait, se scandalise du peu d'enthousiasme de ses proches et passe des nuits à rebâtir des mondes meilleurs. Cette manière de faire perdure chez ceux qui font davantage confiance à leurs idées — surtout quand elles sont rassemblées en idéologies — qu'aux possibles tirés de l'analyse. Qui n'a pas rencontré des personnes dont les intentions effraient tant elles sont irréalistes ou qui ont tellement réfléchi sur ce qui devrait-être qu'ils ont une explication sur tout ? Nous les regardons s'engager, persuadés qu'ils n'iront pas loin, mais impuissants à les mettre en garde ; ou bien nous les écoutons dissenter sans fin sur le sens de l'histoire.

Rares sont ceux qui échappent totalement à une telle dérive, en évitant toujours de faire passer ce qu'ils désirent mettre en place au dessus des faits. Certains projets sont tellement conformes à ce que nous attendons qu'ils ne peuvent qu'être justes, pensons-nous. Quand les solutions existent pourquoi ne les met-on pas en pratique ? Il arrive aussi que bouleversés un jour par une découverte, nous soyons emportés par l'élan et que sa séduction demeure malgré les changements de la réalité.

Peut-être qu'à l'époque nous avons raison, mais ce qui était vrai à l'origine devient irréaliste quand les circonstances bougent. Nous nous retrouvons en décalage, croyant possible ce qui ne l'est plus. Nous avons privilégié la force de nos convictions et les événements nous résistent. Nous n'avons pas fait le deuil de la toute puissance quand nous oublions l'indispensable va-et-vient entre la théorie et la pratique.

Le phénomène est particulièrement sensible pour ceux qui ont pris le parti d'une des idéologies. Elles sont utiles dans la mesure où elles permettent d'acquérir une vision globale de la réalité. Dépassant les points de vue trop limités, elles ouvrent à des synthèses, indispensables pour acquérir des perspectives à long terme et donc pour faire des projets. Aujourd'hui, alors qu'elles ont du mal à s'imposer, leur manque se fait cruellement ressentir. Elles se révèlent dangereuses cependant quand elles sont à ce point satisfaisantes qu'elles masquent la réalité. Il arrive que leur clarté soit trompeuse et conduise à les prendre pour le réel, parce qu'elles s'imposent avec plus de force que lui à notre esprit.

#### **La résistance du réel**

Le réel devrait pourtant être la dernière référence. Il est ce qui fait face, ce qui est extérieur — la personne qui est là, l'objet que je heurte, l'obstacle que je franchis, la matière que je transforme, la vie que je modifie... Le rapport avec lui est productif, tant qu'on lui permet de résister à l'annexion par les idées. Il confirme un moment la raison, puis s'éloigne, appelant d'autres recherches. Nous croyons l'avoir domestiqué — enfin nous saurions ce qu'il faut faire, comment nous comporter — et la vie fait échec à nos belles constructions.

L'apparente supériorité des idées — et donc des idéologies et autres théories — sur le réel vient de ce que nous les manions à notre guise. Leur docilité est normale puisque les règles du jeu intellectuel viennent de nous. Leur vérité et leur fausseté sont décidées d'après la logique : est vrai ce qui n'est pas contradictoire avec les affirmations précédentes. Par contre, les règles de jeu du réel nous échappent. Nous ne sommes même pas sûrs qu'en dehors de certaines permanences, il ait des lois fixes, correspondant à ce que nous croyons savoir de lui.

Il est vrai que le premier danger n'est plus là aujourd'hui. La tendance actuelle passe plutôt d'une confiance excessive dans les analyses, à leur abandon quand le réel semble le plus fort. Au cours des périodes optimistes, tout se décide en fonction de conclusions idéologiques et les échecs eux-mêmes ne font pas changer d'avis les théoriciens sûrs d'être dans la vérité. L'aventure est courante en politique : qu'une vision du monde séduise — par les liens qu'elle établit entre des faits préoccupants, les valeurs qui font vivre et le sens des espérances — et ses propositions s'imposent. « Si le plein emploi est possible théoriquement — et il l'est, il suffit par exemple de partager le travail — pourquoi ne le met-on pas en place immédiatement ? » Il faudrait que ce qui est possible arrive sans délais.

Il n'est pas aisé de comprendre que ce qui est séduisant intellectuellement peut demander, à l'expérience, des ajustements et la mise en place de stratégies complexes. On confond ce qui est bon pour les hommes et ce qui est possible. Or la nature, l'histoire, la société, les institutions, le degré de conscience des hommes freinent les élans généreux par leur force d'inertie et

leurs comportements particuliers. Sur le plan personnel comme dans les mouvements collectifs, les inventions ou les promesses qui pourraient rendre la vie plus agréable se heurtent au retour du « même » qui renvoie dans les ornières habituelles.

La question se pose alors de l'utilité de mûrir longuement des projets. N'est-il pas préférable de tenter des actions impulsives, un peu désespérées, mais dont on mesure les résultats sans délais ? Elles sont d'autant plus tentantes que réussit parfois ce qui ne semblait pas possible ; succès temporaires mais réels, davantage signes de la force d'une espérance que d'un possible réel, anticipations de ce qui devrait être un jour. Plus que de réalisation de projets, ce sont des victoires de la volonté sur le cours des choses : « Ils ne savaient pas que c'était impossible alors ils l'ont fait », la formule est forte, mais elle conduit où sur un long terme ? Il est préférable que les efforts s'appliquent à des possibles réels qu'à des causes sans avenir, ce qui appelle la rigueur.

#### **Devenir humain**

Nous en revenons à la nécessité de s'accepter comme des hommes pour qui la toute puissance n'est pas à l'ordre du jour. Il est vain de balancer entre des extrêmes qui font écran aux projets réels. Le premier consiste à reporter sur d'autres — personnages, partis, forces occultes ou naturelles — la toute puissance imaginaire perdue. Il n'est pas réservé à des simplets attardés près des sorciers. Ils sont nombreux, par exemple, les gens instruits qui sacralisent le naturel au point de le faire passer pour le vrai — depuis certains éducateurs des années soixante qui tenaient qu'un enfant grandissant sans entraves allait se développer harmonieusement, jusqu'aux ultra-libéraux qui affirment qu'en laissant fonctionner le marché sans entraves, il va se réguler naturellement.

On abandonne la volonté de faire des projets au profit d'un naturel tout puissant qui résoudrait les problèmes sans effort de compréhension ou d'imagination. Croire que le naturel est bon pour l'homme est un acte de foi qui ne repose sur rien de concret. Mieux vaut faire des projets combinant possibles et aspirations.

Nous avons déjà épinglé la croyance inverse, confiante dans la toute puissance des constructions intellectuelles, en reconnaissant qu'elle n'était plus dominante. La tendance est plutôt à la remise en cause de ce qui est théorisé parce que trop figé. Pourtant celui qui n'essaye pas de comprendre et d'imaginer ne fait plus de projets. Il s'abandonne aux courants qui le ballottent. L'irresponsable est au moins aussi dangereux que celui qui croit tellement à ses conclusions qu'il tente de les imposer à son entourage. L'homme responsable navigue entre l'écueil d'abandonner la responsabilité de son avenir et celui de prétendre en être le maître absolu.

Il est vrai qu'il est tentant, après s'être heurté à la résistance obstinée des personnes ou des éléments, de se replier sur le connu, surtout si on s'est fait accuser de manipulation et de recherche de pouvoir. Des militants, des hommes politiques, des gestionnaires sont devenus tellement modestes qu'ils ne remplissent plus leurs fonctions d'explication, de découvertes des possibles et d'invention de formes nouvelles d'existence. Les puissants sont les seuls à y gagner. L'abandon de la toute puissance n'est pas synonyme de recul devant ses responsabilités. Pour les mesurer il est important d'examiner de près ce qui est possible.

### Les possibles conformes à la réalité

Celui qui fait des projets se heurte à la réalité, les autres vont dans le sens du courant. L'idéal serait d'avoir une perception parfaite du réel au point de prévoir avec précision ce qui va arriver. C'était le désir de la science en ses débuts... et cela reste le rêve du météorologue d'aujourd'hui.

#### **La lumière chasse les ténèbres**

Ainsi la période des Lumières — qui a précédé la Révolution française — a vu naître la conviction que tous les problèmes allaient trouver leur solution grâce à l'approche scientifique. L'idée de base était que les malheurs de la terre venaient de l'ignorance dans laquelle religion et philosophie avaient maintenu les hommes. Les philosophes de l'époque pensaient qu'en éclairant leur intelligence, la connaissance allait supprimer tous les maux, comme la lumière rejette les ténèbres. Les sciences étaient supposées, par leur maîtrise du présent, découvrir les possibles et permettre la construction de l'avenir. Leur prétention était grande : rendre le réel transparent à l'homme. Une statue du musée d'Orsay représente la nature en train de se dévoiler devant la science !

Auguste Comte <sup>7</sup> a donné des fondements rationnels à cette confiance. Selon lui l'homme était prêt à se rendre maître de la réalité, au point de la soumettre absolument à sa volonté. Il écrit que l'histoire de l'humanité n'a pas été fructueuse parce qu'elle s'appuyait, avant lui, sur des bases erronées. Les hommes ont commencé par tout expliquer par la religion, confondant leurs rêves et leur imagination avec la réalité. Ensuite vint la période de la philosophie — la métaphysique. L'homme a fait des progrès grâce à elle puisqu'il a donné une plus grande importance à la raison. Mais les raisonnements des philosophes manquent de rigueur : ils ne s'appuient pas sur une analyse précise. Ils sont aussi très particuliers : chaque philosophe a ses idées et on ne peut pas parvenir à un accord global. Seules les sciences, selon A. Comte ont un discours rigoureux et universel. Aussi les hommes, quelles que soient leur origine, leur langue ou leur religion parviendront à la paix s'ils suivent cette méthode.

#### **La confiance dans les sciences**

A. Comte dans son livre *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, publié en 1824, explique ainsi sa vision de l'évolution de la connaissance de l'homme :

« Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif ; l'état métaphysique ou abstrait ; enfin, l'état scientifique ou positif.

Dans le premier, des idées surnaturelles servent à lier le petit nombre d'observations isolées dont la science se compose alors. En d'autres termes, les faits observés sont *expliqués*, c'est-à-dire, *vus a priori*, d'après des faits inventés. Cet état est nécessairement celui de toute science au berceau. [ ... ]

Le second état est uniquement destiné à servir de moyen de transition du premier vers le troisième. Son caractère est bâtard, il lie les faits d'après des

---

<sup>7</sup> Penseur français initiateur de la sociologie, un des inspirateurs de Durkheim (1798-1857).

idées qui ne sont plus tout à fait surnaturelles, et qui ne sont pas encore entièrement naturelles. [ ... ]

Le troisième état est le mode définitif de toute science quelconque ; les deux premiers n'ayant été destinés qu'à le préparer graduellement. Alors les faits sont liés d'après des idées ou des lois générales d'un ordre entièrement positif, suggérées ou confirmées par les faits eux-mêmes. » ( p. 94-95 )

*Dans le même ouvrage, il exprime ainsi sa confiance envers les savants :*

« La nécessité de confier aux savants les travaux théoriques préliminaires reconnus indispensables pour réorganiser la société se trouve solidement fondée sur quatre considérations distinctes, dont chacune suffirait seule pour l'établir : 1° les savants, par leur genre de capacité et de culture intellectuelles, sont seuls compétents pour exécuter ces travaux ; 2° cette fonction leur est destinée par la nature des choses, comme étant le pouvoir spirituel du système à organiser ; 3° ils possèdent exclusivement l'autorité morale nécessaire aujourd'hui pour déterminer l'adoption de la nouvelle doctrine organique, lorsqu'elle sera formée ; 4° enfin, de toutes les forces sociales existantes, celle des savants est la seule qui soit européenne. Un tel ensemble de preuves doit, sans doute, mettre la grande mission théorique des savants à l'abri de toute incertitude et de toute contestation. »

Aubier Montaigne p. 92-93.

A. Comte en concluait que ce n'est qu'en s'appuyant sur les découvertes des sciences que les hommes pouvaient construire une société où tous seraient heureux ; pas de projets réalistes en dehors d'elles. Cette vision de la science, optimiste jusqu'à l'excès, appuyée sur une confiance sans faille à l'accès qu'elle nous donne au réel a pris le nom de positivisme. On en retrouve des traces aujourd'hui chez certaines personnes qui se targuent de sciences sans en être vraiment imprégnées.

Il faut reconnaître que les prévisions des Lumières et d'A. Comte se sont réalisées dans une large mesure au niveau de la médecine, de la technique, de l'agriculture et de bien d'autres domaines. Notre vie est bouleversée jusque dans son quotidien par les découvertes scientifiques : nous vivons plus âgés et en meilleure santé ; des peuples autrefois menacés de famine assurent désormais leur autosuffisance alimentaire ; il est possible d'aller partout plus vite, dans de meilleures conditions ; l'information et les connaissances circulent, les scientifiques se comprennent d'un pays à l'autre... Chaque individu est à la tête d'un appareillage technique — voiture, outils, livres, ordinateur, etc. — qui développe énormément ses capacités naturelles et fait de lui un homme capable de manier des connaissances dont n'auraient pas osé rêver les savants des siècles précédents.

Rien n'est parfait : les injustices sont encore là et les fruits de la science ne sont pas accessibles à tous. Ces constatations interrogent l'optimisme d'A. Comte, mais celui-ci plaiderait non coupable : les diversités sont dues moins à la science qu'aux mauvaises organisations politiques et sociales au niveau local et international et à l'aveuglement dont sont encore responsables les religions et les autres méthodes basées sur l'imaginaire. Selon lui, les techniques scientifiques ont suffisamment percé les mystères de la nature pour nous éviter de faire des projets aléatoires.

Il vaudrait mieux dire qu'avec A. Comte il n'y a plus vraiment de projets puisqu'il n'y a plus de saut dans l'inconnu. Les sciences suppriment l'incertitude : quand on a bien compris et que l'on agit avec méthode, on obtient ce qu'on désire. Les possibles découverts sont tellement conformes à ce qui existe, qu'il suffit de les développer pour construire un avenir conforme à nos attentes. Les problèmes sont donc purement organisationnels.

Une telle conception était commune il y a quelques années, même si les thèses d'A. Comte prêtent à sourire aujourd'hui. La confiance dans les sciences était sans faille et on prédisait qu'elles étaient la base du bonheur futur de l'humanité. Avec le temps, ce bel optimisme s'est effrité. On s'est aperçu à l'usage que chaque avancée de la science, si elle faisait progresser la connaissance et le bien-être d'une partie de l'humanité, s'accompagnait de phénomènes annexes préoccupants.

#### **Des questions à la science**

Le questionnement s'est fait insistant avec la vogue de l'écologie. Si nous connaissions aussi bien que nous le croyons les phénomènes, nos interventions sur la nature n'auraient pas les effets pervers qui nous inquiètent. Le nucléaire en est un exemple : l'énergie qu'il produit à bas prix, laisse des déchets dangereux pour des siècles qui sont la preuve que nous n'avons pas tout compris.

#### **L'homme est un animal sale**

*Ce n'est pas parce que nous sommes chez nous sur la terre que tout nous est permis écrit M. Serres :*

Or j'ai souvent noté qu'à l'imitation de certains animaux qui compissent leur niche pour qu'elle demeure à eux, beaucoup d'hommes marquent et salissent, en les conchiant, les objets qui leur appartiennent pour qu'ils restent leur propre ou les autres pour qu'ils le deviennent. Cette origine stercoraire ou excrémentielle du droit de propriété me paraît une source culturelle de ce qu'on appelle pollution, qui loin de résulter, comme un accident, d'actes involontaires, révèle des intentions profondes et une motivation première.

*Le contrat naturel p. 59 Champs Flammarion.*

L'image élargie du déchet aide à comprendre les répercussions tragiques de nos techniques sur la réalité et les inquiétudes qui en découlent. En fait dès qu'un homme se prétend le maître absolu dans un domaine, ses manipulations produisent des effets secondaires : la médecine en guérissant une zone du corps en déstabilise une autre ; quand les traitements agricoles éliminent un parasite, d'autres prolifèrent ; si on évite les inondations dans une région, on en provoque ailleurs... L'homme a de la difficulté à maîtriser les conséquences de ses actes. Il s'affronte à des phénomènes qui le dépassent au point qu'il est incapable d'évaluer avec exactitude sa part de responsabilité : le trou de l'ozone est-il évitable ? Est-il dû aux CFC, ou aux éruptions volcaniques ? Quelle est l'urgence de la réaction ? Sans parler de la maladie de la vache folle dont on ne sait plus s'il faut en rire ou en pleurer. Les experts n'ont pas fini de s'envoyer des arguments à la figure !

La notion de déchets appelle trois types d'explications. Le premier explique leur production par le manque d'attention des hommes : animaux sales, ils polluent leur environnement au lieu de le préserver. Le remède est simple : avec un peu de bonne volonté et d'éducation, les hommes ramasseront leurs

papiers gras et la planète sera propre, surtout s'ils comprennent que c'est leur niche écologique qu'ils polluent. Le projet est louable parce qu'il amorce une prise de conscience, mais demeure insuffisant parce qu'il ne touche pas à l'essentiel. Il appelle des approches complémentaires.

Les deux autres explications demandent de plus grands développements. Elles cherchent les causes du côté de la science dont l'approche demanderait à être révisée. La proposition la plus optimiste — que nous allons examiner dans l'immédiat — explique les effets indésirables de l'homme sur son environnement par le niveau insuffisant de la connaissance : la science nous révèle des fonctionnements réels, mais la réalité dans son ensemble est complexe et il reste bien des finesses à découvrir. La troisième position, plus radicale, pose la question de l'altérité de la nature et trouvera un développement ultérieurement.

#### L'écart entre le rationnel et le réel

Que si notre rationnel épousait le réel, et le réel notre rationnel, nos entreprises raisonnées ne laisseraient pas de résidu ; or si l'ordure foisonne dans l'écart qui les sépare, c'est que celui-ci produit la pollution : elle comble la distance du rationnel au réel. Or comme l'immondice croit, le divorce entre les deux mondes s'aggrave. La laideur s'ensuit de la dysharmonie et réciproquement. Faut-il démontrer encore que notre raison fait violence au monde ? Ne ressentirait-elle plus le besoin vital de la beauté ?

La beauté requiert la paix ; la paix suppose un contrat nouveau.

M. Serres *Le contrat naturel* p 46-47

#### Les sciences vont répondre

Ceux qui rejettent la cause des déchets sur un manque de connaissance temporaire croient que, grâce aux progrès qu'il accumule, le savoir scientifique se rapproche progressivement d'une maîtrise acceptable. Ainsi les partisans du nucléaire préfèrent penser que les générations futures trouveront les solutions aux problèmes qui sont pour nous insolubles. Dans ces conditions il n'est pas scandaleux de leur léguer nos déchets...

Une telle conception évite de s'interroger sur les comportements actuels : à peine aura-t-on besoin de prêcher la prudence aux scientifiques et aux techniciens, puisque la confiance leur reste acquise. Comme il est admis qu'ils nous parlent uniquement de ce qui existe et ce en dehors de toute morale, il est inutile de les contrôler. Une connaissance en constante augmentation reste le gage d'un progrès indéfini pour l'humanité. À la limite il serait même inutile de faire des projets puisque seul le développement du savoir est productif. Il suffit d'attendre les nouvelles découvertes et de trouver les moyens de les employer. Ceux qui tiennent ces raisonnements sont encore dans la mouvance des idées de la Révolution qui faisaient de l'ignorance la cause de tous les maux : la vérité scientifique ne peut faire de mal à personne.

L'idée de projet commence pourtant à relever la tête. Le nucléaire inquiétait déjà, mais ce sont les découvertes de la génétique qui ont enclenché de nouvelles réflexions dans l'opinion publique : doit-on vraiment faire tout ce dont on est capable ? N'y a-t-il pas une conception de l'homme à défendre ? N'a-t-on pas à réfléchir sur les directions souhaitables avant de prendre des décisions

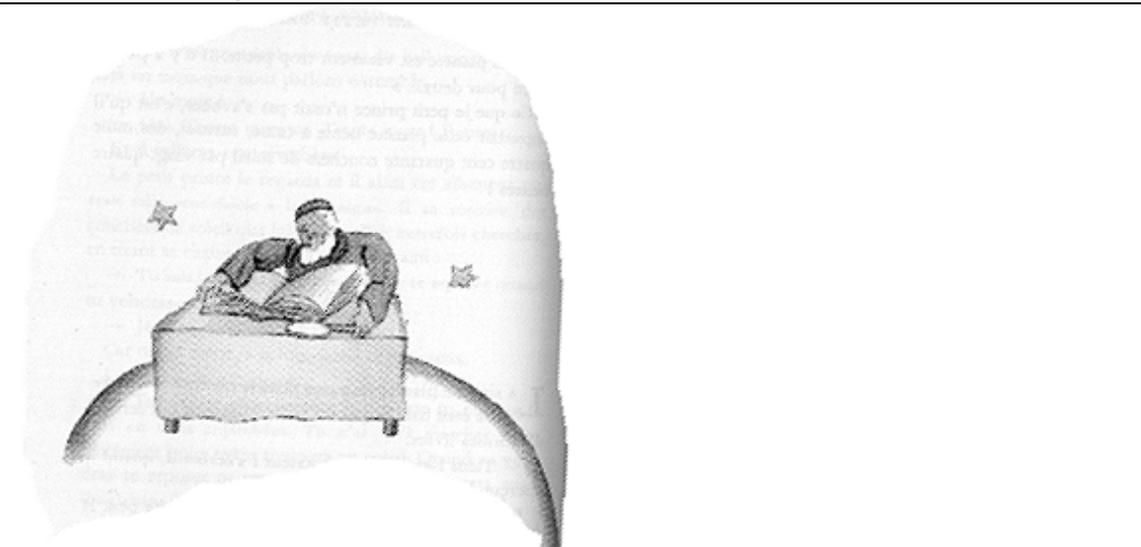
que l'on pourrait regretter ? Ne faut-il pas soumettre les sciences — comme l'économie — aux règles de la morale ?

Ceux qui s'engagent dans des formations longues découvrent qu'en savoir toujours plus n'est un gage de réussite ni socialement, ni humainement. Le professeur Monod<sup>8</sup> de son côté, selon M. Serres<sup>9</sup>, se demandait si les progrès en biologie — qui ont sauvé tant de vie en Afrique par exemple — n'avaient pas provoqué des catastrophes plus graves comme la faim et la désertification par surpopulation relative de certaines régions.

L'incertitude s'étend jusque dans les rangs des plus fervents défenseurs de l'innocence des sciences. Ils réalisent que leurs disciplines — comme les autres activités humaines si elles ont le souci de respecter l'homme — ont à se soumettre au contrôle de lois qui peuvent limiter leur extension. Les possibilités offertes par les découvertes, sans être dévalorisées, vont devoir s'inscrire dans des projets plus larges, et se confronter à d'autres propositions du génie humain.

#### La découverte de l'altérité de la nature

La question des déchets conduit alors à la troisième hypothèse. Tout en confirmant la raison précédente et son appel à la modestie, elle développe l'idée que la méthode scientifique, loin d'être sans présupposés, est l'expression d'un projet particulier de rapport à la nature. Les sciences et les techniques parlent moins de l'être véritable des choses que de la manière dont il faut les aborder pour les transformer et les faire servir à l'homme.



La sixième planète était une planète dix fois plus vaste. Elle était habitée par un vieux Monsieur qui écrivait d'énormes livres.

- Tiens ! voilà un explorateur ! s'écria-t-il, quand il aperçut le petit prince.
- Le petit prince s'assit sur la table et souffla un peu. Il avait déjà tant voyagé !
- D'où viens-tu ? lui dit le vieux Monsieur.
- Quel est ce gros livre ? dit le petit prince. Que faites-vous ici ?
- Je suis géographe, dit le vieux Monsieur.

<sup>8</sup> Biochimiste français (1910-1976).

<sup>9</sup> Philosophe français né en 1930. Il évoque cette conversation dans son livre *Eclaircissements*.

— Qu'est-ce qu'un géographe ?

— C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts.

— Ça c'est bien intéressant, dit le petit prince. Ça c'est enfin un véritable métier ! Et il jeta un coup d'œil autour de lui sur la planète du géographe. Il n'avait jamais vu encore une planète aussi majestueuse.

— Elle est bien belle, votre planète. Est-ce qu'il y a des océans ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Ah ! (Le petit prince était déçu.) Et des montagnes ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Et des villes et des fleuves et des déserts ?

— Je ne puis pas le savoir non plus, dit le géographe.

— Mais vous êtes géographe !

— C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l'explorateur.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'un explorateur qui mentirait entraînerait des catastrophes dans les livres de géographie. Et aussi un explorateur qui boirait trop.

— Pourquoi ça ? fit le petit prince.

— Parce que les ivrognes voient double. Alors le géographe noterait deux montagnes là où il n'y en a qu'une seule.

— Je connais quelqu'un, dit le petit prince, qui serait mauvais explorateur.

— C'est possible. Donc, quand la moralité de l'explorateur paraît bonne, on fait une enquête sur sa découverte.

— On va voir ?

— Non. C'est trop compliqué. Mais on exige de l'explorateur qu'il fournisse des preuves. S'il s'agit par exemple de la découverte d'une grosse montagne, on exige qu'il en rapporte de grosses pierres.

Le géographe soudain s'émut.

— Mais toi, tu viens de loin ! Tu es explorateur ! Tu vas me décrire ta planète !

Et le géographe, ayant ouvert son registre, tailla son crayon. On note d'abord au crayon les récits des explorateurs. On attend, pour noter à l'encre, que l'explorateur ait fourni des preuves.

— Alors ? interrogea le géographe.

— Oh ! chez moi, dit le petit prince, ce n'est pas très intéressant, c'est tout petit. J'ai trois volcans. Deux volcans en activité, et un volcan éteint. Mais on ne sait jamais.

— On ne sait jamais, dit le géographe.

— J'ai aussi une fleur.

— Nous ne notons pas les fleurs, dit le géographe.

— Pourquoi ça ! c'est le plus joli !

— Parce que les fleurs sont éphémères.

— Qu'est-ce que signifie « éphémère » ?

— Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles.

— Mais les volcans éteints peuvent se réveiller, interrompit le petit prince. Qu'est-ce que signifie « éphémère » ?

— Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, ça revient au même pour nous autres, dit le géographe. Ce qui compte pour nous, c'est la montagne. Elle ne change pas.

— Mais qu'est-ce que signifie « éphémère » ? répéta le petit prince qui, de sa vie, n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

— Ça signifie « qui est menacé de disparition prochaine ».

— Ma fleur est menacée de disparition prochaine

— Bien sûr.

« Ma fleur est éphémère, se dit le petit prince, et elle n'a que quatre épines pour se défendre contre le monde ! Et je l'ai laissée toute seule chez moi ! »

Ce fut là son premier mouvement de regret. Mais il reprit courage :

— Que me conseillez-vous d'aller visiter ? demanda-t-il

— La planète Terre, lui répondit le géographe. Elle a une bonne réputation...

Et le petit prince s'en fut, songeant à sa fleur.

Antoine de Saint-Exupéry *Le Petit Prince*, Bibliothèque de la Pléiade Nrf, p. 456-459.

L'idée que le rapport aux choses est fonction d'un projet est assez communément admise pour ce qui concerne la majorité des activités humaines. Il est rare que nous prétendions à l'objectivité absolue. Ainsi le peintre, à propos de la réalité qui lui fait face, fixe sur sa toile l'instant fugitif, l'émotion qui le bouleverse. Il est dans son tableau au moins autant que le sujet qu'il représente. À l'inverse le cartographe tente d'éliminer son implication pour prendre en compte ce qui dure et sera là des années après. Il est courant d'affirmer que le second donne une représentation exacte de la réalité contrairement au premier. En fait nous sommes devant deux projets différents et l'intérêt pour l'une ou l'autre expression dépend du projet personnel de celui qui regarde.

Si son but est de flâner près des falaises d'Etretat, la connaissance des tableaux de Monet est plus utile. Elle lui permettra de rejoindre les émotions de l'artiste et de jouer à son tour avec les formes et les couleurs. S'il a besoin d'aller rapidement d'un point à un autre il appréciera davantage les lignes et les quelques couleurs qu'utilise le cartographe pour évoquer abstraitement la réalité.

La méthode scientifique fait le tri dans ce qui est manifeste en fonction des projets qui lui sont propres. Elle privilégiera par exemple le répétitif en laissant de côté l'unique et le permanent contre l'éphémère. Elle préférera le quantitatif au qualitatif en abandonnant délibérément une foule d'éléments qui sembleraient essentiels dans un autre contexte. Ce faisant elle manifeste son but : l'approche objective et efficace de la réalité. Et ce mode d'accès est fonction de projets, antérieurs à la recherche, pour lesquels les sciences sont en quête de possibles. L'approche scientifique, irremplaçable dans ses domaines,

tromperait si elle prétendait à l'exclusivité. Seule la multiplicité des visions donne une approximation de la prodigieuse richesse du réel.

Or nous nous laissons souvent impressionner par des réductions. Alors que nous tenons pour assuré que chaque visage est unique, nous sommes tentés de croire dans le même temps que les phénomènes décrits par la science se répètent à l'identique. Nous laissons les définitions de phénomènes constants ou répétitifs faire écran à la diversité infinie de la nature et à la richesse de sa force créative. C'est oublier qu'une expérience qui a besoin pour se renouveler « des mêmes conditions de température et de pression » est placée arbitrairement dans des conditions particulières assez éloignées de la réalité. On en a ôté toutes les variables indésirables qui font le charme unique de tout événement singulier. Si on en reste à ce niveau de précision, tous les visages se ressemblent : ils ont un nez, une bouche, des oreilles, des yeux. Sans autres détails, même les différences entre les hommes et les femmes s'effacent.

#### **Retrouver des scénarios multiples**

Nous cherchons ici non la simplification, mais l'ouverture maximale du champ des projets. Cela suppose la remise en avant de la diversité des approches, sans en privilégier aucune. Les sciences — surtout les sciences humaines et sociales — en retenant le quantitatif et le constant ont bouché progressivement les ouvertures. Il est vrai que nous n'étions pas obligés de leur faire confiance au point de nous satisfaire de leurs propositions ! Mais ces dérives étaient séduisantes pour les tenants de l'ordre et de l'immobilisme : ils aiment ce qui fait ressembler les hommes à des robots et les rend manipulables par les sondages et les modes. Ils privilégient ce qui évite de penser et de rêver à une vie différente et ils nous influencent.

L'inverse n'est pas moins redoutable : sans les sciences, l'irrationnel fait monter l'angoisse incontrôlée, les discours flatteurs jouent sans retenue sur les réflexes sécuritaires et les charlatans séduisent plus que ceux qui expliquent. Pris entre deux extrêmes, il n'est pas facile de prendre le meilleur de chacun en se gardant de ses dérives totalitaires. Les sciences donnent une base vérifiable dont il est grave de se passer. Mais, si on veut faire des projets, il n'est pas raisonnable de croire que seuls leurs apports sont fiables sous prétexte qu'ils sont les plus précis.

De l'analyse de ce qui est fini — dans le passé ou dans le présent — elles tirent des enchaînements de causes et de conséquences qui parlent du futur. Spécialistes du : « Je te l'avais bien dit », elles ont raison en général puisqu'elles s'appuient sur des données statistiques. Pourtant elles ne peuvent pas affirmer que tout se répétera à l'identique dans tous les cas similaires, en particulier quand les hommes sont de la partie. Et puis comment faire des projets si on connaît par avance la fin de l'histoire ?

Ainsi par exemple le militant est conscient que la majorité de ceux qui s'engagent par envie de vivre différemment retomberont dans leurs habitudes, repris par le quotidien de la vie. Il a appris, parce qu'il traverse lui-même ces périodes, qu'après quelques éclairs où ils auront montré ce dont ils sont capables, ils reprendront le cours d'une existence sans relief. Cela n'empêche pas le militant en question de travailler non pour la statistique mais contre celle-ci. Cette dernière lui donne les conséquences prévisibles de ses actes et

modère ses enthousiasmes, mais lui veut davantage : il cherche les ouvertures au cas par cas et il lui arrive de les trouver.

Il est fondamental pour celui qui s'engage dans un projet d'avoir cette vision contradictoire. Alors le fait qu'il connaisse la fin habituelle de l'histoire ne l'empêchera pas de chercher d'autres scénarios. Deux films réalisés par Alain Resnais *Smoking* et *No Smoking* se déroulent de manières différentes selon que l'héroïne prend ou non une cigarette. Des choix minimes, par les changements en série qu'ils provoquent, modifient l'existence. Les histoires interactives qui font la joie des adolescents miment mieux la réalité que les livres qui ne laissent le choix ni de leur déroulement, ni de leur dénouement. Dans les jeux de rôles, je choisis le personnage que je veux incarner et j'interviens sans cesse dans le déroulement de l'histoire, selon les possibilités qui me sont données. À chaque étape, plusieurs solutions sont offertes et selon le choix que je fais, en fonction de mes capacités ou de mes goûts, la suite s'en trouve modifiée. Ainsi l'histoire est différente selon celui qui joue et elle se révélera autre si je fais le parcours dans des dispositions nouvelles.

Celui qui fait des projets se place dans un état d'esprit analogue : l'acte posé est relativement prévisible, tout en demeurant le fruit d'un choix entre plusieurs ouvertures. Notons que ces choix seront faits quoi qu'il arrive : si le sujet ne s'en charge pas, d'autres le feront à sa place, à moins que les événements n'aient le dernier mot. Faire un projet consiste à intervenir volontairement dans le déroulement de son existence au lieu d'abandonner la décision aux circonstances, aux habitudes ou aux supérieurs. La différence est dans la conscience que l'on a une autonomie : à force de se laisser conduire, on en arrive à ne plus se rendre compte qu'il est possible de choisir.

La retenue par rapport à la science prend ici sa source : en insistant sur les probabilités les plus fortes, elle pourrait faire croire qu'elles sont inévitables. Découvrir la diversité des possibles demande de s'ouvrir à d'autres activités humaines de recherche pour y prendre des points d'appui à une envie de changement. Même la lecture de romans peut aider : ils nous racontent des histoires diverses et campent des modèles d'hommes qui réagissent diversément aux sollicitations de la vie. Le tout est de ne pas être l'homme d'un livre ou d'un type particulier de livres afin de comprendre qu'il y a toujours plusieurs possibles conformes aux faits. Cette étape est essentielle, mais parce qu'elle regarde la réalité sous un angle particulier, elle appelle des visées plus larges permettant à celui qui risque des projets d'orienter les choix faits dans sa vie.

Pour faire des projets il est nécessaire, en plus des possibles, d'avoir une vision générale de la réalité, une culture, un ensemble de points de vue. En brossant un tableau global ils permettent de choisir une direction et de situer ses connaissances ou ses orientations en fonction du but désiré. Mais avant de poursuivre dans cette direction il me semble utile, comme dans une parenthèse, d'approfondir les raisons de la distance que nous percevons avec la réalité naturelle, cette altérité que nous venons d'évoquer.



### Chapitre 3

#### Expérience de l'altérité

Parler de projets suppose que l'on a envie d'intervenir sur l'environnement, sur les autres ou sur nous-mêmes. Nous nous heurtons alors à l'altérité : à la différence de l'autre, notre semblable, mais aussi de la nature. Nos tentatives de changement rencontrent des résistances. Tout dépend bien sûr du mode d'accès au réel : quand nous contemplons la nature au cours d'une promenade, sans but précis, les entraves à nos projets sont légers. Quand nous admirons un coucher de soleil, nous n'éprouvons pas de résistance car le seul impératif est que le soleil se couche. Le monde répond à notre attente, il accepte nos projections, il n'y a plus de distance. La communion domine : une sorte de dialogue, au delà des mots et des comportements habituels, s'instaure. Nous sommes dans la béatitude... Dans la plupart des commencements — et en particulier dans le commencement de la vie — ce sentiment de fusion et d'indifférenciation entre les choses et les vivants domine.



### *L'autre non humain*

L'unité se brise très tôt chez le petit d'homme quand il s'aperçoit qu'il peut devenir un être particulier avec des lois propres. L'envie grandit alors en lui de gagner son autonomie par la pensée, fruit du langage et d'explorer son environnement par la marche. Grâce à sa conscience, il imagine et met sur pied des comportements qui échappent au diktat des lois de la nature et répondent à des projets.

L'adulte de son côté abandonne la passivité admirative ou résignée quand il lui prend l'idée de passer à la pratique. La contemplation de la forêt ou de la montagne ne demande guère d'efforts, mais qu'elle se change en projet de balade, et les difficultés se lèvent : choix d'un itinéraire, sens de l'orientation, nature du terrain, résistance du corps... la matérialité se rappelle au bon souvenir du randonneur et le tire de ses rêves en le contraignant à s'organiser.

L'exemple précédent permet de mieux comprendre le mot d'altérité, abstrait au premier abord. La réalité inerte, vivante ou humaine résiste à qui agit en fonction de buts. Quand il s'agit de la réalité non humaine — et c'est en partie vrai pour la réalité humaine — l'altérité est la distance qui sépare la représentation que nous avons de ce qui nous entoure et la réalité elle-même. S'il n'y avait aucune différence entre ce que nous avons dans la tête et ce qui existe en dehors d'elle, nos projets se réaliseraient sans résistance. Je ne risque pas de me perdre dans une forêt dont je connais tous les détours.

Mais j'aurai moins envie de m'y promener. Les surprises qu'offrent les endroits les plus connus — grâce à la part d'altérité qui demeure — sont l'essentiel du plaisir qu'éprouve le promeneur. La nature, par bonheur, ne manque pas de sujets d'étonnement. C'est parce que l'altérité reste présente que la découverte de nouvelles facettes de l'environnement est possible.

La question est de savoir d'où vient cette altérité. Le manque de connaissance déjà évoqué n'est pas satisfaisant, car il pourrait nous faire croire qu'un jour nous en saurions assez pour faire disparaître toute trace d'altérité. Ce serait revenir à l'illusion d'A. Comte qui nous croyait capables de découvrir par les sciences les ressorts secrets de la réalité. L'origine est plus structurelle : elle vient du fait qu'en tant qu'êtres conscients, les hommes reproduisent dans le domaine des idées ce qu'ils perçoivent de la réalité matérielle. Ce faisant ils créent un monde nouveau — celui des idées — qui a des lois propres — celles

de la logique — et qui ne fonctionne pas exactement de la même manière que la réalité qu'ils s'efforcent d'imiter.

#### **L'altérité vient de la connaissance**

L'altérité est donc présente dès qu'il y a connaissance. Elle n'est pas pré-établie, comme si elle était une mystérieuse propriété résistant obstinément aux efforts de compréhension. Je crée l'altérité à cause de ma conscience qui, en me permettant de penser, instaure un mode de distance unique avec ce qui est extérieur. Si, tel un animal, je n'utilisais pas mes facultés d'analyse — du domaine des sciences ou de l'imaginaire — je supprimerais toute altérité et resterais dans la fusion avec la réalité. Ma proximité serait immédiate, je me conformerais naturellement aux sollicitations de mon milieu en me laissant guider par mon instinct : je ne serais plus un sujet humain. Dans ces conditions je vivrais en symbiose parfaite avec ce qui m'entoure, bien intégré mais incapable, par manque de distance, de construire un projet.

Cette manière d'être n'est pas celle de l'homme : nous nous efforçons en général de comprendre, c'est-à-dire d'instaurer une distance avec l'immédiateté de la perception en essayant de rationaliser ce qui nous arrive. Ce faisant nous créons une altérité c'est-à-dire que nous construisons dans notre tête une représentation de la réalité qui nous fait face. Une telle construction se fait avec des idées, des logiques, des analyses qui ne sont pas du même ordre que la réalité, mais qui tentent de l'enserrer et de la définir. Il s'agit de reproduire dans l'ordre des idées les mouvements et les formes que nous percevons dans ce qui nous entoure.

L'imitation atteint une grande perfection quand elle est faite par les sciences, au point qu'il nous arrive de confondre la reproduction du réel dont elle est capable avec le réel lui-même. C'est pour cela que des scientifiques à la suite d'A. Comte — ceux que l'on appelle positivistes — ont pensé que les sciences, loin d'inventer des moyens pour comprendre la nature, se contentaient de découvrir des lois préexistant dans les choses et de les mettre en forme. Ils pensaient percer les secrets de la nature au moyen de leurs logiques mathématiques, en minimisant au maximum la place du sujet dans les découvertes. La confusion était d'autant plus facile que, dans le même temps, les scientifiques abandonnaient l'approche globale de la nature — beaucoup trop complexe — au profit de l'étude en laboratoire. Or la matière résiste moins une fois qu'on l'a mise dans des conditions favorables aux expériences.

#### **Penser le temps et l'espace**

L'exemple du temps et de l'espace permet de comprendre comment le mode de pensée de l'homme influence sa perception des choses.

La durée est indépendante de la perception qu'en a l'homme, elle se déroule quoi qu'il fasse. Le temps suppose au contraire une double intervention de sa part. La première en appelle à la mémoire et à la prévision. Penser le temps demande de se rappeler ce qui est arrivé dans un passé proche ou lointain, de le situer par rapport à l'instant, d'anticiper le prévisible et d'organiser par la pensée ces divers aspects de la durée. Celui qui ne sait plus faire la différence entre l'avant et l'après perd la maîtrise du temps : il vit dans un présent à peine élargi ou bien dans la confusion entre ses souvenirs et l'actualité.

Le deuxième impératif est dans la comptabilité. Percevoir le temps suppose de mesurer la durée selon l'avant et l'après. Cette intervention est totalement

humaine puisqu'elle consiste à appliquer le déroulement d'un mouvement constitué par des variations régulières — et donc mesurables — sur un flux dépourvu de telles régularités. Les moyens de mesure peuvent être naturels : alternance des saisons, des jours et des nuits, ou maîtrisés par la technique : oscillations d'un balancier ou d'un atome de quartz.

L'espace a lui aussi besoin d'une intelligence pour délimiter des objets précis, les distinguer sur un fond et mesurer les distances qui les séparent. Seul un cerveau est capable d'organiser et de trier la masse des informations que nous recevons par les sens, c'est un des premiers apprentissages de l'enfant. Il reconstruit des formes en fonction de son expérience et de ses intérêts et il les place les unes par rapport aux autres en fonction de leur taille, de leur couleur, de leur son... L'espace, organisé ainsi, devient utilisable par l'homme qui le maîtrise. Comme le temps, l'espace est mesuré, c'est-à-dire qu'on lui applique artificiellement des mesures créées par l'homme — coudée, brassée, mètre...

Par le temps et l'espace l'homme fait du monde son monde : celui-ci répond à ses exigences et devient intelligible. Aussi, beaucoup de philosophes se sont intéressés à cette question : Platon, Aristote, saint Augustin, Kant...

Kant nous avait alerté en faisant remarquer que notre esprit fonctionnait en utilisant deux catégories fondamentales — le temps et l'espace — qui sont absentes de la réalité matérielle. La logique de la pensée est marquée par l'une et l'autre. Elles constituent le filtre à travers lequel nous percevons et nous pensons ce qui nous entoure. Voyant à travers ces lunettes, ce que nous percevons et analysons passe par le moule du temps et de l'espace. Pourtant, de même que le monde ne devient pas rose parce que nous chaussons des lunettes de cette couleur, de même il n'est pas soumis au temps et à l'espace sous prétexte que nous avons besoin de l'un et l'autre pour le penser.

Depuis Kant l'idée prend corps qu'il existe cet écart qu'on nomme altérité, la différence entre la réalité et ce qu'on en sait. La distance est indépassable : impossible de faire coïncider un système d'idées et de logiques — basées sur les mathématiques ou sur un imaginaire typiquement humain — et un champ de forces naturelles qui ne fonctionnent pas selon ce type de logique. Les hommes, par des efforts progressifs d'adaptation, ont fait que l'un et l'autre se ressemblent. Les scientifiques dépensent des trésors d'intelligence pour inventer des hypothèses nouvelles et pour affiner la vérification de leurs théories. Mais il reste impossible de supprimer l'écart de fonctionnement entre matériel et spirituel.

La conscience humaine nous fait prendre de la distance et élabore des constructions théoriques. De ce fait elle introduit une dualité entre notre perception et la réalité. Les animaux et les plantes, qui n'ont pas cette différence, sont en communion avec leur milieu mais, en contrepartie, ils sont incapables de faire un projet. En instaurant une altérité — en construisant des modèles dans sa tête — l'homme crée des moyens de transformer la réalité à son avantage.

#### **Une réalité à construire**

L'altérité ne vient donc pas d'un mystère de la nature. Nous sommes bien en rapport direct avec elle par nos expériences sensibles. Quand nous la sollicitons, elle réagit immédiatement à sa manière, dans le sens que nous avons prévu ou en déjouant nos pronostics. La connaissance est le fruit organisé de la

collecte, depuis les débuts de l'humanité, des expériences personnelles et collectives des hommes en contact avec tout ce qui fait le monde. L'altérité en particulier est la conséquence de l'interprétation des phénomènes observés.

La perception, source de nos informations, est un contact matériel direct, mais nous n'en restons pas là puisque le cerveau reprend ces données et les reconstruit pour en faire des images. La conscience d'une sensation — une odeur — est une synthèse. La perception d'un fait — une rencontre — est une recomposition, le génie humain intervient dans la compréhension des événements. S'il y a des successions naturelles, il faut un homme pour en expliquer la nature et les enchaînements. L'intervention humaine introduit des « parce-que » — ce qu'on nomme le principe de causalité — dans la suite des événements et constitue un ensemble de perceptions comme un fait qui prend du sens pour un individu particulier. Enfin l'homme, en interprétant les suites de sensations, se rend capable d'intervenir sur la chaîne des causes. Il prévoit les conséquences de ses actes et fait des projets réalistes.

Chacun constitue donc progressivement un monde reconstruit dans lequel il est à l'aise et qui lui sert de relais pour aborder le monde extérieur. Mais comme les modèles de base mis en place restent partiellement inadaptés, les modifications envisagées fonctionnent imparfaitement. Sans ces images — construites grâce aux sciences, à notre faculté d'invention, à nos rêves — nous serions immergés dans le réel, terrifiés par lui et incapables d'agir — nous serions juste capables, comme les animaux, de réagir immédiatement à ses sollicitations. L'altérité, qui en nous détachant de la perception immédiate, nous met en danger de nous tromper, est celle-là même qui ouvre la possibilité de faire des projets. Les deux faces sont indissociables et sont encore plus claires quand il s'agit de rapports entre humains.



### *L'autre humain*

L'homme éprouve des résistances venues de la réalité dans son ensemble quand il fait des efforts pour la transformer, mais celles qui viennent de ses semblables sont plus évidentes parce qu'elles s'expriment. En se faisant des images de ceux qui l'entourent, l'homme crée une altérité d'un genre particulier. Ces représentations correspondent pour une part à la réalité puisqu'elles sont l'interprétation de rapports réels. Mais c'est à nouveau une reproduction, dans l'ordre des idées, de mouvements et de sensibilités qui sont du domaine de la vie. Elle est d'autant plus limitée que chacun n'est en capacité de faire qu'un nombre limité d'expériences, même quand il s'agit de sa propre réalité.

#### **Effets de retour**

Les difficultés augmentent quand il s'agit de rapports entre sujets. L'autre humain — lui-même capable de conscience — réagit aux images qui sont censées le représenter : il y a un effet de retour. Chacun, avec ses propres représentations, rejoint ou conteste la vision qu'on a de lui et celles du monde qui l'entoure. On le voit, la distance demeure et se complique même quand plusieurs hommes font parallèlement une démarche d'abstraction : chacun croit comprendre les autres et refuse de se laisser enfermer dans leurs conceptions. Tout le monde a éprouvé de la surprise — dans le bon ou dans le mauvais

sens — devant les réactions de ceux que nous croyions connaître et qui parlent de nous.

Pourtant c'est bien parce qu'existent des efforts de compréhension et des constructions d'images, même insatisfaisantes, qu'un dialogue s'instaure et que des projets se mettent en place, parfois à plusieurs. Curieuse condition humaine qui exprime ses limites en même temps qu'elle fait la preuve de sa supériorité par rapport au reste de la réalité. L'accès à l'altérité qui ouvre le dialogue et invite à construire du neuf est, dans le même mouvement, ce qui met en décalage et brise les premières communions naturelles.

La distance créée est plus grande quand la liberté entre en ligne de compte, obligeant à prendre en compte la notion de développement et donc d'histoire. S'il est difficile de saisir quelqu'un à un moment donné de son existence, la difficulté s'accroît quand il contrarie les prévisions et prend des orientations imprévues. La première altérité, fruit de l'effort de compréhension, se complique du fait des fluctuations des choix de chacun dans le temps.

La résistance est plus évidente encore avec des proches, ce qui pourrait surprendre. C'est oublier que les relations superficielles ne provoquent que peu de conflits parce qu'elles n'induisent pas des rapports vraiment engageants. La tolérance est alors souvent de l'indifférence : je supporte facilement la contradiction de la part de quelqu'un qui restera un étranger.

Il en est autrement avec mon cercle restreint. D'abord, j'ai tendance à enfermer ceux qui en font partie dans des analyses fouillées et je prétend facilement les connaître au point de ne plus être surpris par eux. Ensuite, comme les relations sont étroites et appelées à durer, les réactions aux tentatives de manipulations sont violentes. La tolérance diffère profondément quand une relation réelle existe : on ne supporte plus l'autre pour éviter le conflit, on maintient le contact pour progresser malgré — et grâce — aux divergences. Le phénomène est particulièrement sensible dans le couple quand la transparence et la communion apparemment sans failles sont questionnées, malgré leurs charmes.

#### **Le couple**

La proximité affective, reposant sur l'imaginaire, semble incontournable dans les débuts : on n'a jamais trop d'amour et de rêves pour surmonter les obstacles et durer dans la découverte réciproque. Les approches théoriques aident à sortir de certaines impasses quand cela est nécessaire et la morale donne des normes utiles pour organiser sa vie. Mais ni les unes ni l'autre ne dispensent du corps à corps physique et spirituel à l'occasion duquel se construit l'amour — comme n'importe quelle amitié. La relation compense beaucoup ce qu'elle ne sait pas — du fait de la part d'altérité indépassable — par un désir de partager, de communier, de grandir ensemble. La conscience des écarts persistants demeure douloureuse, pourtant, progressivement, un partenaire inconnu émerge, d'une richesse insoupçonnée, invitation à des échanges renouvelés.

Que s'est-il passé ? Chacun commence par saisir les réactions de l'autre dans certaines situations et découvre ses propres émotions à son contact. La joie devant la richesse foisonnante de ces premières découvertes fait grandir l'illusion que les jardins secrets s'ouvrent. L'erreur est renforcée par les manœuvres de séduction réciproques, chacun essayant de se rapprocher des

attentes de l'autre, trop heureux de ce qui se passe. Quand il devient manifeste que la situation du départ était le fruit d'un aveuglement réciproque, les premières tensions voient le jour, invitant à changer de comportement.

Chacun s'aperçoit que les images qu'il avait construites ne correspondent plus tout à fait à la réalité. Il reste à changer de méthode, si on ne veut pas changer de partenaire. Des émotions reviennent pourtant et les découvertes étaient justes sous certains angles, mais elles étaient insuffisantes pour faire vivre un amour sur le long terme. Il reste à y rajouter des données plus rationnelles et des projets réfléchis. D'autant que l'autre revendique son autonomie et n'a aucune envie de passer pour une quantité négligeable.

La sortie de la crise est parfois recherchée dans une plus grande connaissance réciproque. Il est vrai que des écueils sont dépassés par cette voie, mais pas l'altérité. L'acceptation et la gestion de la distance demeurent des passages obligés. L'amour a besoin aussi d'une part de mystère, d'un espace de respiration, d'une ouverture pour que chacun s'épanouisse selon ses capacités. Les premiers projets reposaient sur des certitudes illusoires et des désirs égoïstes. La distance retrouvée rappelle la dimension de pari ou plutôt d'engagement volontaire que suppose la construction d'une relation qui prétend durer. Les projets gagnent en humanité quand ils tiennent compte du fait que nous ne connaissons ni l'ampleur de nos capacités, ni l'étendue de nos limites. Celui qui attend la certitude parfaite avant de s'engager ne fera jamais rien.

Impossible dans ces conditions de programmer l'avenir sans prendre de risques. Il n'est écrit nulle part et il ne peut pas se déduire simplement de ce qui est déjà là. Il appelle la prise de risques de partenaires qui s'appuient sur leurs connaissances partielles, tout en se sentant responsables de leurs lendemains. L'idée de projet prend ici tout son sens puisque la communion du départ, malgré sa fraîcheur, a besoin d'une entente raisonnée pour durer sous de nouvelles formes.

L'altérité est particulièrement manifeste dans le couple à cause de l'intimité des échanges qui y existent — c'est pour cela qu'il est un exemple pratique. Mais elle est présente dans toute relation humaine quand elle dépasse les échanges superficiels. La prétention de connaître fait place à la modestie du découvreur. Celui-ci précise ses approches par petites touches pour rendre l'autre non pas transparent, mais fréquentable dans un dialogue respectueux. Les travaux d'approches, renonçant à saisir la vérité du partenaire, ouvrent des voies d'accès pour la construction d'une histoire commune. Le projet est radicalement différent et autrement productif.

En effet la richesse augmente en même temps que se complexifient les approches et que les points de vue se multiplient. L'autre qui résiste propose dans le même mouvement de se lancer dans de nouvelles analyses. Il oblige à sortir de l'enfermement dans des idées préconçues. Il enrichit par ses découvertes et partage la richesse de ses expériences. Alors, deux approches du réel valent mieux qu'une, l'élaboration d'un projet à plusieurs, même si elle demande davantage d'efforts, a en principe plus de chance de succès que celle d'un individu isolé.

#### **Moi est un autre**

Notons enfin que le rapport que nous avons avec nous-mêmes n'est pas exempt d'altérité. Comme il en fabrique pour les autres, chacun se fait des

images de soi. Le fait d'être plus proche n'est pas un avantage, bien au contraire. Trop près, nous sommes incapables de prendre la distance nécessaire à une objectivité suffisante. Nous avons besoin du regard des autres et de leur point de vue extérieur. Qui n'a pas été surpris par la pertinence des remarques venues de son entourage le concernant ? La connaissance de soi, loin d'être naturelle, demande un travail dirigé sur notre histoire et les relations qui nous constituent et non sur notre nombril.

En braquant notre regard sur ce que nous sommes devenus, nous saisissons surtout l'expression de nos réactions par rapport à nos rencontres et à nos activités. Loin de dire objectivement ce que nous sommes réellement, ces observations se font l'écho d'émotions transitoires et souvent contradictoires. Pour progresser dans la connaissance de soi, mieux vaut se prendre comme un objet d'étude semblable à d'autres. "D'où je viens ? Quelle a été mon histoire ? Qui a influencé le cours de ma vie ? Par quelles épreuves je suis passé ?" Autant de questions qui ont plus de chance d'apporter des renseignements sur moi que l'analyse de mouvements intérieurs.

Sans doute qu'elles ne suffiront pas. Emmanuel Lévinas <sup>10</sup> a affirmé à plusieurs reprises que seul le visage de l'autre était capable de révéler qui je suis. Je me fais dans la relation à l'autre et c'est grâce à lui que je prends de l'épaisseur. Miroir et question, le visage de mon prochain me fait sortir de mon enfermement, il me donne la vie et m'appelle au respect. Si je suis un autre pour ceux que je rencontre, j'en suis un également pour moi, une énigme à déchiffrer, un ensemble de potentialités à découvrir.

#### Regarder un visage

Regarder un regard, c'est regarder ce qui ne s'abandonne pas, ne se livre pas, mais qui vous *visé* : c'est regarder le *visage*.

Le visage n'est pas l'assemblage d'un nez, d'un front, d'yeux, etc., il est tout cela certes, mais prend la signification d'un visage par la dimension nouvelle qu'il ouvre dans la perception d'un être. Par le visage, l'être n'est pas seulement enfermé dans sa forme et offert à la main— il est ouvert, s'installe en profondeur et, dans cette ouverture, se présente en quelque manière personnellement. Le visage est un mode irréductible selon lequel l'être peut se présenter dans son identité. Les choses, c'est ce qui ne se présente jamais personnellement et, en fin de compte, n'a pas d'identité. À la chose s'applique la violence. Elle en dispose, elle la saisit. Les choses *donnent* prise, elles n'offrent pas de visage. Ce sont des êtres sans visage. Peut-être l'art cherche-t-il à donner un visage aux choses et c'est en cela que réside à la fois sa grandeur et son mensonge.

(...)

La connaissance révèle, nomme et, par là même, classe. La parole s'adresse à un visage. La connaissance se saisit de son objet. Elle le possède. La possession nie l'indépendance de l'être, sans détruire cet être, elle nie et

---

<sup>10</sup> Philosophe français, Emmanuel Lévinas est né en Lituanie (1905-1995). Après avoir enseigné à l'université de Paris-Nanterre, il a été nommé en 1973 professeur à l'université de Paris-Sorbonne, où il a enseigné jusqu'en 1984 ; il fut, en outre, directeur de l'École normale israélite orientale à Paris. Il est décédé le 25 décembre 1995.

maintient. Le visage, lui, est inviolable; ces yeux absolument sans protection, partie la plus nue du corps humain, offrent cependant une résistance absolue à la possession, résistance absolue où s'inscrit la tentation du meurtre: la tentation d'une négation absolue. Autrui est le seul être qu'on peut être tenté de tuer. Cette tentation du meurtre et cette impossibilité du meurtre constituent la vision même du visage. Voir un visage, c'est déjà entendre: « Tu ne tueras point. » Et entendre: « Tu ne tueras point », c'est entendre: « Justice sociale. » Et tout ce que je peux entendre de Dieu, et à Dieu, qui est invisible, doit m'être venu par la même voix, unique.

« Tu ne tueras point » n'est donc pas une simple règle de conduite. Elle apparaît comme le principe du discours lui-même et de la vie spirituelle. Dès lors, le langage n'est pas seulement un système de signes au service d'une pensée préexistante. La parole est de l'ordre de la morale avant d'appartenir à l'ordre de la théorie. Ne serait-elle pas la condition de la pensée consciente ?

Emmanuel Lévinas *Difficile Liberté* p. 20-21

L'altérité rend donc les projets difficiles à réaliser et ajoute le piment de l'incertitude. Si nous connaissions exactement les choses, ce qui vit, les gens et nous-mêmes, la seule limite serait l'ampleur de nos prétentions et notre courage pour les réaliser. Or bien d'autres obstacles se mettent en travers de nos envies de changement. Au lieu de le regretter mieux vaut se réjouir de la chance que nous avons de voir des ouvertures pour nos projets et diversifier les approches en profitant de l'expérience et des capacités des autres.

Mais avant d'achever ce parcours sur l'altérité, il nous faut passer par une dernière précision et l'approfondir. Jusqu'à présent nous avons fait comme si chacun se trouvait seul face à la réalité. Or la culture est omniprésente dans la vie de l'homme et sert de médiation dans toutes ses relations ; elle introduit une dimension sociale dans le plus personnel de nos actes. Nous allons aborder cette question.



### *Fabriquer des modèles*

Ce qui précède vaut pour nos rapports avec la réalité, humaine ou non, en tant qu'ils sont personnels. Nous n'agissons pratiquement jamais d'une manière totalement autonome tant la culture forme la trame des actes que nous considérons comme les plus originaux. Il faudrait d'ailleurs parler d'influences dans deux directions. En effet si nos liens au sein de la société sont marqués par la culture qui les a déjà largement codifiés, le monde lui-même est modelé par l'homme au point qu'il est difficile de trouver un coin de nature vierge de tout contact.

La marque dont on parle le plus n'est pas à la gloire de l'homme puisqu'il s'agit de la pollution. Elle n'est heureusement pas la seule : l'alternance et la disposition des plaines, des champs, des forêts comme des routes et des chemins ne doit rien au hasard. Tout a été modifié, depuis le cours des fleuves témoin des préoccupations des hommes, jusqu'aux parois abruptes où il n'est pas rare de trouver quelques pitons. Au fond des forêts comme au sommet des montagnes, du milieu des mers aux extrémités des pôles il y a des traces de son passage. Des parcs naturels sont protégés mais au prix de bien des efforts : ils restent "naturels" grâce à l'homme et très peu lui sont complètement

interdits. Quant aux espèces en danger elles ont tout autant besoin de protection pour conserver un territoire où survivre aux massacres.

#### **Les projets nous précèdent**

Cette nature humanisée laisse transparaître des logiques venues des hommes. La réalité sur laquelle nos projets s'appliquent est saturée par les projets, les idées et les envies de nos devanciers. Nous réorganisons à notre manière ce que d'autres avaient pensé en fonction de leurs préoccupations. Nous ne travaillons jamais sur un matériau brut.

On peut dire quelque chose d'analogue pour les hommes : jamais l'entrée en relation avec quelqu'un n'est vierge de présupposés. Chacun vient avec sa charge affective, mais aussi avec son histoire et des projets construits en fonction de traces laissées par les projets de ceux qui l'ont formés... Il porte en lui les groupes dont il fait partie, les mouvements auxquels il adhère, sans compter l'influence non maîtrisée des idées dominantes et des modes. La culture est devenue une partie du réel qui prend sa place au sein des diverses initiatives humaines.

Par contre, le type d'altérité que nous avons avec elle est différent. En tant que production humaine, elle obéit aux règles de la logique et comme elle correspond aux normes de l'esprit, nous avons accès à son contenu sans détours particuliers. Le seul obstacle vient de ce que notre monde mêle culture et nature au point de rendre leur distinction difficile. Nous prenons parfois le culturel pour du naturel et inversement.

Cela explique le mal que nous avons à faire la part dans notre vie quotidienne entre les théories et les réalités qu'elles désignent. L'analyse de ce que l'homme a construit — en ethnologie, en économie, en politique ou dans les sciences humaines — découvre des logiques sous-jacentes puisqu'elles y ont été mises. Il en est de même des théories scientifiques qui sont totalement rationnelles. De là à voir des correspondances partout et à penser que l'ensemble de la réalité obéit à ces lois, il n'y a qu'un pas.

Nous sortons à peine — en sommes nous vraiment sortis ? — d'une période où était vrai uniquement ce qui était démontré scientifiquement, avec l'obsession de l'objectif, du fait concret. En plus du « Je ne crois que ce que je vois » nous avons eu « Je ne crois que ce qui est prouvé », refus systématique de ce qui demande un engagement, un dépassement du constaté, une foi.

Il est vrai que ce qui s'impose avec une évidence immédiate ou acquise ne demande aucun engagement et emporte l'accord des partisans de la logique : cela est ou n'est pas, cela est vrai ou faux. On se méfie de ce qui touche au rêve et détourne des préoccupations concrètes. Le croyant est suspect : autant celui qui se réfère à Dieu que quiconque fait appel à un au-delà de l'expérience. Cette position évite les errements et permet une progression rapide. Pourtant elle reste statique si elle n'ouvre pas sur l'avenir. Elle ne suffit donc pas pour faire des projets.

Dans le même temps, la transmission l'a emporté sur l'expérience : nous tirons l'essentiel de nos savoirs de ce qu'on nous enseigne et non de nos découvertes directes. Les connaissances sont trop nombreuses et variées pour qu'un individu refasse le chemin qui a mené à leur découverte. Chacun fait confiance aux générations précédentes et accepte sans examen particulier ce qu'elles transmettent. Il est possible de vérifier certains cheminements, mais un

homme seul est dans l'impossibilité de dominer l'ensemble des connaissances. Pas question de démonter un ordinateur pour voir comment il fonctionne.

Du fait que nous perdons l'expérience concrète de la découverte au profit d'une transmission livresque, nous avons tendance à accorder un crédit exagéré à ce qui est enseigné. Il est vrai que sans cette confiance il n'y aurait pas de partage du savoir et les progrès seraient limités. Mais le manque de recherche effective nous fait oublier que la connaissance est le fruit d'un projet et non une évidence qui s'impose à nous quand nous avons compris. Pourtant les scientifiques rappellent que l'observateur influence ce qu'il observe. Reprendre conscience de notre distance avec le réel nous ferait réaliser combien nos approches sont partielles et orientées par des projets.

#### **Les modèles informatiques**

L'entrée de l'informatique dans les sciences et les techniques éclaire d'un jour nouveau le cheminement vers le réel en rendant manifeste la notion de modèle. Pour vérifier qu'une théorie entre bien dans l'ensemble du savoir, le moyen habituel est l'expérimentation : une expérience qui réussit prouve la pertinence de l'hypothèse. On remplace de plus en plus aujourd'hui les essais réels par l'informatique afin de diminuer les frais : au lieu de casser des voitures pour tester leur fiabilité, il est plus économique qu'elles se rencontrent sur un écran, comme il est moins dangereux de tester une bombe au moyen de simulations informatiques.

Pour ce faire, il est nécessaire de passer par des modèles : on détermine les aspects essentiels de l'objet à tester ainsi que les facteurs nécessaires à l'expérimentation et en fonction de ce qu'on veut obtenir on les organise pour en faire un modèle informatique. Comme il est impossible de faire entrer dans l'ordinateur toutes les caractéristiques d'une voiture, d'autant que c'est inutile, on se limite à celles qui sont nécessaires à la réussite du test : forme, résistance des matériaux, vitesse, angles des chocs, aérodynamisme, etc. On obtient ainsi une représentation simplifiée de l'objet, faite de formules mathématiques, un modèle qui n'a rien de matériel et que l'on appelle pour cela virtuel.

L'expérience sur ordinateur suppose un énorme travail préalable pour constituer le modèle, une somme importante de calculs et d'expérimentations partielles. De plus la réussite n'est pas garantie : il peut manquer au modèle des éléments qui se révèlent essentiels alors qu'ils avaient été jugés secondaires dans l'étude préalable. Dans ce cas, il faut reprendre l'organisation générale et la compléter. Mais une fois le modèle établi, on peut jouer avec lui indéfiniment, sans reprendre chaque expérience à son point de départ. La voiture virtuelle ne s'use pas et se modifie à volonté.

Le modèle est donc un ensemble de données abstraites représentant la réalité et pouvant la remplacer pour un usage déterminé. Il est un mixte entre la réalité qui s'impose par sa présence sans être raisonnable et la raison capable de créer des logiques, mais qu'il est nécessaire d'adapter à la réalité. La notion de modèles est plus complexe, cela va sans dire, et les sciences en ont toujours utilisés en les guidant par des théories pour accéder au réel. Les méthodes informatiques n'ont fait que visualiser cette notion pour le profane.

Les sciences exactes ne sont pas les seules à se servir de modèles. Le psychologue aussi constitue un modèle en choisissant dans l'infinité des déterminations de l'homme ce qui sert sa démonstration et sa thérapeutique. Il

nomme ses constructions “l’homme normal”, “le pathologique”, “le psychopathe”, “l’artiste”... Personne ne correspond exactement aux catégories créées, mais elles lui permettent de se situer par rapport à un individu particulier et d’évaluer son état. Il en est de même du sociologue qui privilégie quelques éléments de la réalité sociale pour l’expliquer et intervenir dans son fonctionnement. Le physicien quant à lui fait des choix en fonction de son point de vue et de l’efficacité qu’il recherche et il en est ainsi de toutes les sciences et des techniques.

Ces modèles passent dans la culture et les activités humaines, au point que nous voyons la réalité par leur intermédiaire. Selon notre culture, nous mettons spontanément des étiquettes sur les gens et nous les abordons à partir d’elles. Cela fait penser à certains tableaux de Picasso où ce qui est représenté tient du sujet, mais tout autant de l’émotion de l’artiste, de son histoire personnelle, de son implication dans le thème, de la mise ensemble d’angles de vue différents. Le résultat, loin de la photographie froide, est un mixte entre le peintre, son modèle et leur contexte. Au lieu de reproduire, il raconte une histoire invitant le spectateur à se promener à son tour au gré de sa fantaisie ou de ses intérêts. Le tableau ne s’impose pas immédiatement, il suppose un effort pour retrouver le chemin de l’artiste ou pour en prendre un autre. Faire des projets suppose le passage par une modélisation semblable qui fait de *la vie notre vie*.

#### Picasso et son modèle

Au musée Picasso à Paris, un tableau de ce peintre intitulé « le peintre et son modèle » illustre bien notre propos. On y voit tout d’abord un enchevêtrement de lignes d’où émergent progressivement le peintre avec sa palette et son tableau et la femme qui pose pour lui. Le regard passant de l’un à l’autre suit l’idée du peintre qui est dans son modèle comme ce dernier est en lui. L’extériorité réciproque est dépassée par l’œuvre, ou plutôt cette dernière fait le pont entre l’un et l’autre, exprimant d’avantage les sentiments de l’artiste pour celle qu’il peint que la reproduction de ses formes généreuses. La contemplation statique du tableau se charge progressivement en émotion et se change en mouvement tentant d’en savoir plus et s’échappant de la représentation pour éveiller des sensations nouvelles. Mais il faut aller voir...

#### **Des modèles pour des projets**

La notion de modèle est une conclusion importante à cette première partie qui s’achève et qui montrait la maîtrise de la réalité comme la condition de base pour que naissent des projets. Comprendre par les sciences et d’autres moyens d’analyses, domestiquer l’altérité, s’appuyer sur les conditionnements du futur pour bâtir un avenir, coordonner ses découvertes... tout cela conduit en définitive à la construction d’une image simplifiée de la vie, ou de la partie de la vie concernée par le projet, c’est-à-dire à l’élaboration d’un modèle.

Sans lui, la vie est trop foisonnante pour s’y frayer un chemin avec des projets. L’existence brute n’est pas manipulable car ses multiples facettes empêchent de concentrer les efforts sur les leviers essentiels. Celui qui est plongé en elle, au ras du sol, est arrêté par le moindre brin d’herbe et n’avance pas. Il met tout sur le même plan. D’où la nécessité de prendre un peu de hauteur pour se repérer. Certes on perd un peu de détails dans l’opération, mais on y gagne une vision globale, indispensable pour trouver sa route.

Les modèles, fruits de la distance, sont des condensés du savoir acquis sur soi, sur les autres et sur le monde. De plus ces éléments recueillis un peu en vrac et isolés sont organisés et trouvent une place logique dans des espaces cohérents. Grâce à ces reconstructions épurées de l'existence, la vie passe du magma informe à la vision en relief. Des pistes naissent au sein de la lourdeur de l'existence et il est possible, une fois allégée, de la remuer et de la modifier conformément à nos souhaits. Ce n'est pas parce qu'elle est complexe que nous ne comprenons pas la vie, mais c'est parce que nous ne comprenons pas la vie au moyen de modèles qu'elle nous semble complexe.

Construire des modèles — ou des images de sa vie — est à la portée de tous. Il en est de simples et d'autres d'une grande complexité. Certes les résultats sont divers et les constructions inégalement conformes à l'original. Le membre d'une association de quartier et l'homme politique à dimension nationale n'ont pas le même niveau de responsabilité. Pourtant l'un et l'autre parviennent à maîtriser quelque peu le domaine qu'ils ont en charge. Il est bien clair qu'ils ont des faiblesses. Mais le but recherché n'est pas l'impossible perfection. Les efforts tendent plutôt à remplacer la sensation d'écrasement devant la complexité du monde par la découverte joyeuse des possibles ouverts.

S'il est clair que ces personnes, et bien d'autres, se trompent dans leurs analyses — comme tout le monde — l'essentiel est qu'elles trouvent des pistes d'action efficaces et qu'elles s'y engagent. Nous reviendrons d'ailleurs dans la deuxième partie sur la notion de modèle tant elle est à la jonction entre la construction raisonnable de projets et la prise de confiance en soi.

J'espère pour conclure que ce qui semblait abstrait au départ a fait la preuve de son importance pratique au terme de ce premier volet. Nous avons défini la base des projets, le versant rationnel qui ouvre à une perception froide de ce qui est possible. Mais pour important qu'il soit, ce premier aspect en appelle un autre qui le complète. Il lui manque en effet l'énergie nécessaire pour le passage à l'action. Il ouvre l'espace de l'attente, mais la réalisation de projets suppose en plus l'envie de changer et l'aspiration à une autre existence, sans compter les moyens permettant de trancher entre le possible et le souhaitable. C'est le sujet de cette deuxième partie.



## **Deuxième partie**

### **Faut-il espérer pour entreprendre ?**

Faire des projets demande un complément à la froideur de l'analyse, il existe un « courant chaud » qui donne l'élan, arrache aux routines, ouvre au rêve, lance dans des aventures que la raison conseillerait parfois d'éviter. L'envie d'être différent, les entreprises généreuses mais plus ou moins désordonnées,

les paris un peu fous aux conséquences aléatoires... prennent leur source dans cette chaleur qui submerge parfois en invitant à se dépasser.

#### Le courant chaud de l'utopie concrète

Ainsi donc : examiner en détective l'histoire passée et ses idéologies relève sans aucun doute du courant froid de la pensée marxiste ; mais le but lointain, les fins humaines, le pour-quoi que cherche cet examen relève tout aussi sûrement du courant chaud présent dans le marxisme originel, et indéniablement présent dans le texte de Marx sur le « Royaume de la liberté », dont l'inspiration était avant lui christomorphique. Le courant froid de cette pensée affirme, au vu de la plus grande partie de notre histoire passée : « Lorsqu'une idée se heurte à un intérêt, c'est toujours l'idée qui se ridiculise » ; quant au renversement, lorsqu'il trouve enfin une médiation objective et cesse d'être une utopie abstraite: « La classe ouvrière ne doit pas réaliser des idéaux mais libérer dans la société présente les tendances (de leur réalisation). » C'est dans cet esprit que Engels — et il avait mille fois raison ! — donna plus tard à un de ses livres le titre un peu réfrigérant : Le progrès du socialisme de l'utopie à la science ; or, il est vrai également, comme le montrent en retour le courant chaud et les conséquences de son omission, qu'on accomplit un progrès un peu trop grand de l'utopie à la science. De sorte que le courant chaud requiert lui aussi sa science : non comme l'opposé de l'utopie, mais comme utopie concrète. Il y a dans ce dernier qualificatif si peu de contradiction qu'il représente tout au contraire la meilleure sauvegarde, non seulement pour le propagandiste et pour la réalisation du socialisme. Bien plus : ce qui éclaire et anime l'utopie concrète, c'est aussi une sauvegarde, le sauvetage de tout un excédent culturel qui continue de nous concerner—en particulier à travers les allégories de l'art et les symboles religieux—et que la fin des idéologies ne liquide pas. Un vieux sage se lamentait, disant qu'il était plus facile de sauver l'homme que de le nourrir. Le socialisme à venir, lorsque tous seront assis à la table, lorsque tous pourront s'y asseoir, devra affronter plus que jamais, en un combat particulièrement difficile et paradoxal, le renversement bien connu de ce paradoxe: il est plus facile de nourrir l'homme que de le sauver.

Ernst Bloch *L'athéisme dans le christianisme* nrf Gallimard p. 331

Le « courant froid » de l'existence est là pour canaliser les énergies qui vont dans tous les sens. Il prend des allures de rabat-joie avec ses attitudes réfléchies, ses analyses minutieuses, ses calculs pointilleux qui retardent l'action et stoppent les dynamismes, sa recherche des possibles qui semble un obstacle à l'aventure, ses modèles qui limitent...

L'équilibre est délicat entre le courant chaud et le courant froid. La tentation, plutôt que de les tenir ensemble, est de choisir entre eux ou de prendre une attitude tiède ne donnant droit ni à l'élan ni à la rigueur. On trouve ainsi des adeptes de l'intuition pure qui, faisant confiance à leurs pulsions affectives, s'opposent aux cérébraux occupés à pousser leurs analyses au point d'être incapables de mettre en œuvre le moindre projet. Ceux qui tentent la voie médiane concilient enthousiasme mesuré et minimum d'analyse. Ce sont des hommes aux petits desseins et à la vie étriquée. Repliés sur le connu ou le probable, ils s'enferment dans la routine. Mieux vaut trouver une manière différente de marier les courants chauds et froids.

Dans ce domaine notre époque montre ses contradictions : on y voit monter les invitations à plus de rigueur morale et à l'endiguement des désirs, en même temps que l'attrait pour une vie « naturelle », « authentique », proche des mouvements spontanés ; ceux qui ne pensent qu'à « s'éclater » ou à connaître des expériences limites côtoient ceux dont l'horizon ne dépasse pas le cadre familial. Nous essaierons de trouver un chemin d'espérance parmi ces tendances extrêmes, dans un moment où l'espérance elle-même ne manque pas de détracteurs.

Il semble pourtant que les projets aillent de pair avec l'attente d'un avenir meilleur, qu'il ne puisse pas exister sans elle. Il paraît normal d'imaginer une vie future, de rêver et d'orienter sa vie grâce à des projets précis ou de larges orientations. Or l'espérance est la cible d'attaques concertées de la part de ceux qui prônent le rapatriement sur le présent, les projets à court terme et même le désespoir comme nouvelle sagesse de vie.

Je reste personnellement un adepte de l'espérance et un défenseur de l'utopie quand elle est correctement utilisée. Cela n'empêche pas de se demander si les critiques ont des éclairages à apporter. Mettant en lumière des dérives réelles elles suggèrent des solutions. Se situer grâce à elles permettra, espérons-le, de dessiner une voie conciliant le courant chaud de l'existence et la nécessité d'une prise de distance « froide » par rapport à la réalité et aux premières impulsions — sans aller dans le tiède. L'idéal serait que le rationnel ne casse pas l'élan, même désordonné, qui déséquilibre vers l'avant et pousse d'un pas sur l'autre. Or beaucoup de partisans actuels de la raison combattent l'espérance, tandis que les adeptes de l'authenticité prétendent se passer de la réflexion rationnelle.

Cette nouvelle partie cherche à frayer un chemin entre les conceptions que nous venons d'évoquer afin de trouver une pratique saine de l'espérance, moteur irremplaçable pour qui veut s'engager dans des projets.



## Chapitre 1

### «Y croire»

Pour faire des projets « il faut y croire » comme on dit familièrement, c'est-à-dire penser que demain sera différent d'aujourd'hui et que l'engagement peut le modifier à notre avantage. Cette formule qui invite à la confiance en l'avenir mérite réflexion. Le tout est de se mettre d'accord auparavant sur la signification du verbe croire.

#### Qu'est-ce que croire ?

Au cours d'une émission de télévision un animateur demandait à Albert Jacquard s'il croyait en Dieu. Le biologiste a commencé par dire qu'il aimerait qu'on lui donne d'abord le sens du verbe croire. Passée la surprise, car tout le monde croit savoir la signification du mot, la remarque fait réfléchir. Il est vrai que le terme est difficile à cerner, tant il est employé diversement. La question portait ici sur la foi en Dieu, mais on dit tout autant croire en soi — en ses ca-

pacités, en ses chances, en sa bonne étoile — ou dans les autres — dans leur bonté, leur fidélité, leur amour, leur aide... On croit dans la science, aux techniques, en tel parti politique, en l'avenir de l'humanité ... Nous employons ce verbe dans une multitude de sens différents.

Le verbe reste le même dans ces glissements, et l'on pressent qu'il désigne dans tous les cas une confiance qui dure. Pourtant elle est autre selon qu'elle s'applique à des sciences qui fournissent des preuves, qu'elle porte sur une personne dont on cherche l'appui, ou encore quand elle s'adresse à Dieu qui est hors de portée des efforts de vérification. Plus on va vers le difficilement maîtrisable et plus le terme évoque un saut dans l'inconnu ou la confiance dans la parole d'un autre.

« Y croire » serait moins utile si on se contentait de réaliser des possibles incontestables : celui qui est sûr n'a pas besoin de la foi et un engagement minimum lui suffit. Par contre, « y croire » est un impératif pour quiconque se lance dans des projets risqués. C'est aussi vrai pour celui qui se tourne vers l'avenir pour une action d'envergure. Il se rend compte de la part d'inconnu qui subsiste et la résistance du réel lui fait mesurer les limites de ses connaissances et de ses capacités. De plus les chances comme les difficultés augmentent quand d'autres hommes interviennent dans l'élaboration de projets, rendant leur réalisation davantage problématique.

Il devient alors nécessaire d'accepter un partenariat véritable, car ouvrir l'avenir dans ces conditions devient une activité appelant à la coordination des forces et à l'harmonisation des désirs. La part d'inconnu qui préside à chaque aventure humaine grandit dès qu'on s'éloigne de l'immédiatement vérifiable. Construire l'avenir demande alors des négociations — avec la réalité et avec les partenaires humains — difficiles mais passionnantes.

#### **Vouloir plus**

À la poursuite du sens du verbe croire, nous nous sommes aventurés sur les chemins où il nous a entraînés. Il y en a bien d'autres tout aussi fructueux. Ainsi dans la même émission A. Jacquard a poursuivi sur ce thème en continuant à déstabiliser des idées trop simplistes. Tout en proclamant son admiration pour la nature, sa confiance dans la science, son émotion devant les enfants et sa foi en l'homme il disait : « J'en veux plus ». C'était, semble-t-il, sa manière de répondre à son interrogation sur le croire. La formule, tout en exprimant une attente radicale, interroge notre confiance en l'avenir : repose-t-elle aujourd'hui sur des certitudes forgées à partir des expériences du passé ou bien sur l'attente d'un « plus » qui bouleverserait nos existences ?

Croire que demain peut être meilleur et qu'un avenir est entre nos mains — et donc faire des projets — suppose une certaine insatisfaction face à ce qu'on possède et à ce qui nous est proposé. Il est important que cette attitude soit dépourvue de ressentiment : quand A. Jacquard dit en vouloir plus il ne dévalorise ni son expérience du monde, ni les beautés qui sont devant ses yeux ; il exprime par contre une attente dépassant ce que la vie lui offre dans l'immédiat. La beauté, l'ordre, l'amour dont il est le témoin et le chantre pourraient l'inciter à garder jalousement ce qui est réalisé. Il y voit au contraire l'ébauche d'autres possibles et une invitation à poursuivre dans la direction empruntée par ce qui est grand dans le monde. Dans ces conditions la perception

des manques est un facteur de dynamisme au lieu de produire un rabougrissement.

Dans ce « J'en veux plus » l'expression d'un manque devant ce qui existe — qui ne va pas sans admiration — s'accompagne de l'attente d'un mieux en promesse dans l'aujourd'hui. Les manques, par la recherche à laquelle ils invitent, présentent l'état actuel du monde moins comme un trésor à préserver, que comme un réservoir de possibles, comme l'espace d'un avenir à conquérir. L'aujourd'hui est en gestation de demain. Invitant au rêve, il développe la vision de ce qui pourrait être et en augmente le désir chez celui qui est en attente. En même temps que des insatisfactions profondes il fait naître des envies nouvelles. À condition toujours de dépasser la délectation morose devant les limites constatées, le manque se comporte comme un aiguillon incitant à construire des lendemains meilleurs. De plus, il appelle à une autre confiance.



### *Croire en soi*

Comme ce qui précède le laissait entendre, la confiance en soi prend une place centrale quand il s'agit d'acquérir le dynamisme nécessaire à la mise en œuvre du moindre projet. Seul celui qui croit en lui trouvera les ressources suffisantes pour élaborer du neuf. Le message a été compris par ceux qui appellent à « positiver » — bien que beaucoup soient davantage préoccupés de placer leur marchandise que de voir des projets se réaliser. Cela n'empêche pas d'appliquer le slogan au désir d'être responsable de son avenir.

Ni la mauvaise conscience, ni la dépréciation de ses capacités n'aident à se situer sainement dans le tourbillon de la vie. La surestimation de ses possibilités n'est pas meilleure conseillère mais elle fait bouger : alors que celui qui se fait des illusions se lance dans des projets irréalistes, celui qui se sous-estime n'est même pas capable de poser un acte bousculant le quotidien.

Un homme qui a honte de son environnement familial, de quartier, de travail, d'école ou autre et qui se perçoit lui-même négativement a peu de chances d'imposer ses conceptions d'avenir. La prédominance de son impression négative empêche toute expérience contraire d'éclairer son désenchantement. Pas un possible, promesse de projets, n'émergera à sa conscience tant que s'imposera à lui une situation apparemment sans issue. L'enfermement sera complet s'il ne manque pas de monde autour pour lui faire ressentir la honte de ce qu'il ignore, pour lui rabâcher son avenir bouché et son manque de capacités. Sans reconnaissance de la part des autres, impossible de prendre sa place.

Enfin pour être reconnu il est nécessaire de savoir se présenter — certains parlent abusivement de « se vendre ». Avoir confiance en soi suppose de se connaître. Par connaissance de soi j'entends moins la saisie exhaustive de tous les ressorts qui nous animent — c'est impossible — que l'acquisition d'une certaine distance par rapport au cours de sa vie. L'opération nécessite un effort pour sortir de la première sensation d'être immergés dans le quotidien, emportés par le flot de la vie, ballottés par les circonstances, incapables de trouver des repères.



### *Faire le récit de sa vie avec P. Ricœur*

Aussi Paul Ricœur <sup>11</sup>, nous invite à nous raconter, une autre manière de dire l'importance de créer des modèles susceptibles de nous permettre de maîtriser notre existence.

Faire des récits de sa vie a de multiples avantages, même quand je suis le seul témoin de ceux que je construis. Raconter sa vie conduit premièrement à l'organiser dans le temps. Les enfants ne comprennent pas immédiatement le sens de "hier", "aujourd'hui" et "demain", ils imaginent mal que leur anniversaire est dans un mois ou deux ou qu'il a eu lieu il y a quinze jours. À l'inverse celui qui reprend le déroulement de son existence, dans sa tête ou par écrit, plante des repères dont il fait un modèle et pense sa vie à partir de lui.

Que le vacancier perde la notion du temps est sans importance puisqu'il est dans une phase de détente. Il n'en est pas de même du chômeur qui ne sait pas arriver à l'heure à un rendez-vous parce que, pour lui, le déroulement des jours n'a plus de sens. Le pousser à se raconter est un moyen de lui redonner des repères pour l'aider à se reprendre en main.

Si le récit peut être personnel — dans le cas d'un journal intime — il porte davantage de fruits quand il est fait devant un témoin : ami, conjoint ou tout autre interlocuteur en vis-à-vis. Un auditeur amènera à préciser le déroulement par ses questions, il servira de mémoire à celui qui en manque et élargira l'extension dans le temps de l'aventure rapportée. Il donnera un poids supplémentaire au récit puisqu'il s'y intéresse. Il arrive souvent que celui qui n'a pas l'habitude de se raconter ne prenne pas suffisamment au sérieux son récit. Parce qu'il ne lui donne pas assez de sens, il en oublie les contenus et persiste dans sa honte ou dans sa mauvaise conscience alors que certains de ses actes sont la preuve pour son entourage de sa valeur, de ses capacités et de l'affection qu'on lui porte. Tout change si quelqu'un se présente pour lui rappeler ce qu'il a dit et ce dont il s'est montré capable. Le témoin donne alors toute son importance au récit et le renforce par le prix qu'il lui donne.

Alors que tant de gens se libèrent difficilement de l'immédiateté, la narration élargit le présent et l'organise. En présentant un déroulement qui a une logique, elle permet d'envisager de devenir acteur et donc de faire des projets. D'autant que, poursuit Ricœur, celui qui raconte précise les rôles de chacun. « Qui a fait quoi ? » Voilà une double question essentielle quand on raconte. Dans le flot continu de la vie la place de chacun des acteurs ne s'impose pas immédiatement. Entre ceux qui prétendent tout diriger et ceux qui semblent sans influence, un effort de reconstruction est indispensable pour mettre en place un jeu d'intervenants qui se tiennent.

L'interrogation de P. Ricœur prend une importance encore plus grande quand, me décidant à mettre en œuvre un projet, je me prends à chercher et à imaginer les acteurs à venir. L'interrogation se transforme alors en : « Qui doit agir ? », « Quel est le responsable à qui je dois m'adresser pour être efficace ? » « Est-ce que je suis capable de mener jusqu'au bout ce que j'entreprends ? » Dans notre société organisée où beaucoup de rôles sont distribués par avance et les logiques déterminées, nul s'il recherche l'efficacité, ne peut ignorer les acteurs institués et les chemins habituels. Les questions qui précèdent, et bien d'autres, en cherchant à imaginer dans le futur les acteurs

---

<sup>11</sup> Philosophe et universitaire français né en 1913.

du présent, ouvrent à des projets réalistes tout en tenant compte des contraintes présentes.

Ricœur poursuit en parlant d'intrigue. Il est clair en effet que celui qui raconte construit son histoire et la dramatise, sinon elle n'aura d'intérêt pour personne. Nous rencontrons ainsi des personnes qui savent mettre en valeur ce qu'elles rapportent alors que d'autres présentent leurs meilleurs moments d'une manière qui les rend sans attrait. Raconter suppose de choisir pour son histoire un point de départ précis, de définir les étapes de son développement, d'en désigner les acteurs et de lui trouver une fin. Il est même conseillé de lui trouver une morale, sinon les auditeurs vont se demander la raison pour laquelle je me suis lancé dans ce discours. Raconter sa vie selon Ricœur, loin de se laisser aller à un bavardage insignifiant, consiste à recomposer sa vie en fonction d'un projet précis.

*A priori* l'existence n'a pas de sens particulier en dehors de celui que lui donne ce genre de lecture et de récit. Le narrateur fait des choix dans ce qui s'est écoulé, il détermine des événements, il les interprète en privilégiant celui-là par rapport à tel autre et en faisant intervenir des relations causales... il participe à la création de son histoire et, à travers elle, de sa vie tout entière.

Il est vrai que certaines histoires ressemblent à des contes fantastiques. Il arrive que l'on soit étonné par leur déroulement tant il est dépendant de l'imagination du conteur. Mais on est parfois intéressé et surpris par les aspects nouveaux qui nous sont donnés à voir. Être attentif à un récit n'implique pas obligatoirement l'accord complet avec ce qui est dit : on peut diverger sur la définition des causes, sur l'importance de l'événement, voire sur son existence, sans que l'histoire perde son importance. L'opération, surtout quand elle est faite à plusieurs, ouvre chacun à la conscience de qui il est, des moyens utilisés, de ce qu'il fait ou qu'il est capable de faire...

Ricœur termine en précisant que l'intérêt du récit n'est pas uniquement dans la reconstitution du passé. La personne qui raconte, parce qu'elle fait partie de ce qu'elle raconte, se construit par son discours. Elle devient quelqu'un en apprenant à dominer sa vie, en faisant d'une succession d'éléments vides de signification, une histoire organisée qui la fait naître comme sujet. Ajoutons que, pour la question qui nous préoccupe, l'habitude d'organiser la vie pour en faire une intrigue avec ses acteurs, son déroulement, l'enchevêtrement de ses causes, son début et sa fin, son sens pour l'existence... rend capable de faire des projets. Celui qui fait un récit, peut mettre le mot « fin », mais il y a aussi des histoires « à suivre » qui invitent à poursuivre dans les directions ébauchées. L'imagination, le désir, la logique proposent alors des scénarios divers entre lesquels des choix sont possibles en fonction de la suite qui est souhaitée.

Seul celui qui reconstitue à sa manière les phases de son développement pour en faire un modèle cohérent sera suffisamment armé pour envisager une suite satisfaisante. Les autres, accusant le destin, les structures contraignantes, leur faiblesse, etc., se laisseront emporter dans le flot de la succession, proies faciles pour ceux qui cherchent à les utiliser. Il reste à rappeler que nous ne sommes pas des îles. Les projets se font souvent à plusieurs, mais il était important de se redire la difficulté qu'il y a à aller vers les autres tant que l'on ne croit pas en soi.

## Raconter pour s'identifier

Raconter c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment, en étalant dans le temps la connexion entre ces points de vue ... C'est dans le récit que se re-compose l'attribution. De la même façon, l'articulation entre intrigue et personnage permet de mener de front une enquête virtuellement infinie au plan de la recherche des motifs, et une enquête en principe finie au plan de l'attribution à quelqu'un.

Le récit ... [ confère ] au personnage une initiative, c'est-à-dire le pouvoir de commencer une série d'événements, sans que ce commencement constitue un commencement absolu, un commencement du temps, d'autre part donnant au narrateur en tant que tel le pouvoir de déterminer le commencement, le milieu et la fin d'une action. ...

La personne, comprise comme personnage de récit, n'est pas une entité distincte de ses « expériences ». Bien au contraire : elle partage le régime de l'identité dynamique propre à l'histoire racontée. Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage.

P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*,

Les Éditions du Seuil, Paris : 1990 p. 174-175.



### *Peut-on faire des projets pour les autres et avec eux ?*

Croire en soi est la première étape sur le chemin de la foi dans les autres — quand ce n'est pas le contraire. Ensuite viennent la confiance et l'amour. Mais avoir foi dans les autres suppose que l'on attend quelque chose de leur part, que l'on est demandeur ou au moins intéressé à ce qui leur arrive. Cela signifie que l'on a un projet pour eux. À notre époque où la tolérance réciproque est instaurée en règle première, cette prétention est choquante pour beaucoup. Certains affirment qu'il est illégitime d'aborder quelqu'un avec un projet. La relation devrait en rester à un effort de découverte, respectueux de l'identité de l'autre, sans ingérence dans le déroulement de ses choix.

L'interrogation est d'autant plus aiguë que l'expérience donne souvent raison aux partisans de l'autonomie absolue de la personne. On voit beaucoup d'histoires d'amour finir mal quand les partenaires ne parviennent pas à dépasser les modèles et donc les projets que chacun avait fait pour l'autre. La révolte contre l'enfermement dont on se sent menacé conduit bien des fois à la rupture. Dans un autre domaine, les apprentissages échouent quand l'éducateur, manquant de pédagogie ou de patience, tente d'appliquer un moule sur un éduqué justement épris de liberté. Ces tentatives malheureuses conduisent à se demander s'il faut se contenter de projets solitaires et faire comme s'il y avait des aspects de la vie où nous serions indépendants des autres.

Faire un projet pour soi a déjà des incidences sur notre entourage et d'autant plus qu'ils sont proches. Refuser de prendre en considération les conséquences de nos projets sur les autres conduit à l'illusion que chacun est sa propre origine, sans rapport avec les influences extérieures. Or nous prenons place dans une histoire qui a ses traditions, ses habitudes et ses croyances, qui véhicule valeurs et coutumes. Il est impossible d'ignorer ce patrimoine ou d'y échapper et il faut bien que certains soient porteurs de la tradition. Comment

chaque génération inventerait-elle des règles de vie radicalement nouvelles, hormis quelques modes passagères ? Plus que par des révolutions successives, nous passons par des périodes de progression et de récession au cours desquelles l'action de chacun se combine à celle des autres au sein de réseaux complexes.

Certains partisans des méthodes fortes prétendent imposer à tous leur conception particulière, mais rares sont ceux qui ont le poids nécessaire pour que leur influence se fasse réellement sentir. L'évolution passe en général par des relais multiples combinant l'envie de maintenir une continuité et de s'intégrer dans un ensemble plus vaste. Avoir un projet pour quelqu'un est alors de l'ordre de la proposition plus que de l'imposition. Certes l'éducation des enfants passe par des périodes qui s'apparentent plutôt au dressage. Mais même dans l'hypothèse où elles seraient légitimes, elles sont des passages qui ne peuvent pas longtemps ignorer les particularités de chacun.

Derrière le refus d'avoir un projet pour d'autres pointe l'idée — qui a fait florès dans les années soixante, mais qui vient des Lumières et de Rousseau en particulier — que l'homme est naturellement bon, et l'enfant en particulier. Si tel était le cas il conviendrait d'éviter de contrarier son développement. En laissant s'épanouir ses dynamismes personnels, on le mettrait en capacité de trouver sa voie. Le seul projet serait de ne pas en avoir, afin de préserver la liberté naissante. Depuis les théories ont changé, mais l'idée de nature garde ses droits et induit un certain nombre de pratiques. Certains prônent l'idée que seul est vrai le naturel et le spontané, que s'y soumettre est la meilleure solution pour l'homme. Il arrive que la vision de l'éducation comme encadrement, domestication, canalisation des pulsions immédiates, combattant leur développement anarchique... passe mal.

Pourtant faire un projet ne conduit pas inéluctablement à brider la liberté de son prochain. Cela se limite en général à lui faire des propositions qu'il n'est pas obligé de prendre en compte. Si on considère la liberté comme le pouvoir d'agir selon son bon plaisir, il est clair qu'un projet venant de l'extérieur est une limitation insupportable. Si elle est par contre la capacité de parvenir à un comportement responsable en fonction des possibilités offertes, il devient une aide. Qu'est-ce en effet qu'avoir un projet sur quelqu'un sinon l'aider à lire son histoire, à en faire une interprétation par un récit, à y déceler les possibles ouverts afin, avec lui, de trouver des pistes pour améliorer son existence ? Il est vrai que cela doit se passer dans le respect réciproque. On accorde le droit de s'occuper de nos affaires seulement à ceux que l'on aime et dont on est aimé et qui nous laissent vivre.

Ainsi nous modifierons la formulation de départ : on ne fait pas de projet *pour*, mais *avec* un autre homme. Cela suppose de croire en lui, d'avoir confiance en ses capacités et de souhaiter construire avec lui un espace commun. En s'appuyant sur ce que le partenaire a montré de lui, la confiance engagée porte sur ce qu'il peut être, en étant convaincu qu'une suite est possible à l'histoire qu'il a commencé à écrire. Ce saut dans l'inconnu — avec les aspects de pari de tout projet — suppose, au delà de la connaissance, un amour réel.

Ce qui précède ne prétend pas balayer les réserves exprimées plus haut. Il est quasi fatal que l'on tente d'entraîner l'autre au-delà de ce qu'il désire et surtout plus loin qu'il n'est capable d'aller. L'amour, avec l'idéalisation qui

l'accompagne, rend difficile l'acceptation des limites réciproques. Faire des projets avec d'autres passe par la démaîtrise de ce désir ce qui ouvre à la négociation et entraîne au-delà du "prévu". À cela rien d'étonnant : nous avons retrouvé cette obligation dans toutes les formes que nous avons examinées jusqu'à présent. Nous ne sommes jamais en situation d'imposer notre volonté sans limite. Même quand il s'agit de la nature, qui n'est pourtant pas une personne, nous devons tenir compte de résistances, de forces qui nous sont contraires, d'éléments que nous avons négligés et qui se révèlent déterminants.

Malgré les rêves auxquels nous cédon's parfois et dont la vie nous fait sortir, tout projet est de ce type : entre hypothèses et certitudes, guidé par des analyses personnelles et des traditions dont nous héritons, il cherche à passer dans les méandres d'une vie, à la prendre à bras le corps tant il est vrai que le chemin se fait en avançant. Encore faut-il être tendu vers l'avant.



## Chapitre 2

### Les risques d'espérer

Nous avons fait jusqu'à présent comme si l'espérance était une évidence. Il en est pourtant qui émettent de sérieuses réserves à son égard. Alors que sa disparition en tant que dynamisme essentiel s'accompagne en général, pense-t-on, de la perte du goût de vivre, certains penseurs y voient une libération fondamentale. Il est vrai que remettre en cause les évidences premières est une des tâches préférées des philosophes : en choquant ils font réfléchir et ils se targuent d'une efficacité sociale. La manœuvre est cependant particulièrement délicate quand elle touche aux raisons d'être des personnes : s'il faut quitter les rives de l'espérance pour être réaliste, l'envie de faire des projets va se réduire à quelques pratiques limitées et ce livre aussi... Nous allons pourtant regarder de près les critiques d'un certain nombre de nos contemporains afin de vérifier si nos *a priori* ne sont pas trop illusoires.

Trois auteurs émettent des réserves au sujet de l'espérance : Luc Ferry dans son livre *Le nouvel ordre écologique*, [1992 Grasset], André Comte-Sponville en particulier dans *Le mythe d'Icare*, [1984 Puf Perspectives Critiques], enfin Hans Jonas dans *Le principe responsabilité*, [1990 pour la traduction française Passages Cerf]. Il est utile de s'intéresser à leurs approches dans l'espoir que les limites qu'ils dénoncent rectifieront utilement notre vision de l'espérance.



### *Se libérer du fardeau de la religion d'après Luc Ferry*

Le livre de Luc Ferry <sup>12</sup> est une attaque en règle contre l'écologie, en tant qu'elle est présentée — selon lui abusivement — comme le problème central de l'humanité. «L'écologie profonde», dit-il, est une nouvelle forme radicale d'idéologie qui vient prendre le relais des anciennes formes dépassées. Elle dramatise abusivement la situation actuelle en proposant une alternative à des

---

<sup>12</sup> Né en 1951 philosophe et professeur à l'université de Caen.

comportements humains qui menacent l'équilibre de la nature et mettent en danger la terre et ses habitants. Le communisme n'exerçant plus la séduction d'antan, L. Ferry pense que ceux qui ne peuvent pas se passer d'explications globalisantes reportent sur l'écologie leurs besoins. Selon lui, il y a là une nouvelle forme de "grand soir" : la suppression de l'exploitation ayant du mal à faire rêver, la solution mythique de tous nos maux se réinvestit sur l'espoir quasi magique d'un équilibre retrouvé entre l'homme et la nature.

Le fond de la critique repose sur la conviction de cet auteur que toute forme d'espérance globale se bâtit sur les restes d'une conception religieuse. Derrière l'écologie L. Ferry, tel un nouvel A. Comte, rêve de porter le coup de grâce à la religion.

#### **"Bulles de sens"**

Il est exact que le christianisme, puisque c'est lui qui est visé en priorité, a souvent fonctionné et fonctionne encore majoritairement sur le registre de l'espérance. Cette religion a longtemps demandé aux fidèles d'accepter leur situation terrestre dans l'espoir que le ciel leur apporterait le bonheur parfait. On l'accusait alors de détourner les hommes de leur vie réelle au profit d'un au-delà hypothétique. Ensuite, sortant de ses appels à la soumission mais restant dans l'attente de lendemains meilleurs, elle a lié espérance humaine et espérance chrétienne, la deuxième étant le gage de la réussite de la première. Les déceptions inhérentes à la condition humaine étaient surmontées grâce à l'espérance en Dieu qui, étant basée sur une promesse, ne peut pas être dénoncée par les faits. Ces différentes formes ne sont d'ailleurs pas vraiment successives, elles coexistent encore selon les lieux et les Églises.

L. Ferry, se basant sur cette analyse, conclut que l'espérance est le dernier avatar de la religion. Il convient de s'en libérer comme nous nous sommes débarrassés d'autres formes de mystifications religieuses. Plutôt que de se perdre dans les promesses trompeuses de la foi ou d'inventer des formes laïques d'espérance comme l'écologie, mieux vaut se replier sur ce que nous sommes capables de maîtriser. Redevenons modestes, réalistes, créons des "bulles de sens", c'est à dire des ensembles restreints dans lesquels nous sommes à l'aise parce qu'il sont à notre échelle. Renonçons à nous projeter dans des mondes infinis.

En croyant que la politique, la morale, les sciences, la vie militante... sont capables de nous faire gagner un avenir meilleur, nous reproduisons dans ces domaines les illusions religieuses. Ce faisant, persistant à croire que tout est possible, nous retombons en enfance. Mieux vaut accepter de devenir adulte. Nous perdrons ainsi nos illusions, mais au moins nous construirons un bonheur à notre portée.

#### La crise du sens

<p>Après deux siècles d'utopies messianiques, la conversion au réformisme semble peu exaltante, trop sage, pour ne pas dire trop plate pour séduire des militants que la mort du communisme et du gauchisme laisse encore sous le choc. Difficulté d'autant plus délicate à surmonter que le sentiment du deuil n'est pas incompatible, loin s'en faut, avec l'acceptation lucide des « erreurs » passées et l'abandon résolu des théories défuntées. Une chose est de reconnaître les méfaits objectifs du communisme, une autre d'enterrer de façon</p>
---

définitive le militantisme, la vie associative et, plus profondément encore, les perspectives qu'il ouvrait sur la question classique du sens de l'existence. [ ... ]

Le sentiment de vide qui s'empare des anciens fidèles me semble tenir pour l'essentiel à une méconnaissance philosophique et historique des rapports de la politique et de la religion, méconnaissance qui interdit encore de reformuler en termes positifs les principes d'un « *réformisme radical* ». Ce que nous vivons, en effet, depuis plus de deux siècles maintenant, c'est l'histoire d'une lente, mais inéluctable dissociation de ces deux sphères, autrefois si intimement liées que les croyants pouvaient passer insensiblement de l'une à l'autre. Pour le dire simplement nous avons fait, dans le sillage de la Révolution française, l'expérience d'une double rupture avec le religieux. [ ... ]

La première rupture entre politique et religion, celle de la laïcité, s'opère contre la *tradition* : elle apparaît comme l'acte suprême de la Révolution contre l'ordre hérité de l'Ancien Régime. C'est en et par elle que la croyance en un Dieu tend à être définie comme superstition. La seconde rupture [ ... ] est à l'origine de ce sentiment de vide qui, pour être compréhensible, n'en est pas moins à mes yeux illusoire. Émancipés de la tutelle des autorités religieuses, affranchis des lignes partisans dogmatiques, les individus cherchent le sens de leur existence *ailleurs que dans la religion et dans la politique*. La temporalité où se situent les significations est aujourd'hui le présent, à la rigueur le futur immédiat, mais le passé et l'avenir, *qui sont en-deçà ou au-delà de la vie*, ne font plus recette. Nous « existons » certes sur le mode du *projet*, en nous fixant sans cesse des « objectifs » de toute nature : professionnels, amoureux, culturels ou autres. À l'intérieur de ces *petits desseins*, qui sont comme autant de bulles closes sur elles-mêmes, nos actions prennent un sens. Mais la question du sens de ces projets, ou, si l'on veut, la question du sens du sens, ne peut plus être posée *collectivement au sein d'un univers laïc*. [ ... ]

La crise, ici comme ailleurs, est structurelle, « historique » si l'on veut, c'est-à-dire liée au devenir adulte de l'univers laïc et démocratique.

L. Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Grasset p. 248-252.

Avec ses démonstrations L. Ferry se place dans la lignée des Lumières, ce mouvement intellectuel de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle — avec Voltaire, Diderot, Rousseau elles insistent sur le devoir de comprendre et rejetaient tout obstacle à la liberté de penser et à l'autonomie de la raison humaine. Il met l'accent bien à propos sur la nécessité de ne pas abandonner la charge laïque d'organiser notre destin et de défendre la démocratie. Il invite à penser par soi-même, en résistant à la séduction des théories qui font rêver sans être efficaces. Il est enfin de son époque quand il ramène l'homme à l'individu, les préoccupations à l'aujourd'hui, l'économie au libéralisme et la politique à la gestion de la cité. Mais faut-il se résigner à un tel manque de souffle ?

L. Ferry accepte les projets à condition qu'ils soient réalistes et ne dépassent pas ce dont nous sommes capables. Pour lui, être adulte c'est ne plus rêver, tout excès nous faisant retomber en enfance. Il voudrait limiter nos efforts de création de sens à notre environnement immédiat, nous déclarant incapables de grands desseins et de recherche de sens.

La philosophie des Lumières portait la revendication de l'autonomie de la pensée humaine par rapport à la religion, mais elle véhiculait en même temps un idéal, des valeurs, un espoir pour l'homme dépassant les frontières et les

époques. Ce mouvement était habité par un courant chaud : la volonté de donner du sens à l'existence et à l'histoire. Ce souffle a débouché sur la Terreur et les guerres napoléoniennes, mais l'espérance s'en trouve-t-elle pour autant à jamais dévaluée ? Comment savoir si c'est l'espérance ou une rationalisation excessive qui est la cause des dérives révolutionnaires ? De quel droit mettre entre parenthèses sans débat le souffle qui l'animait ?

La question a rebondi plus près de nous, souligne L. Ferry avec la chute du communisme dans sa version soviétique. Elle a mis en lumière combien ce régime fonctionnait comme une religion séculière avec ses dogmes, ses exclusions et ses étroitesse. L'espérance officielle, orchestrée par l'État, oublie l'espérance des hommes et reproduit par ses fonctionnements les pires dérives des Églises. Faut-il pour autant abandonner toute espérance ? La question est lancinante et l'histoire invite à la méfiance.

#### **Espérance humaine et espérance religieuse**

L. Ferry a raison quand il invite à ne pas mélanger l'espérance du croyant et l'espérance humaine : elles ne sont pas du même ordre. Pour les projets qui sont strictement de la responsabilité de l'homme, la référence à un Dieu pour un croyant, sans être inutile, est d'une importance annexe. Notons cependant que la religion a appris depuis longtemps à s'adapter à la perte d'espérance humaine. Elle est vivante et conquérante, dans ses formes les plus régressives, quand les opprimés cherchent davantage les consolations que les moyens de se libérer. Se passer de l'espérance conduit souvent à confier son destin à un Dieu aveugle comme le destin ou à un chef énergique qui préserve l'essentiel. Le manque d'espérance aussi risque d'infantiliser, quoi qu'en pense L. Ferry.

Mais il est vrai que l'espérance du croyant est particulière parce qu'elle repose sur un Dieu qui ne fait pas partie de notre réel vérifiable. Son fonctionnement est inhabituel : celui qui espère vivre éternellement ou pense atteindre la plénitude est en danger mental grave s'il pense y arriver dans nos conditions actuelles d'existence. Comme c'est complètement impossible, il vaut mieux essayer de ramener celui qui fait de tels discours au principe de réalité : devant les faits il reconnaîtra peut-être la folie de sa position.

Mais tout change s'il met son espérance en Dieu : si ce dernier existe selon des normes particulières et n'agit pas selon notre logique, on peut espérer que ce qui est impossible pour nous est dans ses capacités. Le croyant peut croire que ses désirs fous seront comblés sans être menacé de l'asile, tant qu'il en appelle à un au-delà de l'expérience. Ce qu'il affirme n'est ni vérifiable, ni falsifiable, c'est une foi. Pourtant il ne s'agit pas de projets, mais de l'attente confiante de la réalisation d'une promesse irréalisable par d'autres voies.

Par contre son comportement dans le monde — est en particulier la mise en œuvre de projets — est soumis, comme pour les autres hommes, au principe de réalité. Deux types d'espérance coexistent chez le croyant : dans le cadre de la foi, ses désirs ne sont limités que par la Tradition de son Église s'il en a une, dans les autres cas, face à la rigueur de l'existence, il est soumis au principe de réalité. Ainsi Jésus, qui propose de vivre ici-bas comme si nous étions dans le Royaume, demande pour le service des pauvres un réalisme sans faille.

L'attention au réel et aux autres peut donc coexister chez les croyants avec des désirs considérés comme fous en d'autres domaines. Bien plus la déme-

sure de ses désirs — au regard des capacités humaines — est parfois présentée et vécue comme la preuve d'une origine divine. Le créateur ayant laissé en l'homme sa marque en creux elle se manifeste par un désir si grand qu'il est le seul à pouvoir le combler. Ainsi le manque qui se réveille sans cesse, malgré les efforts que nous faisons pour le combler, est vécu positivement par certaines traditions comme la relance de l'espérance et une incitation nouvelle à prendre le chemin de la perfection. D'autres conceptions, à la manière de L. Ferry, y voient au contraire la marque du péché. La foi en Dieu a donc des rapports complexes avec l'espérance.

L'espérance dans la foi où le principe de plaisir peut avoir une place, diffère de la prise en compte de la vie terrestre où le réalisme est nécessaire. Le danger de l'espérance apparaît quand des hommes s'approprient l'utopie ou l'espérance pour en faire un absolu à travers une institution ou un parti, de la même manière que des croyants peuvent monopoliser Dieu. C'est ce qui s'est passé dans le communisme soviétique ; du moins c'est le ressort qu'ont utilisé des dirigeants pour maintenir un peuple sous leur domination et satisfaire leur soif de pouvoir.

La critique peut d'ailleurs se retourner en faveur de l'espérance : cette dernière doit être un dynamisme essentiel chez les hommes pour que tant de monde lui sacrifie leur liberté et leur vie même. Faut-il condamner l'espérance qui a permis à tant d'hommes de continuer à vivre dans des conditions épouvantables ou critiquer la raison rendue folle par trop de certitudes ? Le désir fou de pouvoir qui conduit à renier les valeurs humaines de base n'est-il pas plus condamnable que le désir forcené de vivre qui s'appuie sur une espérance inextinguible ?

Que des hommes croient en la vie éternelle et pensent qu'il y a un Dieu qui les aime et les accueille est du domaine de la foi ; ce n'est pas la philosophie qui décidera s'ils ont raison ou non. Mais il faut le redire, malgré toutes les réserves qui précèdent, L. Ferry a raison quand il invite à ne pas mélanger les genres : la rigueur qui préside à la conduite des projets humains ne doit rien devoir à des raisonnements religieux — il n'en est pas de même de l'utopie comme nous le verrons plus loin.

#### **Réduire l'espérance ?**

De là à limiter l'espérance et les projets à notre environnement immédiat, il y a une limite. Surtout que L. Ferry justifie le carcan dans lequel il cherche à nous enfermer uniquement par le fait qu'une espérance large ressemble à la religion, ce qui n'est pas suffisant.

Reconnaissons cependant, pour aller dans le sens de L. Ferry, que l'histoire récente nous a contraint à diminuer nos prétentions à mettre en œuvre un sens englobant. Les grandes idéologies porteuses de certitudes ayant perdu de leur superbe, les synthèses se sont faites plus courtes et nous nous méfions des théories qui ne laissent aucun aspect dans l'ombre. Les faits donnent raison à L. Ferry, mais sommes-nous obligés de nous cantonner dans les "petits desseins" que nous proposent cet auteur ?

Pour avancer dans cette question il faudrait apprendre à distinguer les projets dont nous sommes effectivement capables et l'espérance qui les englobe. Ce que nous entreprenons se situe sur une échelle réduite et nous avons de plus en plus de mal à faire le lien entre les éléments qui comptent dans notre vie :

vie familiale, professionnelle, relations d'amitié, expériences culturelles et loisirs, chaque ensemble tend à s'autonomiser. Incapables d'unifier ces aspects, nous nous contentons d'estomper les contradictions par trop criantes en recherchant des équilibres provisoires.

Sommes-nous réduits à accepter de bonne grâce cette situation, ou bien est-il possible d'élargir nos prétentions ? Selon L. Ferry, les "bulles closes" sont l'extrême limite de ce que nous pouvons atteindre et passer de l'une à l'autre en abandonnant l'idée d'unité est bien suffisant. La cause de ses résistances est claire : il craint le retour des idéologies et de la religion qui enserrant la raison dans un réseau explicatif inextricable. Sa sévérité vis-à-vis de l'écologie démontre sa peur des explications globalisantes, telles celles du communisme marxiste-léniniste. Il est à craindre que le remède soit pire que le mal.

#### **Acquérir des perspectives**

En refusant systématiquement les visions transversales, celles qui établissent des connexions entre les bulles, on morcelle sa vie et on met gravement en danger sa santé mentale. La schizophrénie guette celui qui met en œuvre des projets sans rapport entre eux. Un philosophe, déjà très structuré, ne manque pas de perspectives globalisantes et il peut faire semblant de ne pas avoir besoin d'unité. Il en est autrement de celui qui trace sa route au jour le jour. Certes les valeurs présidant au bon déroulement d'une vie de travail diffèrent de celles guidant les rapports dans un couple, qui n'ont elles-mêmes rien à voir avec celles qui conduisent à mettre tel ou tel bulletin de vote dans une urne ou encore à prendre une responsabilité dans la cité. Il n'empêche qu'il y a un lien, au moins imaginaire, qui fait l'unité de la personne.

Le principal inconvénient des idéologies qu'exècre L. Ferry réside dans leur prétention à la vérité : le communisme quant il affirmait reproduire dans sa théorie le mouvement réel de la société, prétendait régenter jusqu'à la vie intime des personnes. De même des écologistes disent avoir la solution des problèmes de l'humanité. Ils ont un point de vue sur tous les aspects de la vie, y compris sur les relations dans le couple.

Que nous ayons à garder une plus grande modestie parce que l'homme est loin de la maîtrise totale du réel est une évidence. Cela ne devrait pas nous empêcher, à défaut de certitudes scientifiques, morales et politiques, de garder quelques visions unificatrices, des visions globales *du* monde ou au moins de *notre* monde. À la différence des idéologies dans leur phase hégémonique, il s'agit moins de donner le sens dernier des choses que de proposer des espaces où les sens particuliers s'imbriquent les uns dans les autres.

Il me semble qu'il ne faudrait pas jeter avec le reste la fonction unifiante de l'idéologie mais au contraire la retrouver. Grâce aux visions globales proposées par cette dernière, ceux qui entraînent dans ses propositions parvenaient à situer en cohérence les morceaux épars de leur existence. De même on constate que les perspectives politiques, syndicales, religieuses, qu'elles soient propres à une organisation, à une discipline, à une entreprise ou à un groupe ont une fonction de cet ordre, pourvu qu'on ne leur applique pas négativement le titre d'idéologie. Comme elles ont gagné en modestie, elles se contentent de directions générales et de synthèses évolutives. Loin des cadres rigides, elles proposent des structures légères sur lesquelles le simple citoyen a un droit de

regard. Ceux qui ne participent à rien de ce qu'elles proposent se révèlent par contre dangereusement fragiles parce qu'influençables.

Ces perspectives — on les nomme utopiques à tort — sont trop larges et floues pour être applicables en l'état sous forme de programme, ce qui évite un encadrement trop strict. Du fait qu'elles revendiquent leur aspect approximatif et transitoire, on conçoit qu'elles s'adaptent aux événements. Elles sont pourtant suffisamment précises pour que les projets particuliers prennent sens dans l'ensemble qu'elles délimitent. Ainsi ces derniers — qui sont faits pour être appliqués tels quels avec le moins de modifications possibles — se distinguent-ils de ce que nous appelons ici des perspectives pour éviter le terme d'idéologie trop chargé négativement. Grâce à elles qui leur donne une place dans un ensemble plus vaste, ils obtiennent une nouvelle profondeur.

Alors les bulles de sens éclatent et se regroupent dans des perspectives élargies tendant à prendre en compte la vie dans ses diverses facettes. Ainsi le travailleur qui découvre la dimension ouvrière de la solidarité va-t-il voir dans le chômeur, non plus le concurrent dont il vaut mieux se méfier, mais plutôt celui que le capital utilise pour faire peser sur ceux qui ont un emploi une pression supplémentaire. L'encouragement, le soutien financier, l'aide qu'il lui apportera prendront une nouvelle signification. Ce qui était acte charitable pour se donner bonne conscience aura des chances de se changer en reconnaissance d'une communauté de destin. De proche en proche l'analyse pourra même influencer sa vision politique, syndicale et même religieuse, sa conception de l'éducation et jusqu'à sa compréhension des phénomènes internationaux.

Rappelons-le, la cohérence acquise par les perspectives — surtout quand elles sont coordonnées entre elles — n'est pas de l'ordre de la certitude scientifique ou idéologique. Les philosophes l'appellent imaginaire parce qu'elle mélange les connaissances précises et les désirs, les besoins, les envies, les craintes et les joies des hommes. C'est une limite si on rêve — à la manière de l'ancienne idéologie — d'une connaissance globale et sûre à la fois de la réalité et des pistes à prendre pour la transformer. C'est un avantage immense une fois qu'on a compris que cette connaissance est impossible et qu'il faut chercher ailleurs. Mais une autre voix se lève contre l'espérance, déstabilisant notre équilibre retrouvé.



### ***Rompre avec le cycle espoir-déception d'après André Comte-Sponville***

André Comte-Sponville, autre philosophe à avoir de l'audience aujourd'hui, prend à son tour à contre-pied notre désir de garder l'espérance. Lui aussi dit avoir été perturbé par la chute du communisme. À croire qu'il y avait plus de communistes qu'on le croyait, vu les troubles provoqués par la disparition de l'URSS chez les intellectuels de notre temps. L'ouvrage de référence sera ici *Le Mythe d'Icare* au sous-titre évocateur de « Traité du désespoir et de la béatitude ». L'idée de fond est que naître à la vie suppose le passage par le désespoir. Tant que nous ignorerons le vide, que nous ne l'accepterons pas comme base, notre vie se résumera à une fuite constante. La peur de se regarder en face empêche la prise en compte la réalité. Elle fait inventer des manœuvres subtiles et variées, débouchant sur des projets illusoire afin d'éviter que nos yeux se dessillent. Ainsi les attentes provoquées par l'espérance empêchent de vivre le présent et d'atteindre le bonheur possible.

### Connaître le désespoir

La tactique la plus courante pour éviter de se regarder, constate notre auteur, est d'enchaîner les occupations : l'hyperactivité évite de penser. Il en résulte une fuite continuelle dont la cause est la mise en place de projets n'ayant aucune chance d'aboutir, imaginés seulement pour garder des raisons de vivre. Le remède est pire que le mal puisque, les déceptions viennent ponctuer les tentatives avortées. Comme elles s'enchaînent au même rythme que les projets, nous sommes conduits à augmenter sans cesse la puissance de nos motivations afin de continuer à espérer. Progressivement nous nous changeons en drogués de l'espérance, incapables de lucidité face à nos conditions réelles et terrorisés à l'idée de ne plus croire que demain sera meilleur. L'illusion de l'en-avant nous empêche de voir la réalité du présent et d'en profiter.

La critique vise directement le socialisme. En proposant au rêve la promesse d'un avenir radieux et à l'action des moyens pour s'engager dans cette direction, il détourne de la jouissance de l'aujourd'hui au profit d'un bonheur hypothétiquement plus grand dans le futur. Les promesses, suivies de désappointements, sont masqués par des promesses plus fortes, elles-mêmes préludes de désenchantements grandissants.

Comte-Sponville ne limite pas son constat à la politique : tous les aspects de la vie, des plus intimes au plus collectifs, portent la marque de projets avortés qui induisent des projets nouveaux et de nouvelles espérances. En définitive le mal ne serait pas trop grand si, à cause de notre quête infinie des lendemains qui chantent, nous n'en oublions pas de vivre.

Le diagnostic est juste et le danger réel. Nous sortons d'une époque où — autant à cause de l'expansion que des idéologies — l'espérance nous maintenait tendus vers l'avant. La politique, les sciences, la technique promettaient une vie pleine, apaisée, libérée des entraves... Forts de cette perspective, des militants ont accepté nombre de sacrifices — et en acceptent encore — parce qu'ils avaient foi dans les promesses. La logique était simple : si dans un futur proche la société doit changer en profondeur, battons-nous pour accélérer le changement, même au prix de quelques souffrances, nous en profiterons plus vite. Les moins optimistes étaient aussi motivés : ils se battaient pour les générations futures et non pour eux-mêmes.

#### Le temps de la déception

Notre temps n'est pas celui du désespoir, regrette A. Comte-Sponville, mais du désappointement. Nous vivons le temps de la déception.

Et chacun de chercher de nouvelles raisons de vivre et d'espérer. Il faut bien supporter le présent, et préparer les déceptions à venir... Ainsi la tristesse engendre la tristesse, et les consolations d'aujourd'hui préparent les déceptions de demain. Chaque nouvel espoir n'est là que pour rendre supportable la non-réalisation des espoirs précédents, et cette fuite perpétuelle vers l'avenir est la seule chose qui nous console du présent. « Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre... » (Pascal, *Pensées*, 172) L'espérance et la déception sont enfants tous deux du mal-vivre, et indéfiniment le reproduisent.

Ce livre est une tentative pour sortir de ce cycle. Contre quoi je ne connais que deux dispositions de l'âme : le désespoir et la béatitude. Et deux dimensions seulement du temps : le présent et l'éternité.

*Le Mythe d'Icare*, A. Comte-Sponville, Puf/Perspectives Critiques, p 7.

Les références de Comte-Sponville sont le bouddhisme — avec sa volonté de sortir de la souffrance par la suppression du désir et de l'individualité — et le stoïcisme — qui cherche à diminuer la souffrance par la diminution des désirs. Ce philosophe propose de nous faire sortir du cycle espérance-désappointement en passant par le désespoir. Ce dernier mot est choquant, il le reconnaît lui-même, il a pourtant l'avantage, par sa violence, d'amener à réfléchir sur son contenu. Commençons par éliminer quelques fausses pistes.

#### **Le désespoir pas la déprime**

Le mot de désespoir évoque en général le suicide de ceux qui ne croient plus en rien. Ce n'est pas le propos de Comte-Sponville. L'acte du suicidé est encore un témoignage d'espoir, un essai d'évasion vers un ailleurs ou un nulle part. Le désespoir dont il s'agit n'est pas davantage celui du déprimé qui rumine son malheur et le crée. Ce dernier est malheureux parce qu'il souffre de ce qui lui manque ou qu'on lui refuse. Il est encore dans une attitude d'attente et de désir. Ce n'est pas non plus le désespoir de celui qui échoue puisque lui aussi est pris dans le cercle dénoncé du projet qui n'aboutit pas et dont l'échec relance la quête. Le désespoir enfin n'est pas celui de l'amoureux meurtri ou vexé d'avoir été incapable de retenir sa conquête. Il s'agit pour lui de déception et non de désespoir : le désir est toujours présent, il est même la source de sa souffrance.

Ces cas difficiles diffèrent peu des moments plus ordinaires où l'espérance fait oublier le présent qui, avec ses défauts, a au moins l'avantage d'être là avec des satisfactions concrètes. Ainsi celui qui cherche la femme idéale quitte la première avant d'avoir construit quelque chose avec elle, persuadé que la suivante a davantage de chance de le combler, suivante qu'il quittera à son tour, mu par de nouvelles espérances. Ainsi de militants qui, adeptes de la paix et de la fraternité, ont passé leur vie dans des luttes et des tensions qui les ont déchirés. Elles les ont empêchés de vivre l'instant qui s'offrait et d'anticiper dans leur vie les valeurs qu'ils défendaient. De même ceux qui recherchent richesse, pouvoir ou reconnaissance se retrouvent souvent à la fin de leur vie avec l'impression d'être passés à côté de l'essentiel.

Dans ces conditions, se lancer dans la réalisation de projets est préjudiciable au bonheur et Comte-Sponville propose de rejoindre le clan des désespérés. À la différence des exemples précédents, l'état auquel nous convie le philosophe est neutre. Loin des violences, des douleurs, des déceptions et des embêtements, le désespoir est un état où il n'y a plus d'espoir, mais pas non plus de souffrance — puisque par définition la douleur vient de l'espérance. C'est une sorte de passage à vide, un temps d'arrêt dans la course au toujours plus, toujours mieux, un blanc dans le bruit continu qui nous excite ou nous endort. Loin de ressembler à une torpeur qui nous saisirait, elle se caractérise par la perception aiguë de notre situation réelle, provoquant un choc salvateur.

Une telle situation étant supportable avec peine sur une longue période, nous nous empressons habituellement de combler le vide, de repartir plus fort, de mettre sur pied de nouveaux projets, de fuir le doute qui nous envahit et remet en cause la pertinence de nos choix précédents. Comte-Sponville nous invite au contraire à nous arrêter là pour une pause salutaire. Sans entrer dans l'ensemble de la pensée de cet auteur, j'avoue trouver cette idée extrêmement intéressante.

### **Se voir tel qu'on est**

Un de mes amis, récemment sorti de l'alcoolisme, me disait que le moment décisif pour sa guérison avait été celui où il s'était vu tel qu'il était, dans un accès terrible de lucidité. Comme les fumeurs croient pouvoir arrêter quand ils le veulent, les malades alcooliques refusent de voir leur dépendance. Ils minimisent les effets de l'alcool sur leur santé et les conséquences de leur état sur leur entourage. Ils se croient capables d'en sortir par leur force intérieure et rejettent la faute sur les autres, la société... Bref, ils mettent en place un puissant système de protection.

Cette manière d'être leur permet de continuer à croire en eux, mais en même temps les empêche de changer. De plus, ils sont maintenus dans une sécurité illusoire par le comportement de la majorité des membres de leur entourage qui, en fuyant le dialogue et en détournant les yeux, ancrent le malade dans l'idée que la situation n'est pas catastrophique.

Si la prise de conscience de la situation réelle est suffisamment brutale, elle fait tomber les masques de protection. Le moment est crucial et souvent transitoire, c'est le passage par un point zéro où les fausses solutions sont démasquées. L'instant est décisif et terrible à la fois tellement le deuil demandé est important. Mais malgré l'enjeu il s'agit bien d'un moment neutre où les fausses espérances s'évanouissent sans être remplacées par de nouveaux écrans. Le vide remplace la douleur, la fuite vers l'avant fait place à la vision rude du présent, un coup d'arrêt est porté au cycle infernal du désir qui renaît sans cesse. À partir de là des projets constructifs peuvent être mis en place — ou la mort. Hors du bouillonnement de l'espoir il devient possible d'analyser la situation et de mettre en place des tactiques pour y remédier.

Les propositions de Comte-Sponville sont donc pertinentes dans beaucoup de cas, par la choc salutaire qu'elles provoquent. Je reste pourtant réticent à l'emploi du mot de désespoir : il est surtout significatif des *a priori* philosophiques de l'auteur. Je ne suis pas sûr que mon ami ait perdu l'espoir, je crois plus exactement que ses illusions sont tombées d'un coup, mettant à nu sa situation réelle. Le roi est nu, les courtisans ont du mal à s'en rendre compte tant ils sont perdus dans leurs révérences ; mais quand ils s'en aperçoivent le bouleversement est profond. Plus que de désespoir, il serait plus exact de parler de désillusion. Le seul avantage du mot de désespoir est, par sa force, de rendre mieux le désarroi extrême qui accompagne cette période cruciale, alors que celui de désillusion évoque une péripétie sans grandes répercussions.

### **Désespoir ou désillusion ?**

L'idée de désillusion évoque quant à elle la notion de passage. Celui qui la connaît n'y demeure pas mais, après avoir touché le fond consciemment, il décide de remonter et de vivre différemment. En général il n'entrera pas dans un nouveau cycle alternant espoir et déception, la lucidité se maintient au souvenir de la vision qui l'a bouleversé. Le nouveau départ suppose l'accès à un espoir sans exaltation, calme et décidé, froidement déterminé. La désillusion — ou le désespoir — constitue le passage réfrigérant nécessaire à la précipitation des espoirs indésirables. Il se poursuivra dans l'élaboration de techniques capables de faire avancer. Mais ce courant froid ne suffit pas. Il serait inefficace sans la chaleur d'un espoir trouvant des bases saines pour

s'exprimer. Comte-Sponville n'aime pas l'espoir parce qu'il semble repousser la vie dans le futur. Pourtant il faut déjà une bonne dose d'espoir pour vivre son présent. Comme beaucoup d'intellectuels justement épris de rationalité, notre auteur a tendance à oublier que la vie est aussi une affaire de chaleur. En l'occurrence, il croit à la chaleur de l'amour, il faudrait y ajouter celle d'un espoir guéri de ses illusions, ouvrant la porte à de nouveaux projets.

Les militants qui ont traversé la crise actuelle vivent ainsi. Ils ont connu le désespoir parce que, plus que leurs analyses, ce sont leurs points de repère et leurs raisons de vivre qu'ils ont perdus. On a mis en pleine lumière les défauts de leur cuirasse qu'ils ne percevaient que confusément, ils ont suivi les critiques de leurs idéologies, ils ont vu s'effondrer leurs châteaux en Espagne. Moment crucial où la vie perd son sens, d'autant plus douloureux que les certitudes étaient fortes. Beaucoup n'ont pas survécu comme militants à cette épreuve, ceux pour qui la vie militante était effectivement une fuite. Ne pouvant plus se dérober par ce moyen, ils en ont choisi d'autres : la consommation, le pouvoir, etc. Pourtant la douleur du désenchantement était passagère et la paix apportée préférable à l'aveuglement obstiné.

Seuls en sont sortis ceux qui n'avaient pas perdu de vue la misère réelle et dont le projet central était d'y porter remède. Portés par ce souci, ils ont survécu à l'effondrement des idéologies et des modèles en remodelant leurs projets sur les possibles parce que l'essentiel de leurs préoccupations n'était pas centré sur eux-mêmes. Ils ont resserré leurs perspectives, trié leurs valeurs et sont repartis pas à pas après la douche froide, sans illusions mais non sans projets. Ils ne sont pas les seuls en cause.

Pour élargir le champ de ceux qui sont touchés, il faut élargir les propos de Comte-Sponville : les exemples précédents ont un caractère dramatique qui pourrait faire croire que le passage par le désespoir ne serait pas ouvert à tous. Certes il en est qui évitent une crise aussi radicale ou qui l'occultent, mais ils feraient mieux de le regretter. L'avantage d'une remise en cause violente et profonde est qu'elle reste imprimée dans la mémoire et revient comme un signal d'alerte, quand l'envie revient d'enchaîner les projets. Car la lucidité d'un moment n'est jamais une victoire définitive. Le besoin d'illusions est tel et leurs domaines tellement variés, qu'il est utile de renouveler régulièrement le passage réfrigérant. Sans oublier l'effort obstiné d'analyse et de recherche des causes et des possibles, souvent peu enthousiasmant mais qui est le gage de projets réalistes et efficaces.

Mais redisons qu'il n'y a pas de projets sans un minimum de rêves et d'envie. Si je ne me projette pas en avant afin d'anticiper ce que je peux obtenir, je ne bougerai jamais et je passerai devant les ouvertures que comporte ma situation actuelle sans m'en rendre compte. La méthode de Comte-Sponville est un moyen de refroidir les têtes échauffées par une inflation d'espérance et sa critique de l'espoir nous rappelle que notre vie véritable est celle d'aujourd'hui, même si nous voulons préparer demain. Quant à vivre sans désirs et sans espoirs, avec pour seul projet les seuls moments de béatitude que donne le présent, il y a peut-être d'autres ouvertures, surtout si on accepte de parler d'utopie.



## Chapitre 3

### La pertinence de l'utopie

Il est temps de voir si quelque chose de l'espérance résiste aux critiques qui précèdent. La question est de savoir s'il est possible d'être tendu vers l'avenir tout en mettant sur pied des projets réalistes. Est-ce que le déséquilibre vers l'avant permet de progresser, ou bien ne conduit-il qu'à des chutes répétées ? L'utopie a-t-elle encore une fonction pour aujourd'hui ?

Il est vrai que le terme d'utopie, que j'utiliserai régulièrement dans ce chapitre, demande à être précisé. On l'emploie en général pour désigner une tentative qui n'a aucune chance d'aboutir, un rêve stérile. À cause de leur manque de réalisme les utopies sont donc dénoncées comme dangereuses pour celui qui recherche l'efficacité. Aussi ne peut-on pas leur redonner une place sans les définir à nouveaux frais. Le témoignage qui suit évoque comment le rêve peut servir les projets.

#### L'histoire de François

Quand François rejoint la Jeunesse Ouvrière Chrétienne il n'est pas bien dans sa peau. J'attribue d'abord ce mal vivre à une situation familiale éclatée et précaire. La J.O.C. lui a redonné une certaine confiance : il se considérait, comme "un nul". C'était son expression. Son boulot d'apprenti peintre ne l'intéressait pas. Je remarque cependant qu'il est particulièrement attentif quand il est question d'hygiène et de sécurité; il fait même des démarches contre des situations anormales.

À la fin de l'apprentissage, il "rate" le CAP. Je crois même qu'il n'est pas allé jusqu'au bout des épreuves. Par contre le secourisme le branche. Il passe facilement le brevet national de secourisme et devient un bénévole assidu de la Croix Rouge. Il passe même le brevet supérieur qui donne un "plus" concernant la réanimation des blessés. Pendant son service militaire il est affecté dans la marine où il réussit à se faire nommer dans le service infirmier. Là on sent qu'il s'éclate, il revit.

À son retour François trouve un travail qu'il perd après quelques mois seulement et c'est la dégringolade à tous les points de vue, matériel, moral, psychologique. Lors d'une rencontre, il me fait une confidence qui me permet de découvrir sa vie autrement. Il me dit, presque en pleurs : «Quand j'étais en troisième, ça marchait assez bien ; j'aurais pu passer en seconde. Et j'ai dit à mon père que je voulais faire gynécologue. Mon père m'a répondu: "oui, tu veux faire ça pour peloter le cul des femmes..." Moi, ça m'a scié qu'il me dise ça. Ça a été fini ; depuis j'ai tout raté.»

En rentrant chez moi, j'ai fait le lien avec son goût pour ce qui touchait à la santé. Je percevais la recherche de la réalisation d'un projet. Depuis cette période, j'avais en tête ce rêve de François. Avec lui nous avons fait des recherches pour qu'il commence une formation d'aide-soignant. Ça n'a pas abouti. Il a aussi eu l'idée de faire la formation d'ambulancier, ce qui était tout à fait à sa portée.

Je l'ai encouragé à accepter un CES de quelques mois au CHR : il s'agissait de réguler la circulation sur le parking très encombré de l'hôpital. Il serait ainsi à proximité de réalités qui pourraient réactiver un projet.

Aujourd'hui il vit avec le RMI. Pour moi, cette histoire manifeste combien casser un rêve peut tuer psychologiquement quelqu'un. Il est tout à fait essentiel de "travailler" à partir des rêves que font les personnes, non pour qu'ils les réalisent mais pour qu'ils puissent mettre en oeuvre des projets qui aillent dans le sens de ce que leur rêve mobilise en eux.

Marcel accompagnateur de la J.O.C. à Lille



### *Pour ou contre l'utopie : débat Bloch/Jonas*

L'utopie a mauvaise presse auprès des penseurs d'aujourd'hui qui se méfient des rêves. À les lire, il semble qu'ils sont insensibles aux dynamismes profonds qui animent les hommes. Je pense à l'inverse que l'utopie est vivante, bien que méconnue. Voilà pourquoi je voudrais terminer mon parcours avec elle. Dans notre recherche sur la notion de projet nous sommes partis de la prise en compte et de l'analyse rationnelle de la réalité. Puis nous avons vu que les projets ont besoin de perspectives pour gagner en unité et en cohérence. Nous allons voir maintenant comment, avec l'utopie, les projets s'enrichissent d'un horizon.

Pour aider notre réflexion nous nous appuyerons sur le débat opposant deux auteurs allemands Ernst Bloch et Hans Jonas. Ils ont écrit sur l'utopie en prenant des positions contraires. E. Bloch voit dans l'utopie une ouverture apportant un dynamisme essentiel à la vie humaine, alors que H. Jonas la considère comme un danger dans la mesure où elle détourne de la prise en compte de l'aujourd'hui au profit d'un futur hypothétique.

#### **Point de fuite**

Il est difficile de parler d'une ligne imaginaire comme l'horizon : elle se déplace au fur et à mesure qu'on s'en approche. Pourtant elle sert de limite et donne une direction aux déplacements. Telle est aussi l'utopie. Elle est comparable au point de fuite d'un tableau. Sans lui la représentation n'a pas de profondeur : elle juxtapose des plans successifs. Avec lui les grandeurs proportionnelles et la convergence des lignes principales organisent le tableau d'une manière harmonieuse et reproduisent l'effet de profondeur que l'on a en regardant un paysage ou une reproduction photographique.

On peut se passer de cet effet et les peintres modernes y renoncent souvent — la peinture n'est pas la reproduction exacte de la réalité et ils ont d'autres priorités. De même de nombreux penseurs nous proposent de rester dans le présent sans regarder l'avenir, ni l'horizon que nous procure l'utopie. Ils se méfient des mises en perspective abusives. Il y a là un rétrécissement important de la conception de la vie, mais il s'agit d'un choix possible, surtout si c'est le moyen d'accéder au bonheur.

L'utopie est pourtant bien présente chez nos contemporains, le témoignage en encadré en est un exemple. On la retrouve comme idéal dans les yeux de ceux qui découvrent l'amour et rêvent à ce qu'il pourrait leur apporter. Elle a nom de dignité dans les cris des jeunes qui refusent des salaires indignes. Elle s'appelle solidarité pour ceux qui refusent la misère. Elle est bonheur et quiétude dans les familles qui aspirent au repos. Elle est paix chez ceux que les massacres révoltent ou ceux qui cherchent à diminuer les tensions autour d'eux. Elle est nature pour les écologistes qui craignent pour l'avenir de notre planète. Elle est Royaume de Dieu pour les chrétiens. Elle prend forme d'in-

tégration pour ceux qui ont le racisme en horreur. Les syndicalistes l'appellent la justice, le mendiant la charité, le soleil l'appelle le jour et la brave homme la bonté...

On n'en finirait pas de nommer ces lignes de force qui nous traversent. Il n'y aurait pas de projets sans elles, car elles les entraînent dans une dynamique qui dépasse leurs limites. Les recherches partielles ont besoin de ces directions pour prendre sens et de leur force pour se réaliser. Sans elles, il manquerait à nos ambitions étroites l'élan qui permet de dépasser l'immédiateté.

#### Jamais assez

Ainsi quelque chose nous anime et nous pousse à sortir de nous-mêmes. Serait-ce déjà le signe que quelqu'un est en nous, ou suffit-il d'être simplement vivant, donc affamé ? Chez les animaux, et dans cette partie de notre être qui leur ressemble, la faim de nourritures, d'un partenaire, d'une protection, cesse dès qu'elle est satisfaite. Elle ne continue pas, comme chez l'homme, à demander davantage, à faire des détours pour se satisfaire, à chercher d'autres moyens, d'autres voies et d'autres raisons. La faim elle-même, ce premier moteur, n'a rien d'achevé en nous, elle veut plus, elle a l'envie d'autre chose encore. Au risque même de perdre ce qu'éventuellement elle possède déjà. C'est même lorsque leur existence cessa d'être errante et incertaine, lorsqu'elle fut devenue sédentaire que les hommes, justement, devinrent de plus en plus avides de choses nouvelles. Il leur fallut, à vrai dire, de nouvelles audaces auxquelles rien encore ne les avait préparés. La lâcheté n'était pas bonne conseillère, non plus que les sentiers battus où l'on se fût contenté d'enfoncer des portes ouvertes. Ce qui, en nous, nous pousse à prendre la route ne doit plus s'en écarter ni se figer au milieu du chemin. Car c'est alors qu'il n'y aurait plus de but, ce *vers-quoi* qui nous rassasiera en restant fidèle à lui-même. Ce n'est pas un hasard si la tête de l'homme est en haut et si le meilleur de ce qu'il voit, il ne le voit que tête haute. Ou bien alors rien ne va plus, il ne reste plus qu'un simple jeu.

E. Bloch *L'athéisme dans le christianisme* Gallimard p. 293

#### "Tu ne l'auras pas"

Que l'on s'entende bien, l'utopie est par définition (u-topie mot formé à partir du grec, signifiant littéralement : « qui n'a pas de lieu ») ce qui n'existe pas, ne peut pas exister et n'existera jamais. C'est du moins la définition qu'en donne E. Bloch<sup>13</sup> dans *Le Principe Espérance* [écrit entre 1854-1959]. Je ne vivrai jamais l'amour tel que je le rêve pour au moins deux raisons : la première est qu'il est trop parfait pour que j'y parvienne par mes propres forces, la deuxième parce que l'idéal de l'amour se modifie au fur et à mesure que j'évolue — comme l'horizon recule. Même le paradis que je souhaite devrait être bien différent de l'idée que je m'en fais.

Il est essentiel que l'utopie ne soit pas réalisable et encore plus que l'on ne cherche pas à la réaliser. De Platon [428 environ à 347 environ avant J.C., philosophe grec] avec le Tyran de Syracuse, jusqu'au communisme avec les soviets en passant par Fourier [1772-1837 philosophe français] et ses pha-

---

<sup>13</sup> Philosophe allemand spécialiste de l'utopie, en particulier dans ses rapports avec la religion (1885-1977).

lanstères, ceux qui ont essayé ont bâti des univers concentrationnaires où on vit sous la contrainte. La raison en est que ces hommes ont confondu projet, modèle et utopie. Ils ont imposé de modes de vie à partir d'élucubrations intellectuelles impossibles à mettre en place démocratiquement, parce qu'elles ne sont pas de l'ordre du possible. On retrouve la même déviation chez ceux qui, cherchant une forme idéale de vie : sainteté, sagesse ou autre perfection, se torturent et torturent leur entourage par des efforts illusoires. Un projet doit s'appuyer sur des possibles et entrer dans le cadre du réalisable. L'utopie lui donne une direction mais pas de contenu.

L'idée communiste de la propriété collective de l'ensemble des moyens de production et d'échanges est une utopie excellente et correspond aux rêves d'égalité. Elle répond au souhait : « à chacun selon ses besoins ». Le problème est que pour s'appliquer d'une manière démocratique, elle demanderait un niveau de solidarité et de conscience politique qui n'existe nulle part, sauf peut-être dans certains monastères. Les hommes sont dominés par le désir prioritaire d'avoir un patrimoine propre et de travailler pour satisfaire leurs besoins. Ils aspirent aussi à développer leur individualité ce qui n'exclut pas la volonté de justice sociale, mais condamne le rêve égalitaire. Aussi seule la dictature peut imposer la propriété collective et encore pour un temps, comme les faits l'ont démontré.

L'erreur historique du marxisme — et de Platon — a été d'avoir tenté d'appliquer à la réalité le fonctionnement de l'utopie. Son ambition était de forcer le déroulement de l'histoire, de percer le secret de son fonctionnement et de lui faire sauter des étapes. Elle aboutit à des catastrophes. Enfermer l'utopie c'est la tuer. En ouvrant le champ d'une attente inconditionnée, elle échappe à notre prise et comme les enfants qui jouent se dérobe en disant : « Tu ne m'attraperas pas ». Bien des adversaires de l'utopie n'ont pas compris ce mélange d'attraction et de dérobade.

#### **Modèle extrême**

H. Jonas<sup>14</sup> a entrepris la critique de l'utopie telle qu'elle a été réfléchi par E. Bloch en écrivant, en opposition au *Principe Espérance* de ce dernier, un *Principe Responsabilité*. H. Jonas décrit l'utopie comme un « modèle extrême » en se basant à nouveau sur l'expérience de l'URSS. Là est toute l'ambiguïté lorsqu'on parle d'utopie : chacun donne au mot un sens différent. En remettant la question à l'ordre du jour nous voudrions éviter d'entrer dans un débat stérile. Chacun a le droit, globalement, d'utiliser les mots à sa guise. Dans le cas présent, il est moins important de polémiquer avec la définition de H. Jonas que de voir si, en rejetant l'utopie, il ne passe pas à côté d'un aspect essentiel de la vie.

Si l'utopie est un « modèle extrême » dont l'exemple le plus parfait est le modèle soviétique il est raisonnable de la rejeter. Il n'en est pas de même si

---

<sup>14</sup> Hans Jonas est né en Allemagne en 1903. Il a étudié la philosophie, la théologie et l'histoire. Ses maîtres en philosophie ont été E. Husserl (juif comme lui) et M. Heidegger. Il s'est beaucoup intéressé aux relations entre la philosophie et la religion. Spécialiste de la gnose il est surtout connu en France par son livre *le Principe Responsabilité*. Il est mort à New York en 1993.

cette définition est une perversion de l'utopie. Selon E. Bloch une utopie ne saurait servir de modèle. En toute rigueur de terme, elle est tellement extrême qu'elle est irréalisable. Il faut comprendre pourquoi un prétendu spécialiste de E. Bloch refuse cette idée qui court dans tous les ouvrages du maître de l'utopie.

#### Une critique de l'utopie

Bien des éléments de ce dont nous avons essayé de broser le tableau en ce qui concerne l'utopie en tant qu'état humain concret du rêve réalisé, semblent nous guetter avec ou sans un tel rêve [ le rêve soviétique ], et même sans fixation consciente d'un but, presque à la manière d'un destin — et une grande partie de ses éléments s'est révélée être davantage un objet de crainte que d'espérance. La même chose vaut pour les conditions réelles physiques-biologiques. La critique de l'utopie, en tant que modèle extrême, ne sert donc pas tellement à la réfutation d'une erreur de pensée, peu importe son influence, qu'à fonder son alternative fondamentale qui nous incombe: celle de l'éthique de la responsabilité qui aujourd'hui, après plusieurs siècles d'euphorie prométhéenne postbaconienne (dont est issu également le marxisme), doit contenir sa progression galopante. Dans la mesure où, dans le cas contraire, la nature le ferait un peu plus tard à sa manière, atrocement plus brutale, ce ne serait rien de plus qu'une prévoyance intelligente, couplée avec la simple décence, à l'égard de notre postérité.

H. Jonas *Le principe responsabilité* édit. du Cerf p. 297-298

Il faut choisir entre le modèle — qui est concret puisqu'il regroupe plusieurs projets au sein d'une stratégie — et l'utopie, ou plutôt les articuler afin que l'utopie devienne l'horizon de tous les modèles qu'elle unifie par des parentés de sens et de but pour en faire un ensemble porteur l'espérance.

L'utopie ne saurait être « l'état humain concret du rêve réalisé » selon une autre définition de H. Jonas puisque c'est parfaitement impossible : ou bien on est dans un état humain concret et il s'agit de la réalisation d'un projet ou d'un modèle, ou bien on est dans l'utopie et on trouvera dans sa ligne des réalisations partielles, mais elle ne sera jamais réalisée. Prétendre la fixer en essayant de la réaliser ou même en la précisant jusqu'à en faire un modèle unique, empêche l'évolution de l'imaginaire et tue l'utopie. Elle ne supporte pas d'être enfermée, définie, standardisée. Elle est toujours légère, spirituelle, échappant aux déterminations, toujours floue — voire vide — parce que chacun plonge en elle avec ce qui le caractérise.

H. Jonas voit dans l'utopie la dimension de l'homme qui cherche à imposer sa volonté à tous et même à la nature — c'est la dimension prométhéenne dont il parle. Il veut calmer les espérances trop fortes en insistant sur la peur devant l'avenir incertain et sur la menace d'une violence de la nature si on lui fait subir des dommages trop grands. Nous avons déjà largement critiqué ce point de vue pour ne pas y revenir, mais justement l'utopie telle qu'E. Bloch la conçoit échappe à cette remarque et c'est elle que nous cherchons à retrouver. Bloch aussi — parce qu'il a en mémoire la menace que le nazisme a fait peser sur l'humanité et sa propre expulsion d'Allemagne de l'Est — parle de la peur, de la possibilité d'un échec de l'histoire. Dans le nazisme comme dans le communisme soviétique il dénonce la folie d'une utopie qui cherche à se réaliser. Mais il y a là un excès de raison, non d'espérance.

### L'histoire n'est pas écrite

Hans Jonas reproche à l'utopie d'aller obligatoirement de pair avec la foi en une histoire déjà écrite. Il confond encore le fonctionnement de l'utopie et celui du communisme pratiqué en Union Soviétique. Ce communisme n'était pas utopique puisqu'il croyait avoir deviné le sens de l'histoire ; il était plutôt scientifique tant il faisait confiance à la vérité de ses analyses. Il est exact que les rêves prennent leur essor à partir des situations que nous vivons et des possibles réels dont nous avons connaissance. Mais l'utopie ne révèle pas un avenir caché dans le présent. Au gré de sa fantaisie, elle ouvre plutôt la situation actuelle à des prolongements possibles. Loin de donner à voir une réalité déjà existante, elle donne envie d'en créer une nouvelle et de faire des choix pour y parvenir au moyen de l'espérance qu'elle fait naître chez les hommes. Bloch en ce sens insiste sur le fait que l'avenir est ouvert, que les possibles sont multiples et que l'utopie est un instrument pour choisir parmi eux ; non un chemin obligé.

Il est étrange de penser, comme H. Jonas, que la civilisation technicienne et scientifique moderne avec son caractère prométhéen, soit le seul contenu utopique imaginable. Nous avons vu justement que L. Ferry reproche à l'écologie de reformer une nouvelle idéologie et une nouvelle utopie, anti-rationnelle cette fois — il s'en prend d'ailleurs nommément à H. Jonas. Il est amusant de voir deux adversaires de l'espérance se renvoyer des accusations.

De même la réconciliation de l'homme et de la nature que E. Bloch appelle de ses vœux n'aboutit pas obligatoirement à « la monotonie des océans de blé des plaines par exemple du Middlewest américain, sillonnés de moissonneuses isolées, saupoudrés contre les parasites par des avions... » — c'est avec ces mots que H. Jonas la décrit dans son livre (p 285). On peut préférer une terre cultivée à une terre en friche sans souhaiter que la terre soit recouverte d'un océan de blé. Le rêve de E. Bloch est intéressant parce que justement il ouvre des projets où l'homme et la nature pourraient vivre en harmonie. Il ne prétend pas enfermer la nature vierge dans ces immenses parcs naturels américains que H. Jonas semble beaucoup apprécier, et pas davantage réduire la place de l'homme dans le monde à la portion congrue selon les souhaits des partisans de l'écologie profonde. Comment retrouver entre ces écueils le chemin de l'espérance ?

### Civilisation des loisirs

Savoir comment se comportera une humanité libérée du besoin et pour finir même de l'obligation de travailler, est une question ouverte puisqu'une chose pareille n'a encore jamais existé. Mais il ne faudrait pas que l'attente soit trop optimiste. Ce que nous savons jusqu'alors des conséquences morales et psychologiques de *l'oisiveté* et en général d'une existence non structurée temporellement par des obligations, devrait plutôt nous effrayer. Même une aristocratie oisive, qui est encore la mieux protégée par la tradition et la discipline de son état, par la visibilité sociale et le rôle d'exemple, a souvent fui l'ennui en se livrant aux excès : passion du jeu, frivolité sexuelle, etc.

H. Jonas *Le principe responsabilité* p.275 en note

Quand quelqu'un me dit rêver à une femme parfaite, mon souci n'est pas de lui faire décrire précisément son rêve pour l'aider à la trouver, je sais qu'elle

n'existe pas. Par contre je discute avec lui pour voir si son rêve l'aide ou non à vivre dans sa situation concrète — comme Marcel, dans l'encadré, cherche un travail avec François. Si le but de l'utopie n'est pas de servir de modèle aux projets, la critique de Hans Jonas tombe d'elle-même. Il discute du contenu de l'utopie comme modèle or justement cela ne se discute pas : elle n'a aucun contenu précis et ce qu'elle contient est fluctuant. Pour reprendre l'exemple qui est le sien, il est vain de polémiquer pour savoir si la civilisation des loisirs est ou non l'avenir réel de l'humanité. Savoir si l'homme s'ennuierait s'il avait pour seul travail des violons d'Ingres — une fois que la machine l'aurait libéré des travaux pénibles — est un sujet de discussion qui en vaut un autre, mais qui n'atteint pas l'utopie.

La véritable question est de savoir si l'aspiration à plus de loisirs, portée par cette utopie, a ou non une influence bénéfique sur la volonté de libération des hommes et sur leur souci de promotion personnelle et collective. Si ce désir de liberté ouvre chez eux l'envie de faire des projets nous sommes devant une bonne utopie, s'il les pousse à fuir leur condition réelle, ou à imposer un régime coercitif à ceux qui ne partagent pas leur rêve, il s'agit d'une régression.

L'exemple de la revendication des temps libres est justement excellent pour montrer comment cette aspiration a mobilisé les travailleurs, en 1936 par exemple. Il importe peu de retrouver le contenu précis des images qui accompagnaient la revendication des congés payés dans la tête des travailleurs de l'époque. Ils n'ont pas eu exactement ce qu'ils désiraient, c'était inévitable, mais ce qu'ils ont obtenu était inouï pour eux. La seule chose à retenir — pour le débat qui nous concerne — est qu'ils ont bougé parce qu'ils avaient ce rêve en eux. Il en est de même pour les 40h puis les 35h, pour la retraite à 60 ans ou à 55 ans. L'utopie de la civilisation des loisirs si elle était appliquée strictement déboucherait peut-être sur une société de vieux aristocrates. Mais quand il s'agit de personnes qui travaillent durement, l'aspiration à plus de loisirs est un ferment puissant qui aide à revendiquer un style de vie plus humain. L'utopie se juge à son efficacité concrète ; quant à son contenu il varie selon les temps et les personnes, au rythme des changements de la société.

#### **Retour de la nécessité**

Le fond de la critique de H. Jonas reprend une idée que nous avons trouvée chez E. Kant : « *En rompant avec le royaume de la nécessité la liberté se prive de son objet, sans lui elle devient aussi vaine que la force sans la résistance. Une liberté vide, tout comme un pouvoir vide, s'abolit elle-même* ». Nous avons reconnu que la liberté a besoin de la résistance du réel pour être effective et échapper aux rêveries stériles. Mais avec l'utopie l'insistance est différente : ses propositions n'ont pas à être réalistes mais dynamisantes.

Entendons-nous bien : une préparation efficace de l'avenir suppose une prise en compte de la réalité. Les projets sont soumis aux possibles, aux moyens concrets à employer, à la comparaison avec les tentatives du passé, aux conséquences prévisibles des actes posés... Quand on prétend influencer sur le déroulement de la vie par des projets, on n'en reste pas à de vagues hypothèses, il convient d'imaginer des scénarios vraisemblables.

Le rôle de l'utopie est différent puisqu'elle ne cherche pas le réalisable mais des directions qui donnent envie de se lancer dans des projets. Sa place est du domaine de la motivation. L'efficacité est différente selon que l'on veut

construire un projet ou fournir des raisons de s'y engager. Dans le premier cas le lien entre liberté et nécessité est forcément étroit. Dans le second, l'imagination peut se donner libre cours, en dehors du réalisme. La seule efficacité demandée à l'utopie est qu'elle soit mobilisatrice.

Cela suppose qu'elle soit dans le prolongement de projets rationnellement construits et qu'inversement les nouvelles réalisations trouvent en elle l'espace et le sens qui leur manque. L'utopie n'a pas de raison d'être à elle seule. Son importance est fonction de ce qui est recherché. Isolée l'utopie dégénère en rêveries — ce n'est pas une condamnation : le vagabondage de l'imagination fait aussi partie de la vie. Le projet de son côté perd son âme et sa force s'il ne prend pas place à l'intérieur d'un dessein qui le dépasse.

Pour en revenir aux principes de plaisir et de réalité, croire en l'utopie consiste à penser que l'entrée dans l'âge adulte est moins le passage définitif du premier au second que l'oscillation de l'un à l'autre dans un va-et-vient continu. L'utopie est du côté du plaisir, de l'imagination sans souci d'efficacité, de la perfection qui ne cherche pas à se réaliser, de l'horizon que l'on ne croit plus atteindre, de la beauté contemplée en rêve. Principe de plaisir mais tout autant de désir, aspiration à s'arracher à la monotonie qui nous reprend dès que nous renonçons à tendre vers un ailleurs. Ce n'est pas étonnant qu'on veuille nous l'interdire : elle n'est pas politiquement correcte.

L'équilibre dans ce déséquilibre est difficile à trouver. Un désir trop fort tire vers l'avant au point de nous détacher du présent en nous plaçant dans une position intermédiaire : plus tout à fait d'ici et mal à l'aise partout, incapables de trouver une place dans un monde qui nous laisse insatisfaits. Mais que la tension soit trop faible et nous voilà sans nervures, soumis aux éléments, sans volonté et sans projets, prêts à toutes les soumissions.

#### **L'utopie malgré tout**

Cette présence motivante d'un désir, bien qu'il ne l'appelle pas utopie, est présente chez Comte-Sponville, quoiqu'un peu aseptisée. Malgré son désespoir ou plutôt à partir de lui, il pense que la solution est dans l'amour et la remise à l'honneur des valeurs morales traditionnelles. Mais l'amour est un exemple parfait d'utopie : irréalisable et indéfinissable dans sa forme parfaite, il donne sens à une multitude de projets. Il permet de valoriser ceux qui vont dans son sens et d'éviter autant que faire se peut les autres. Sachant que la plénitude d'amour dont je rêve est hors de portée, l'ouverture sans limite que j'ai dans la tête me permet de juger parmi mes actes ceux qui répondent à mon désir d'amour et de privilégier dans mes projets ceux qui me font faire un bout de route dans sa direction.



#### ***Des anticipations***

Il nous arrive d'ailleurs de faire l'expérience de ce que nous attendons. L'utopie sans retombées concrètes demeurerait une projection abstraite sans vertu mobilisatrice. Or chacun a au cours de sa vie des sortes de bouffées utopiques, des moments où il lui semble que ce qu'il attend est là. Les amants connaissent de ces éclairs, mais ils ne sont pas les seuls. Une victoire après une longue lutte et l'horizon se rapproche brusquement ; une noce réussie, une marche solidaire et la fraternité entre les hommes prend des allures d'évidence ; la beauté d'une symphonie et nous voilà transportés dans un

monde d'harmonie ; un ami qui se révèle et nous sommes persuadés de la bonté de l'homme ; un carnaval sur les ruines d'une cité et nous recommandons à croire à la paix ; un acte que nous avons osé poser et nous reprenons foi en nos capacités... Les mystiques appellent ces temps forts des extases quand elles ont lieu dans un contexte de foi en Dieu, mais elles sont loin d'être exceptionnelles : tous les croyants ont connu de ces éclairs au cours desquels l'amour balaye les doutes.

Ces périodes sont fugitives. La période d'exaltation passée, nous retrouvons nos routines, nos limites, celles de notre entourage et de notre environnement. Malheur à qui croit à la pérennité de ce qu'il a aperçu, qui cherche à s'y maintenir ou à renouveler son expérience : il s'agit de cadeaux de la vie. Loin de revenir à la demande, ils surgissent à l'improviste chez ceux qui sont en attente. Nous pensons avoir rêvé et c'est effectivement ce qui s'est passé : impossible d'arrêter l'instant ; illusoires les progrès que nous croyons décisifs, irréaliste la communion entrevue... Nous retrouvons bientôt nos lourdeurs et les résistances de notre entourage à nos projets.

Pourtant ces moments existent et le plus curieux est qu'ils font l'unanimité. On les retrouve chez E. Bloch qui les rapproche des extases mystiques, chez H. Jonas qui y voit un présent absolu et même chez notre adepte du désespoir qui laisse une place à la béatitude. C'est dans l'interprétation que l'unité se fissure : là est le véritable débat sur l'utopie, le reste est différences de points de vue. Pour Comte-Sponville la béatitude est le sel de la vie que l'on ne goûte que si l'on est ancré dans le présent. La tension vers demain, en détournant de l'aujourd'hui, fait passer à côté des moments forts au profit de l'attente d'un bonheur illusoire. Le seul projet qui vaille selon lui est de ne pas en avoir afin de reconnaître dans le quotidien ce qui a goût de bonheur.

C'est peut-être vrai à moins que ce ne soit exactement le contraire. De même que le mathématicien obsédé par son problème, trouve la solution au moment où il s'y attend le moins, comme si elle s'imposait à lui, les chercheurs de bonheur, d'amour, de fraternité, de Dieu sont parfois gratifiés, sur leur route, d'un éclair qui leur montre que leur quête n'est pas vaine et qu'ils sont capables de vivre quelque chose de ce qu'ils cherchent. Seuls les chercheurs aperçoivent parfois l'ébauche de ce vers quoi ils sont tendus.

Est-ce que les moments forts de notre existence — instants de plaisirs violents ou périodes de tranquille béatitude — sont l'extrême fugitif que l'on est en droit d'espérer, l'anticipation d'un bonheur promis ou au moins la mise en lumière de ce dont nous serions capables ? Pouvons-nous les considérer comme des promesses et des encouragements pour la route ou bien nous contenter de ce qu'ils offrent ? Comte-Sponville conseille de ne pas chercher derrière les périodes de béatitude d'hypothétiques promesses, H. Jonas y voit des moments d'éternité.

Comte-Sponville reste dans sa logique : il n'y a pas de promesses, aucune réalité qui nous attire, aucun au-delà de notre expérience, nous n'avons rien à attendre, rien à espérer, juste à vivre notre présent pleinement. Jonas, à la manière d'un théologien, réintroduit un autre monde qui manifeste de temps en temps son existence à travers notre expérience. Pour lui la promesse ne concerne pas le futur, elle surgit au sein de notre histoire. Il ne s'agit pas d'anticipations de ce qui va venir, mais plutôt d'irruptions de l'éternité dans le

présent. « C'est cela "l'utopie" par-delà tout "pas encore", des clins d'œil éparpillés de l'éternité dans le flux du temps. »

#### Clins d'œil d'éternité

H. Jonas décrit son émotion à la contemplation d'une œuvre d'art :

L'instant où dans « l'équilibre fugace de forces immenses » l'univers a l'air de s'immobiliser pour le temps d'un battement de cœur, afin de rendre possible une suprême réconciliation de ses contradictions dans une œuvre humaine. Et ce que cette œuvre humaine retient, c'est le *présent* absolu en soi — pas un passé, pas un avenir, aucune promesse, aucune postérité, qu'elle soit meilleure ou pire, pas le pré-apparaître de quoi que ce soit, mais l'apparaître intemporel en soi. C'est cela « l'utopie » par-delà tout « pas encore », des clins d'œil éparpillés de l'éternité dans le flux du temps, et Bloch en savait quelque chose. Mais ces œuvres sont un don rare et nous ne devrions pas en profiter pour oublier les grands tourmentés à qui nous devons davantage encore (et autre chose qu'un enseignement relatif à un pas-encore). *Le principe*

*Responsabilité* op. cit. p. 292

H. Jonas parle de « présent absolu » quand Bloch emploie le terme d'anticipation. Les deux approches se ressemblent, tout en divergeant radicalement au niveau des conclusions. Selon Bloch il y a quelque chose à attendre, non sous forme de promesse — l'horizon reste vide et il n'y a pas de garant divin, donc personne pour faire des promesses — mais comme réalisation de possibles déjà présents comme germes dans la nature et dans l'homme. Pour H. Jonas il n'y a rien à attendre de l'histoire sinon des "clins d'œil d'éternité" dans le flux d'un temps qui ne va nulle part.

Faut-il aller si loin pour faire des projets et trancher entre ces courants de pensée ? Peut-être pas ; mais qu'il y ait ou non *une* histoire, nous avons besoin d'un cadre pour donner une cohérence aux projets que nous mettons sur pied. Pour qu'il soit efficace, il n'est pas nécessaire qu'il préexiste en attendant d'être découvert. Nous pouvons aussi bien le créer si nous en avons besoin, nous constituons ainsi des ensembles explicatifs proches de ce que l'on entendait par idéologie. De même, dans le courant chaud, s'il s'agit de gérer au mieux notre présent ou bien de poser des actes ayant la prétention de peser sur l'avenir, une utopie bien comprise apporte un plus. En ce sens la manière dont Jésus invite à être parfait, dans les Évangiles, est exemplaire, y compris pour ceux qui se placent en dehors de la foi qu'il prêche.



#### *Jésus ouvre la loi*

Dans les Évangiles, la controverse se noue entre Jésus qui bouleverse l'ordre établi et les Pharisiens qui savent ce qui est correct. De la Loi biblique, ces derniers ont tiré un ensemble de pratiques dont ils font un guide de tous les instants. Être parfait consiste selon eux à réaliser le modèle ainsi constitué, ce qui demande un investissement total, tout en restant dans le domaine du possible. La pratique de la Loi sépare les hommes en deux catégories suivant la manière dont ils lui sont fidèles. Les "parfaits" peuvent avoir la conscience tranquille puisqu'ils se conforment au moindre précepte et les autres sont pécheurs puisqu'ils ne peuvent ou ne veulent pas investir toutes leurs forces dans une stricte observance. Le parallèle est tentant avec les moralistes

d'aujourd'hui qui prétendent dicter aux autres hommes le moindre de leurs actes, du plus intime au plus social et se permettent de juger leurs contemporains selon leurs critères propres. Mais la comparaison est tout aussi séduisante avec ceux qui ont des modèles de société prêts à l'emploi, précis au point de demander une application rigoureuse, sans tenir compte des résistances de la réalité.

"Je vous le dis: si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.

"Vous avez entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne tueras point ; et si quelqu'un tue, il en répondra au tribunal. Eh bien! moi je vous dis : Quiconque se fâche contre son frère en répondra au tribunal ; mais s'il dit à son frère : Crétin ! il en répondra au Sanhédrin ; et s'il lui dit : Renégat !, il en répondra dans la géhenne de feu. [ ... ]

"Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras pas l'adultère. Eh bien ! moi je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son coeur, l'adultère avec elle. Que si ton oeil droit est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette-le loin de toi : car mieux vaut pour toi que périsse un seul de tes membres et que tout ton corps ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite est pour toi une occasion de péché, coupe-la et jette-la loin de toi : car mieux vaut pour toi que périsse un seul de tes membres et que tout ton corps ne s'en aille pas dans la géhenne.

"Il a été dit d'autre part : Quiconque répudiera sa femme, qu'il lui remette un acte de divorce. Eh bien ! moi je vous dis : Tout homme qui répudie sa femme, hormis le cas de "prostitution", l'expose à l'adultère ; et quiconque épouse une répudiée, commet un adultère.

"Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas jurer du tout : ni par le Ciel, car c'est le trône de Dieu ; ni par la Terre, car c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, car c'est la Ville du grand Roi. Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Que votre langage soit : Oui ? Oui, Non ? Non: ce qu'on dit de plus vient du Mauvais.

"Vous avez entendu qu'il a été dit : oeil pour oeil et dent pour dent. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau ; te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos.

"Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous réservez vos saluts à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?

Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Matthieu 5, 27-48. Traduction Bible de Jérusalem.

Jésus ne supprime pas la Loi de son temps, mais il la pousse jusqu'à son extrême, rendant par là son observation quasi impossible. Le texte de Matthieu montre le style de Jésus qui mélange les propositions de bon sens avec des préceptes qui effraient par l'engagement total qu'ils demandent. C'est que Jésus ne propose pas une nouvelle loi mais une utopie. Ne pas commettre d'adultère, ne pas tuer, dire la vérité en général, aimer ceux qui nous sont proches... est du domaine du réalisable, moyennant quelques efforts. Ne jamais regarder la femme (ou le mari) d'un autre avec envie, ni se mettre en colère, demeurer dans la vérité, aimer ses ennemis, être parfait comme le Père... dépasse par contre les capacités humaines. Face aux exigences de Jésus, il n'y a que deux attitudes possibles : l'hypocrisie de celui qui prétend être fidèle ou la modestie de celui qui se reconnaît pécheur. Jésus supprime la race des parfaits : il n'y a plus personne pour jeter la pierre à la femme adultère (Jean 8, 1-11).

Certains, refusant d'être coupables, verront dans cette pratique une tentative de culpabilisation généralisée. Ce peut être au contraire une formidable libération des modèles de perfection qu'ils soient moraux, psychologiques, politiques ou autres. En refusant les modèles utopiques — ceux dont les Pharisiens et leurs descendants sont les champions — pour adhérer à des utopies, nous renonçons à l'illusion de la perfection — qui reviendrait à être comme Dieu. Ne plus se prétendre parfait mais aller vers la perfection consiste alors à s'efforcer de poser des actes allant dans le bon sens, tout en étant conscients de sa faiblesse humaine.

L'utopie bien comprise acquiert ainsi une double utilité pour celui qui fait des projets. Elle est en premier lieu le rappel que ce qui est projeté doit se garder de la tentation de la perfection. Ce qui est mis en place grâce aux projets sert à gérer d'une manière rationnelle et réaliste une situation concrète, en tenant compte des résistances. Ce qui est en dehors du possible ne saurait être du domaine du projet parce que ce n'est pas humain. En deuxième lieu, l'utopie donne une unité à l'ensemble des projets élaborés par les personnes ou les groupes.

En même temps, il est impératif que celui qui adhère à une utopie ait foi en elle et s'y investisse sans réserve. Là est la contradiction indépassable de l'utopie puisqu'à la fois elle s'échappe, doit rester irréalisable, évolue en fonction des progrès des hommes, doit être constamment remise en cause... elle est parfaitement irréaliste et pourtant, si on n'y croit pas, elle perd son efficacité. C'est peut-être pour cette raison que Hans Jonas la refuse

Ce détour ne nous a pas aidé à choisir entre la voie ouverte par Jésus (transposée hors de la foi par E. Bloch) et les résistances de A. Comte-Sponville ou de H. Jonas. La vérité est-elle en avant ou dans le présent ? Est-elle dans la tension vers la perfection — et laquelle ? — ou bien dans la surprise du présent ? L'éternité est-elle au terme de l'histoire ou bien surgit-elle dans l'instant ? Les réponses ne sont pas évidentes et dépendent en grande partie d'actes de foi. Mais elles induisent des manières différentes de faire des projets. Aussi il faut les poser, même si l'engagement dans un sens particulier dépend du choix de chacun. L'important est d'accepter plusieurs manières de se lancer dans des projets, pourvu qu'elles restent accrochées à l'actualité du

monde et de l'homme. En ce sens l'approche de H. Jonas est utile pour nous ramener à l'homme d'aujourd'hui. Il invite à la méfiance face aux projections de perfection illusoire.



### *Où est l'homme véritable ?*

La première application de ces questions tourne autour de l'homme et H. Jonas donne des repères intéressants. De quel droit effectivement dire que l'homme authentique n'existe pas encore et n'a jamais existé ? Pourquoi définir l'homme par ce qu'il n'est pas encore, par ses vides et ses promesses ? Notre auteur est d'avis que l'homme véritable est celui qui existe aujourd'hui et a existé, qu'il y a eu des figures indépassables : Bouddha, François d'Assise, Newton... mais qu'elles sont moins des anticipations de l'homme futur qu'une race d'homme dont il ne faut pas assécher la matrice secrète. Il est difficile de prendre position : Bouddha est-il une anticipation de ce que sera l'homme un jour ou bien une fleur étrange et unique de l'humanité ?

#### Les saints et les monstres

Sous le titre : *L'ambiguïté fait partie de l'homme*, H. Jonas développe ainsi sa conception.

La vérité toute simple, ni exaltante ni accablante, mais qui réclame toutefois une obéissance respectueuse, est que « l'homme authentique » existe depuis toujours — avec ses hauts et ses bas, sa grandeur et sa misère, son bonheur et ses tourments, sa justification et sa culpabilité — bref, dans toute son *ambivalence* qui est inséparable de lui. La vouloir abolir elle-même veut dire abolir l'homme avec le caractère insondable de sa liberté. Grâce à celle-ci et au caractère singulier de chacune de ses situations il sera toujours nouveau et différent de ce qu'il était, mais jamais plus « authentique ». Jamais non plus dispensé du risque immanent à l'être homme qui *fait précisément partie de son « authenticité »*. Il se peut que ce qui est presque univoque, en bien ou en mal, se détache parfois de l'ambivalence humaine commune et alors nous faisons l'expérience des saints et des monstres de l'humanité : mais penser qu'on puisse avoir les uns sans la possibilité des autres, et donc également sans leur réalité occasionnelle, est une illusion de la conception sécularisée de la nature et du bonheur.

*Le Principe Responsabilité* p. 293

Quoi qu'il en soit l'insistance de H. Jonas s'impose avec force : il faut partir de l'homme réel. Comme la véritable liberté est celle qui tient compte des déterminations, l'homme tel qu'il est aujourd'hui est respectable. À rêver à l'homme parfait on en vient à ne plus rencontrer les hommes réels et à force de vouloir que nos contemporains correspondent à nos principes on en vient à ne plus tolérer leurs différences et à condamner systématiquement leurs écarts par rapport à notre norme. Faire des projets suppose de rejoindre les hommes là où ils en sont, de découvrir leurs possibilités réelles sans nous attacher à des images exagérément roses ou noires. Le mal est aussi présent que le bien dans notre monde et ne voir que l'un ou que l'autre condamne tout projet à l'échec, parce que cela fait obstacle à une relation efficace aux personnes,.

Ceci dit, la vérité de l'homme n'est pas seulement dans ce qu'il est aujourd'hui. Il est aussi dans ses promesses, ses risques et ses possibles non encore

réalisés. Les germes n'appartiennent pas au futur, ils sont des réalités en germe. On limite les autres en les regardant tels qu'ils sont. En jetant sur l'autre un regard d'espérance on ne colle pas sur lui une image idyllique déformant sa réalité, on fait attention, au delà de ce qui est réalisé en lui, à ce qui est en germe. Le détective qui cherche des indices de ce qu'il ne connaît pas n'invente pas la réalité, il la reconstruit. Celui qui, à partir de quelques traces, imagine ce qui pourrait être, ne force pas la réalité mais l'aide à naître. Il a le même regard de détective.

Il est sûr que la marge est étroite entre l'idéalisation des partenaires et le réalisme nécessaire à la rencontre. Sa gestion n'a pourtant rien d'extraordinaire : c'est le lot de toute rencontre qu'elle soit amoureuse, amicale ou éducative. L'attachement à quelqu'un tient toujours à la fois du réalisme qui perce progressivement à travers les illusions et de l'espoir d'un progrès qui résiste à toutes les désillusions tant que l'affection demeure. Le projet est ce qui fait le lien entre l'un et l'autre et il disparaît dès qu'un pôle ne tient plus.

Le regard du projet — regard de détective — en perçant les apparences, ouvre les situations et les gens, il casse la gangue qui les enferme, non parce que leur vérité serait cachée — ils sont aussi leur gangue — mais pour contrebalancer ce qui est immédiatement perceptible par des promesses plus secrètes. Il y aurait à avoir la même attitude vis à vis de la nature. Alors que la science n'en finit plus de la découvrir, nous avons encore tendance à la considérer comme un produit fini, tout juste bon à servir de matière première à nos besoins d'énergie. Parfois nous y voyons plutôt le théâtre qui sert de cadre à nos ébats, l'objet de nos loisirs, au mieux une niche à défendre. Mais sans doute avons-nous aussi à la considérer comme lieu de promesses non réalisées, comme source de réponses à nos sollicitations, comme cause de surprises toujours possibles.



### *N'y a-t-il qu'une attitude vraiment humaine ?*

Comte-Sponville, comme H. Jonas, refuse le cycle des moments d'espérance auxquels succèdent les périodes de déception. Il leur semble plus responsable humainement de sortir de cet engrenage en se contentant de vivre au présent, pour y goûter au mieux des instants d'éternité.

#### **Le cercle vicieux de la satisfaction immédiate**

Il y a pourtant un autre cercle vicieux que celui de l'espérance et de la déception : à force de ne plus regarder au loin, il arrive qu'on recherche uniquement la satisfaction immédiate. Nous sommes devant la politique du drogué, qu'il prenne de la cocaïne, du sexe, de l'alcool, des loisirs, qu'il recherche l'enrichissement maximal, le pouvoir ou la considération des autres...

Ces attitudes sont suicidaires et l'homme s'éclate dans une succession de temps forts reliés entre eux par le seul désir de découvrir des émotions supérieures aux précédentes. On ne peut pas parler de fuite en avant, puisque il n'y a rien devant. Il ne s'agit même pas de recherche de soi, puisque seule la satisfaction maximale est visée. Loin d'accéder à la paix, celui qui va dans cette direction ressent d'autant plus violemment la morsure du désir qu'il renaît plus fort après chaque ébauche de satisfaction. Le drogué qui cherche à calmer son angoisse au moyen de ses produits, comprend vite qu'elle renaît dès que les effets de la drogue disparaissent. Bien plus, le manque radical qui se manifeste

à la moindre pause du plaisir fait renaître une angoisse toujours plus profonde, difficile à dépasser. L'attente d'un futur meilleur n'est pas la seule source d'insatisfaction et de souffrance. La recherche de la plénitude dans le présent a elle aussi ses effets pervers.

Il est bien clair que ce n'est pas cette direction que propose Comte-Sponville : il connaît les conséquences de la recherche du plaisir immédiat et l'engrenage dans lequel il fait entrer. Il prône au contraire l'amour et les vertus traditionnelles. Son modèle est le bouddhisme qui recherche la disparition de la souffrance par la suppression du désir. Ce n'est pas la solution de facilité. Ces attitudes demandent une ascèse bien éloignée des préoccupations des Occidentaux. Il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, comment nos contemporains ont transformé la volonté bouddhique de sortir du cercle infernal des réincarnations en aspiration à revivre sous une autre forme. De tout évidence, ils ne sont pas prêts à abandonner l'idée d'un épanouissement personnel. En dehors d'une espérance religieuse ou politique et en l'absence de promesses d'un avenir meilleur, il faut beaucoup de vertu pour préférer l'amour à la satisfaction individuelle.

#### **Les vertus de l'attente**

Tout devient plus facile quand existe la confiance en une promesse : l'espérance vient en aide à la vertu. Dans le cas de la religion, de la politique ou même de l'écologie, l'envie vient par l'imaginaire : c'est en imaginant l'avenir à partir des quelques exemples que nous offre le présent, que l'on accepte de renoncer aux satisfactions passagères. Si demain promet d'être meilleur, alors préparons-le. L'aspect rationnel vient dans un deuxième temps et l'élaboration de projets concrets prépare ce qui vient ou l'anticipe. La tension affective, basée sur le désir de plénitude, anime la réalisation du projet.

L'entrée dans un projet débute le plus souvent, hors de toute théorie, par un coup de cœur irréflecti. Ce n'est pas que l'adhésion soit irrationnelle, mais elle a lieu dans un mouvement global qui, intégrant les ressorts divers de notre être, précède la réflexion et l'anticipe. Il n'est pas rare que nous nous sentions attirés irrésistiblement par un projet, en étant persuadés qu'il nous convient, avant même qu'il soit clairement mis en place. La réflexion vient alors dans un deuxième temps pour en préciser la forme, en étudier la réalisation et vérifier qu'il convient effectivement. Étant donné que nous ne sommes pas seulement un cerveau, la place de l'imaginaire est primordiale.

Si l'attente d'un avenir meilleur s'estompe, la gestion des projets appelle une conception plus réfléchie de l'existence. Pour renoncer aux satisfactions passagères ou à la recherche de son seul intérêt, l'homme a besoin de prendre conscience qu'il a avantage à faire le détour par la vertu et par certains renoncements. Or parvenir à la compréhension de la supériorité de ce style de vie sur l'éclatement de l'immédiateté suppose un retour sur soi, une analyse rationnelle, une aventure philosophique. C'est en effet ce que propose Comte-Sponville : il en appelle à la raison contre l'imaginaire.

Pourtant la raison ne suffit pas si le projet n'est pas en capacité de séduire. Il n'est pas sûr que le désir de moins souffrir soit une motivation suffisante pour limiter ses ambitions. Le risque est que cette conception soit réservée à l'élite de ceux qui sont capables de faire suffisamment de philosophie pour s'engager

dans cette voie. Il serait dommage qu'une attitude aussi fondamentale soit hors de portée des gens simples.

Certes, cette remarque ne remet pas en cause les propositions de Comte-Sponville. De même que le fait que la religion aille dans le sens d'attentes fondamentales des hommes ne suffit pas à dire qu'elle est fausse — ni vraie — de même la recherche de la plénitude dans le présent ne saurait être dite fausse uniquement parce qu'elle n'est pas immédiatement populaire. Surtout que notre auteur essaie justement de la mettre à la portée de tous.

Nous sommes devant deux choix fondamentaux entre lesquels il est impossible de trancher *a priori*. Chacun avec ses avantages et ses limites est profondément humain — quoi qu'en dise L. Ferry. Les positions de A. Comte-Sponville et de H. Jonas sont d'une grande noblesse : la reconnaissance de notre nature humaine, l'acceptation de ses limites et de ses potentialités est la base de tout comportement véritablement humain. Dans cette manière de voir il n'y a rien contre la foi, puisque des théologiens montrent comment celle-ci n'est pas nécessairement attachée à une espérance humaine. Il n'y a rien non plus contre la pratique de la vertu et de l'amour : l'égoïsme ou la seule recherche du plaisir ne sont jamais présentés comme les modèles indépassables. Pourtant la reconnaissance du caractère humain de ces attitudes ne suffit pas à éliminer d'autres manières d'être.

#### **La souffrance fait aussi grandir**

Certes la succession ininterrompue des satisfactions et des déceptions qui sont le lot de celui qui espère sont difficiles à supporter. On peut pourtant douter raisonnablement que l'évasion de ce cycle soit la seule solution à envisager. Celui qui réfrène ses envies afin de trouver le bonheur est un sage, mais celui qui apprend à supporter la déception tout en continuant à croire que l'amour est possible, que les hommes peuvent évoluer, qu'il peut avoir une influence sur le cours de sa vie et sur l'organisation de la société, celui-ci en est un autre.

Dans les deux cas il y a une ouverture et ce que je propose d'appeler encore une utopie. L'ouverture chez les premiers est dans l'instant qui peut s'ouvrir pour nous parler d'éternité. Elle est aussi dans la perspective de l'amour qui colore les choix successifs de l'existence. Elle est, chez les seconds, attendue au bout de la route, mais chacun peut aussi la rencontrer comme anticipation, dans le quotidien de l'existence.

H. Jonas et A. Comte-Sponville veulent nous faire croire à la perversion de l'espérance. Mais il n'est pas sûr qu'elle soit à la source du cycle attente - déception - adhésion à une attente plus forte, succession qui pose indubitablement problème. La cause est à chercher plutôt dans la tendance des hommes à confondre les projets particuliers avec des utopies. Le rêve d'un amour parfait n'est pas condamnable en soi, au moins tant qu'on ne prétend pas le trouver. Par contre celui qui recherche l'adéquation entre son image idéale et la réalité connaîtra des passions intenses quoique sans lendemains puisque la réalité va très vite reprendre ses droits. Mais est-ce vraiment l'espérance qui est en cause ?

La même démarche perverse existe dans les projets politiques, sociaux, économiques ou religieux. Elle commence par la construction, consciente ou non, d'un modèle idéal et se poursuit par l'engagement total pour le réaliser. Il y

a à nouveau confusion entre l'utopie et un modèle réalisable. Celui qui s'implique dans un tel modèle connaîtra obligatoirement la déception : il est parfaitement impossible de réaliser un projet parfait dans nos conditions humaines de vie. Mais nous avons montré qu'il y a d'autres manières de construire des modèles.

Il est indispensable de faire la chasse aux projets irréalisables parce que utopiques. Faut-il pour autant supprimer l'utopie et même l'espérance ? Ce serait une solution aussi folle que de se châtrer pour éviter les tentations charnelles : ce faisant on supprime un dynamisme humain essentiel. Comme l'affectivité ne se confond pas avec ses perversions, l'espérance et l'utopie survivent aux projets irréalistes.

#### **Vers la sérénité**

La question de base est la suivante : comment vivre dans l'espérance et laisser une place à l'utopie sans souffrir outre mesure des déceptions à répétition ? Autrement dit : peut-on vivre dans la paix et trouver la sérénité tout en étant tendu vers l'avant ? Cela suppose de mettre les utopies au centre de la vie, comme aspirations fondamentales et d'organiser le reste de l'existence en fonction d'elles. Alors seules les tensions de base demeurent et les expériences s'organisent autour d'elles et il y a peu de chances pour que l'on prenne les unes pour les autres, l'axe d'une vie pour des réalisations concrètes.

Au cours d'une vie, les utopies évoluent peu. Seuls les projets qui se réalisent dans leur mouvance et les moyens qui sont utilisés se réorganisent sans cesse. L'unité d'une existence se trouve dans ses tensions de base plus sûrement que dans ses projets concrets. Ainsi le désir de justice peut servir d'axe fondamental, mais sa concrétisation se fixera difficilement dans la durée sur une type unique de réalisation. Cela est vrai pour une personne et tout autant pour une organisation. L'action pour la justice est en constante réévaluation. L'histoire montre comment ils ont évolué dans leurs formes de lutte, comme dans les objectifs recherchés. La direction est globalement la même, seuls changent les moyens d'y parvenir. On pourrait dire la même chose de la solidarité, de la démocratie, de la laïcité ou de bien d'autres utopies : autant il est dangereux de les enfermer dans un modèle unique, autant il est important d'entrer dans leurs dynamismes et de leur demeurer fidèles.

Ainsi celui qui vit dans une espérance éclairée par des visions idéales parvient à la liberté et à la sérénité. Il sait qu'il doit chercher sa route pour progresser dans les directions qu'il a choisies. Sachant que les moyens qu'il prend sont humains, il regrettera moins les échecs et passera plus facilement d'un projet à l'autre. Certes il n'évitera pas la déception, elle est trop humaine, mais ayant joué sa vie sur une direction et non sur un modèle unique, il sera moins sujet au désespoir.

Bien sûr, il s'agit là d'une vision idéale : chaque engagement dans un projet requiert un investissement important qu'il n'est pas facile — ni souhaitable — de relativiser. Notre vie connaît des passages à vide à chaque passage d'un modèle à un autre. Pourtant ces évolutions sont facilitées si l'attachement à un projet dépend surtout de son efficacité. Et puis pourquoi vouloir à tout prix éviter la souffrance morale ? Nous faisons l'expérience qu'elle apparaît chaque fois que nous passons une période où l'essentiel de notre vie est touchée. Elle est le signe que nous quittons pour un moment la superficialité du quotidien. Ce

n'est pas obligatoirement une mauvaise nouvelle : l'homme grandit dans la souffrance aussi bien que dans la béatitude, même s'il préfère la béatitude.

#### Quelles fidélités ?

Un proverbe dit : « Quand le doigt montre les étoiles, l'imbécile regarde le doigt. » Seuls les projets qui promettent les étoiles sont suspects, les autres s'inscrivent dans des directions plus ou moins idéales et proposent de faire quelques pas vers elles. En ce sens ils ne demandent pas un attachement particulier. Une certaine fidélité à des projets s'impose pourtant pour garder une cohérence personnelle : leur caractère concret contrebalance ce que les seules aspirations générales ont de suspect. La continuité est nécessaire aussi du fait que nous ne vivons pas seuls : attelés avec d'autres aux mêmes projets, une certaine durée s'impose pour qu'ils prennent corps et se concrétisent.

La fidélité aux personnes est plus importante que l'attachement aux projets. C'est un devoir moral de respecter l'autre en le prenant comme interlocuteur et non comme un moyen parmi d'autres de réaliser un projet. Mais un véritable projet éthique ne s'impose pas de l'extérieur : quand on a un projet d'amour, d'amitié ou d'éducation, il est difficilement concevable de ne pas tenir compte de l'autre puisque le projet comporte la relation avec lui. Tout passe après le maintien du rapport avec lui : je ne peux conserver mon projet si je romps ma relation.

L'homme gentil se retient. Il réserve quelque force à retenir sa force, refuse en lui et autour de lui la puissance brute qui se propage. Le sage désobéit donc à la loi unique d'expansion, ne persévère pas toujours dans son être et pense qu'ériger sa propre conduite en loi universelle définit autant le mal que la folie.

Ainsi la raison cherche à ne pas subir d'empire, en particulier celui de sa propre expansion. Elle réserve quelque raison à retenir sa raison. L'homme gentil et raisonnable peut donc désobéir à la raison, pour que des marges naissent autour de lui, en vue de la nouveauté. Il invente la bonne nouvelle. Trouveur. (...)

Nous devrions nous dissimuler un peu sous les arbres et les roseaux, ouvrir nos politiques aux droits du monde. Nous devrions nous retenir, chacun, surtout nous abstenir ensemble, investir une part de la puissance à l'adoucissement de notre puissance.

Humain qui n'abaisse pas toujours son bras, sur les faibles, par rigueur, ou vers les forts, par ressentiment, même sur les démonstrablement mauvais. L'humanité devient humaine quand elle invente la faiblesse — laquelle est fortement positive.

M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, p 184-185, ed. François Bourin 1991.

Entrer dans un projet amoureux ne peut pas se vivre en cohérence avec le changement constant de partenaire si l'amour est la recherche sans cesse renouvelée d'une relation approfondie avec une personne. Je peux changer de projet tout en restant fidèle à la même personne, mais je ne peux pas aimer en excluant *a priori* la durée. Quand on est engagé vis-à-vis de quelqu'un on peut changer de projet en gardant son partenaire, au lieu de multiplier les conquêtes. Ainsi l'unité d'un homme se fait aussi bien par une fidélité maintenue à des axes fondamentaux qu'à l'attachement dans la durée à des personnes à qui on se lie. Les projets sont au service de ces constantes.

Vis-à-vis de la nature, le besoin de fidélité est le même : le changement de projets se vit dans le respect de cet autre qu'est la nature. Tout est permis dans la mesure où elle est respectée parce que c'est elle qui contient la vie. Comme avec une personne, la relation avec elle est première par rapport au projet qu'on a sur elle. Je peux avoir besoin d'elle mais sans elle je n'existe pas. Il en est de même pour les personnes avec qui je suis en lien : ma relation avec elles, même si elle est éprouvante, prime sur la réalisation de mes projets, parce que sans elles je ne suis rien. On retrouve ici le respect de la personne dans son état actuel tel que le demandait H. Jonas. Mais nous ne faisons ici qu'ébaucher un problème moral qui demanderait bien d'autres développements.

On pourrait, pour conclure cette deuxième partie de notre réflexion sur les projets, trancher entre les opinions contradictoires que nous avons évoquées. Mais comment trancher entre notre présent et notre futur ? L'espérance n'est pas une attente passive qui nous détournerait de l'aujourd'hui, pas plus que l'utopie n'est un rêve stérile. Celui qui attend toute sa vie que le grand amour lui soit accordé par le destin n'est ni dans l'utopie ni dans l'espérance, il dort. L'utopie de l'amour nous réveille et loin de nous éloigner du présent nous y replonge. Ayant dans la tête l'ouverture infinie du désir d'aimer, il s'agit de la vivre aujourd'hui et avec les personnes proches ou la partenaire que j'ai choisie. Le désir de perfection est un appel pour aujourd'hui et non pour demain et tous les grands spirituels nous invitent à modifier nos comportements tout de suite, sans attendre un éventuel changement radical.

Il en est de même pour celui qui veut changer la vie par la politique ou l'engagement militant au sein d'associations. L'appel qu'il porte dans le cœur pour plus de justice, de démocratie, de solidarité, de respect des petits... demanderait, pour trouver sa pleine réalisation, un changement global qui n'est pas imaginable pour l'instant. Aussi il a besoin de réalisations parcellaires, tant il est peu clair que les changements de structures actuels contribuent au bonheur de l'humanité. La société réelle et le rapport avec les proches passent avant l'idée de société parfaite qu'il a dans la tête.

Que le désir d'une vie meilleure, pour nous et nos descendants, s'incarne dans le présent est la seule manière d'instaurer des progrès véritables, même si la réalité résiste à nos manœuvres d'enfermement et malmène nos projets. L'utopie n'est pas mieux lotie : dès qu'elle prend son autonomie elle s'imagine être le réel et voudrait occuper sa place. Voilà pourquoi nous ne donnons la priorité ni aux utopies ni aux projets, mais à la gestion de cet aujourd'hui qui constitue notre quotidien et aux rapports aux autres hommes qui sont la chair de nos existences.

Des dérives inhumaines sont toujours possibles quels que soient les choix. À nous de nous comporter vis-à-vis d'elles comme des hommes conscients de leurs limites, mais fiers de leurs possibilités. Cela implique des choix appelant à prendre en compte davantage d'éléments que ceux que nous avons évoqués jusqu'à présent. C'est par là que nous allons conclure.



## Conclusion

### Oser...

Notre recherche est partie d'une question somme toute assez banale : "Qu'est-ce que faire des projets ?". Pourtant le parcours suivi nous a amené à côtoyer des questions qui se sont révélées essentielles et il semble bien que nous aurions pu poursuivre encore l'exploration. Il en est souvent ainsi pour qui se lance dans une réflexion sur un thème fondamental. La plupart des démarches philosophiques sont de ce type : partant d'une interrogation qui n'a rien de particulièrement original, elles parviennent, par les questions qui s'enchaînent, à des parcours aux dimensions insoupçonnées. Platon déjà dans les dialogues où il met Socrate<sup>15</sup> en scène, montre comment le philosophe conduit chacun, de l'esclave au lettré, à se poser les questions de la vie, sans faire appel à des compétences particulières hors une logique sûre.

L'allusion à Platon donne un éclairage particulier à notre propos. Ses sujets de réflexion sont encore les nôtres aujourd'hui. Nous nous demandons toujours s'il faut faire le bien pour être heureux, nous n'avons pas trouvé la manière dont la société pourrait être organisée pour le bien de tous, les mots de démocratie ou de justice restent des utopies qui ne sont pas près de trouver des modèles définitifs pour parvenir à leur pleine expansion... Pourtant Platon et les autres grands philosophes ont permis des avancées. Grâce à eux, des chemins sont défrichés et nous perdons moins de temps quand nous nous y engageons nous-mêmes. Mais ils n'ont pas fait la route à notre place. Nous avons à la prendre à notre tour selon ce que nous sommes, avec nos manques, nos envies et nos capacités, en fonction de la situation actuelle qui n'a plus grand chose à voir avec la démocratie athénienne.

Notre parcours est un exemple — avec les pistes de recherche qu'il a ouvertes et les convictions qu'il a affirmées ou créées — de ce que l'on peut faire lorsqu'on se met à réfléchir. Il n'a pas conduit à des certitudes valables pour tous et capables de résister indéfiniment au temps, ce n'était pas son ambition. S'il a donné envie au lecteur de réfléchir par lui-même, il a atteint son objectif. Nous sommes devant une constante de la philosophie : les questions

---

<sup>15</sup> Socrate a vécu de 469 environ à 399 environ avant J.C.. Philosophe grec il n'a jamais écrit, mais sa pensée nous a été transmise par divers auteurs, Platon en particulier.

soulevées demeurent et resurgissent sans cesse, sous des angles et des formes variées. Ce n'est pas que personne ne trouve de réponses, chacun répond à sa manière et progresse dans la prise en compte responsable de sa vie. Mais l'homme changeant en même temps que son monde, il est obligé de refaire le point régulièrement, afin de formuler à nouveau frais des réponses aux questions qui hantent l'humanité.

Nous ne repartons pas à zéro à chaque instant, puisque l'expérience de nos prédécesseurs reste à notre disposition, à condition toutefois d'au moins les remodeler, tant il est irréaliste de vouloir appliquer tel quel à notre temps ce qu'ils ont bâti à leur époque. Seuls s'en affligeront les partisans des idées toutes faites ; les autres seront heureux de faire la route à leur manière. Ainsi la démarche de cet ouvrage est un essai parmi d'autres pour mettre un peu d'ordre et de clarté dans une question d'aujourd'hui. Le lecteur, qu'il soit séduit ou pas, est invité à prendre position selon ses choix et à se demander s'il doit ou non changer quelque chose dans son mode de vie.

Car la philosophie est moins la recherche de solutions satisfaisantes pour l'esprit que l'envie d'accéder à un art de vivre correspondant à une situation concrète et à des choix particuliers. Le philosophe qui tenterait de convaincre son interlocuteur en lui imposant ses raisons, passerait à côté de son art qui est essentiellement pédagogique. Il consiste à donner envie, par les pistes proposées, de chercher à sa manière à entrer dans des projets et à y être fidèle.

Il est possible de contraindre quelqu'un à se comporter de telle ou telle manière, en conformité avec une loi, même inique. Il est impossible de l'obliger à faire des projets quand il n'en a pas envie, tant cet acte est de l'ordre de la liberté et met en jeu les ressorts les plus fondamentaux de l'existence. La seule ouverture est d'essayer de montrer que la vie est plus belle et plus intéressante lorsqu'on fait des projets que quand on se laisse porter par les événements. Sans pouvoir — et il ne faut surtout pas lui en donner — le philosophe n'a que ses mots pour séduire et l'image de la qualité de la vie qu'il propose.

Quand il s'agit de séduction le dernier mot n'est jamais dit. Qui pourrait se permettre d'affirmer qu'il a une parole vraie pour tous et pour tous les temps ? Le philosophe est contraint à la modestie, qu'il le veuille ou non. Bienheureux si celui qui lui prête attention est sensible à son discours ! Comment espérer mieux ? D'autant qu'il ne maîtrise pas tous les fils qu'il emprunte à d'autres pour tisser son propos. Ses synthèses, qui sont des propositions de vie, ne peuvent s'appuyer sur aucune preuve péremptoire, elles invitent à faire des essais et pour de plus amples renseignements renvoient à des approches, toutes aussi peu définitives, faites par d'autres.

Cet ouvrage n'a pas tout dit. Bien plus, il voudrait ouvrir à l'envie d'aller voir ailleurs. La première partie — qui invite à comprendre avant d'agir — en appelle aux disciplines, scientifiques ou non, qui apportent un éclairage rigoureux sur le monde où nous vivons. Sans avoir le dernier mot sur tout, seules ces disciplines permettent de déceler les possibles et d'organiser le réel de telle manière qu'il réponde à nos attentes. Le courant froid est leur domaine. La deuxième partie quant à elle, esquisse à peine la recherche en s'achevant sur l'idée d'utopie. Comme les raisons d'espérer, les utopies sont diverses et le

meilleur y côtoie le pire. Aussi le philosophe doit-il en appeler à la morale, ou plutôt à l'éthique, pour se déterminer sur la route à prendre.

Sans aller aussi loin, nous avons besoin de guides dans nos choix tant les valeurs sont multiples et les priorités diverses. Il n'est pas toujours facile de savoir lesquelles privilégier et de quelle manière les vivre. Celui qui croit en l'amour — pour ne prendre que cet exemple — se heurte sans cesse à de nouvelles questions lorsqu'il tente de le vivre concrètement. Amour de soi, des proches, de tous les hommes, rêve de l'amour gratuit et total, plaisir, désir, recherche de ce qui est possible sans tomber dans des visions trop restrictives... autant de pistes qui ne se coordonnent pas sans mal.

Les religions ont leur mot à dire dans ces débats, puisqu'elles ouvrent sur un ailleurs, tant que leur point de vue n'occulte pas la recherche humaine. Croyants et incroyants se retrouvent sur les mêmes routes et leurs raisons de vivre se rapprochent souvent puisque la gestion du monde, comme la morale sont essentiellement une affaire d'hommes. Les guides sont les bienvenus tant qu'ils ne se prennent pas pour des gourous. (D'où l'intérêt, entre autres, d'ouvrages comme *Le petit traité des grandes vertus* de A. Comte-Sponville et des livres à venir dans la collection qui s'ouvre avec mon livre.)

Il en est de même pour les utopies. Nous les avons définies comme une ouverture large sur un avenir attirant quoiqu'inaccessible. Elles ouvrent toutes sur une attente sans limite, mais le concept de race pure est également une utopie. Il a justifié le massacre des Juifs, des homosexuels, des Tsiganes et de tous ceux qui se révoltaient contre les agissements de Hitler. Il a mobilisé encore en Serbie, au Rwanda et partout où la pureté ethnique est placée avant le respect de l'homme. Nous avons bien besoin d'une éthique pour faire la clarté dans les discours racistes et simplificateurs. Là aussi la religion qui permet de faire des tris entre les utopies n'est pas la seule à jouer ce rôle et se trouve en cohérence avec une foule d'autres perspectives humaines.

Plutôt que de craindre la concurrence entre ces divers producteurs de sens, mieux vaut se réjouir des proximités qui existent entre eux, tant il est difficile de se comporter devant certains choix. Pris entre ce qu'on nous présente comme des nécessités inscrites dans les faits et nos envies généreuses nous hésitons parfois. La primauté de l'homme sur l'économique, la place à donner aux exclus et aux exploités, le remplacement de la loi de la jungle par des pratiques ouvrant un avenir pour tous... sont-elles des rêveries stériles ou des utopies mobilisatrices ? Dans le deuxième cas comment aller dans ces directions ? Doit-on se contenter de gérer ce qui existe ou bien se mobiliser pour initier du neuf ?

Se perdre dans des interrogations sans fin étant un risque réel mieux vaut faire des projets, même partiels, qui engagent sur des voies dignes de l'homme, en essayant de tenir ensemble le réalisme et l'utopie. Cela demande juste un peu d'amour et d'espérance.